

Фр / П

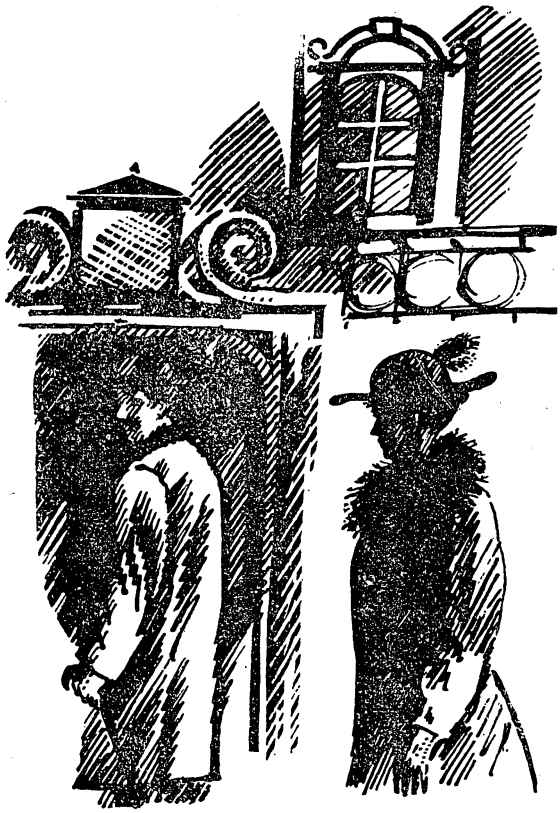
F 834

Ivan Franko

P
POUR
LE
BIEN-ÊTRE
DE
FAMILLE



POUR
LE
BIEN-ÊTRE
DE
FAMILLE



Ivan Franko

POUR
LE
BIEN-ÊTRE
DE
FAMILLE

Roman

KIEV
EDITIONS « DNIPRO »
1987

У1
Ф83

Traduit de l'ukrainien
par *Ginette Mazymovytch*

Ф $\frac{4702590100-046}{M205(04)-87}$ Бз32.18.86

© Traduction française,
présentation —
Editions « Dnipro », 1987.

Dans un petit salon coquet, meublé avec goût, deux dames conversent avec animation.

Du même âge, jeunes, grandes et belles, elles sont vêtues avec élégance. Leur entretien a un caractère intime. Parfois, malgré elles, elles baissent la voix jusqu'à murmurer presque secrètement, bien qu'il n'y ait personne ni dans le corridor, ni dans les autres pièces, ni dans le petit salon.

La brune, épanouie physiquement, aux yeux noirs et brillants, respirant la santé avec ses pommettes saillantes roses, ses lèvres vermeilles bien dessinées, une fossette sur le menton rond donnant à son visage un air de jeunesse espiègle et d'innocence, est manifestement la maîtresse de maison. Personne ne lui donnerait ses vingt-huit ans et ne dirait qu'elle est mère de deux enfants qui vont déjà à l'école. Son visage est si frais et reposé, sa taille si svelte et charmante. Vêtue d'une robe d'intérieur de forme simple, mais au tissu coûteux, elle est très occupée à ranger le petit salon: elle a enlevé les housses des luxueux meubles moelleux, la poussière des cadres dorés des glaces et des tableaux, a disposé symétrique-

ment statuettes et bibelots sur la commode, a regardé autour d'elle, choisissant les endroits les plus adéquats pour poser les bouquets de fleurs naturelles dans des vases fragiles en verre doré, qui répandent de fortes senteurs. Ce travail achevé, elle s'est dirigée vers une petite table incrustée de nacre et a remonté une horloge métallique ancienne qui sommeillait depuis longtemps sous un globe de cristal. En un mot, la jeune femme a « chassé le vide » de ce petit salon qui, apparemment, est resté assez longtemps désert et fermé. Dans la cheminée craque un joyeux feu qui anime et chauffe doucement l'atmosphère auparavant glacée du salon, semblant l'harmoniser aux gestes vifs, au teint épanoui et aux yeux étincelants de la maîtresse de maison.

— Mais, ma chère Julia, dit-elle d'une voix sonore, étrangement pénétrante, fais-moi donc le plaisir d'enlever ton manteau et de t'asseoir un instant ! Je suis occupée, il est vrai, mais rien ne presse... tu me connais, je ne peux pas rester tranquille une minute. Je pourrais bien le faire cet après-midi, mais je sais que tu ne m'en voudras pas.

— Oh, je t'en prie, ma petite Aniela ! C'est justement à cause de cela que...

— Non, arrête, ne me dis plus à cause de ceci ou de cela ! l'interrompit la maîtresse de maison, en posant sa petite main blanche et potelée sur

la bouche de la visiteuse et en la faisant asseoir de force. Si tu es là, je suis sûre que ce n'est pas sans raison. Et puis, tu as bien fait de venir maintenant, ajouta-t-elle, après un court silence, pendant lequel son amie ôta son chapeau. Marynia est allée en ville, les enfants sont encore à l'école, nous pouvons parler tranquillement.

— Mais ton mari, dit la nouvelle venue quelque peu gênée, il revient aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Aniela avec vivacité, mais pas avant ce soir. Tony m'a écrit de Pérémychl qu'il avait encore à accomplir certaines formalités là-bas.

— Alors, parfait ! Je pensais qu'il arriverait ce matin par le train de neuf heures.

— Que dis-tu là ! s'écria Aniela, feignant l'indignation. Il est dix heures et demie maintenant. S'il était venu par ce train, il serait ici depuis longtemps. Oh, je le connais. Il ne pourrait pas tenir si longtemps.

A ces mots, ses lèvres eurent un sourire mi-badin, mi-ravi et ses yeux étincelèrent.

— Mais oui ! C'est ça ! dit Julia. Tu me rassures entièrement. Mais pour revenir à ce que j'avais à te dire, ajouta-t-elle, baissant involontairement la voix, ce n'est peut-être pas grave... une impression peut-être... Mais tu me connais. La moindre chose, et je commence à me tourmenter horriblement.

L'expression de son visage, ses yeux et tout son être confirmaient la véracité de ses paroles. Tout en elle témoignait d'une incessante agitation intérieure, nullement passagère, mais intérieure, innée, qui découlait d'un manque d'équilibre entre les forces isolées de son âme, l'intuition et la volonté, le désir et la capacité de les assouvir. Bien que du même âge qu'Aniela, bien qu'aussi belle et vêtue d'une robe d'après-midi élégante, elle paraissait pourtant son aînée d'une dizaine d'années. Ses lourds cheveux châtain clair enroulés en tresses autour de sa tête semblaient écraser son front bas, déjà parcouru de fines rides, son visage pâle, menu, d'une beauté épanouie, dont les yeux brillants, au regard furtif, étaient très inquiets. Lorsqu'elle parlait, les commissures de sa bouche tremblaient convulsivement et elle pétrissait à tout moment un mouchoir de batiste parfumé. Celui qui l'eut observée de plus près, n'eût pas manqué de noter qu'elle ne fixait jamais longuement un objet, que très souvent et malgré elle, elle promenait, par une sorte d'habitude, son regard autour d'elle, comme si elle craignait qu'une oreille ne surprît son entretien, et qu'elle remettait en place aussi fréquemment, machinalement, les plis de sa robe. Quand elle riait et que les mots coulaient à flots rapides de sa bouche, même dans ces rares moments, on discernait une expression de souffrance et d'angoisse sur son vi-

sage, quelque chose de mystérieux et d'attrayant comme une énigme et de profond comme un lac de montagne.

— Eh oui ! dit d'un ton badin Aniela, tout sourire, en retirant de la commode un grand plateau en argent, orné de têtes d'anges en émail. Que se passerait-il, si ma petite Julia n'avait pas d'horribles pressentiments et n'était pas en proie à une angoisse mortelle ! Bon, calme-toi, ma chérie, et dis-moi quel pressentiment t'assaille maintenant ?

— Tu plaisantes, ma bonne Aniela, répliqua Julia tristement. Tu as la chance de pouvoir plaisanter ! Tu dois être faite ainsi. Ton tempérament, je peux bien te le dire, je te l'envie ! Ah, et moi !... Mais cette fois-ci, ma chère, il ne s'agit pas de pressentiment. Je crains follement qu'il ne s'agisse de quelque chose de beaucoup plus grave !

Un léger nuage parcourut le visage d'Aniela. Elle s'arrêta au milieu de la pièce alors qu'elle portait le plateau pour le déposer sur la table et jeta un regard attentif à son amie.

— Tu veux m'alarmer ? dit-elle, et elle ajouta avec un sourire : Je ne sais pas si tu y parviendras. Tu sais, ma journée s'annonce bien aujourd'hui : mon mari me revient après cinq ans d'absence. Eh bien, qu'y a-t-il, raconte !

— Au nom du ciel, Aniela, s'écria Julia. Comment peux-tu dire des choses pareilles ! « Tu

veux m'alarmer ! » A t'entendre, on pourrait penser que je suis jalouse de ton bonheur conjugal et que je désire l'empoisonner !

— Qui sait ! prononça Aniela en riant. De vous, les vieilles filles, on peut s'attendre à tout.

Après avoir posé le plateau sur la table, elle apporta une grande boîte et en sortit un tas hétéroclite de cartes de visite, billets de vœux, invitations et doléances, et, tranquillement, se mit à ranger, sur le plateau, ces témoignages cordiaux d'une vie mondaine agitée. Avec une grâce toute féminine, elle les répartit de manière qu'on pût lire, dans ce chaos voulu, une idée conductrice et même une petite coquetterie innocente.

Julia hocha tristement la tête.

— Aniela, tu devrais avoir honte de penser des choses pareilles de ton amie ! Non, vraiment, je ne l'ai pas mérité !

— Voyons, qu'y a-t-il ? Quelle idée tracasse cette jolie tête ? s'enquit Aniela en appliquant un baiser sur la joue, puis sur le front de son amie, ensuite elle s'assit auprès d'elle. J'ai fini mon travail. Parle, maintenant !

— Comme je te l'ai déjà dit, lui répondit Julia, la prenant par la main et baissant les yeux comme un collégien amoureux, ce n'est peut-être rien. Que de fois nous nous sommes tourmentées

pour rien... depuis que nous nous sommes embarquées dans cette malencontreuse affaire...

— Ah, il doit de nouveau y avoir du Sternberg là-dedans ! s'écria Aniela.

— Evidemment, qui d'autre que lui. Tu peux te moquer de moi, Aniela, mais j'ai depuis le début le pressentiment que ce Juif astucieux nous causera encore de grands désagréments.

— Laisse donc ! rétorqua Aniela fermement, d'une voix méconnaissable, dure, de négociant sûr de son calcul. Que peut-il nous faire ? La pierre qu'il voudrait faire rouler sur nos têtes, l'écraserait en premier lieu, quant à nous, c'est à voir. Non, Julia, de ce côté-là, je suis tranquille, je n'ai rien à craindre.

— Ah, ma chérie, répliqua Julia, on ne peut jamais être sûr de rien ! Il suffit parfois d'une petite bêtise, d'un hasard imprévu pour gâcher les meilleurs projets.

— Ha, ha, ha ! Aniela éclata d'un petit rire argentin. Mais nous le savions dès le début, ma petite Julia ! Qui a peur des ronces, ne va pas au bois. Or, jusqu'ici, avec l'aide de Dieu, tout s'est bien passé. Et maintenant que nous avons presque liquidé l'affaire, que tous les actes sont rangés dans les archives et que nous pouvons dire ni vu ni connu... Non, chère amie, regarde-moi ! Qui de nous deux risquait le plus ? Qui pouvait craindre de perdre le plus ? Moi, avoue-le. Pourtant, une fois que j'ai décidé d'entrer dans votre

société, je m'en suis fermement tenue à ma position, j'ai tout fait ce que nous trouvions bon de faire et pas une fois, n'est-ce pas, pas une fois, je n'ai hésité. Ce n'est pas vrai ?

— Tu es une héroïne, ma chère Aniela, oui, une véritable héroïne ! Depuis toujours, depuis notre enfance, les bancs de l'école, je t'aime et t'admire à cause de cela. Maintenant aussi, je t'admire et j'envie ta fermeté. Mais avoue, ma jolie, que moi non plus, je n'ai pas été un obstacle dans toute cette affaire, que moi aussi, je me suis exposée, et comment ! C'est moi qui ai monté le plan, choisi les compagnons et les agents, les relations. J'étais l'âme de toute cette affaire, n'est-ce pas ? Et, quand j'étais préoccupée à tout moment, que je sentais à tout moment, et inventais même parfois des dangers qui n'existaient pas, de cela non plus nous n'avons pas souffert.

— Bien au contraire, ma chère Julia, bien au contraire ! riposta avec vivacité Aniela, l'embrasant de nouveau. Mais dis-moi, mon ange gardien, quels points noirs vois-tu poindre à l'horizon ?

En guise de réponse, Julia sortit de sa poche un télégramme froissé et le tendit à Aniela.

— Un télégramme ! s'écria Aniela, un tantinet surprise, et elle dépla à la hâte la feuille chiffonnée. De Philippopol ! De Sternberg ? Que fait-il donc à Philippopol ?

Elle se mit à lire lentement, en chuchotant presque les quelques mots de la dépêche.

« Komme mit Orient-Expresszug. Schicke weiteres Telegramm aus Budapest. David »¹.

Aniela pâlit. Elle était assise, immobile, ses mains qui tenaient le télégramme tremblaient convulsivement, et il tomba sur ses genoux. Son regard se tendit, les prunelles de ses yeux se dilatèrent. Elle regardait devant elle, sans rien voir, elle scrutait le fond de son âme, cherchant quelque chose qui l'aiderait à déchiffrer l'énigme contenue dans ce télégramme très court et, bien entendu, redoutable. Puis, comme elle ne trouvait rien, elle se tourna lentement vers Julia.

— Que veut dire cela ? demanda-t-elle.

— Comment le saurais-je ? Je pressens seulement...

— Laisse donc tes pressentiments ! l'interrompit Aniela presque avec colère. Pourquoi a-t-il quitté Constantinople ?

— C'est ce que je voudrais savoir !

— Pourquoi a-t-il pris l'Orient-Express ? Je pense qu'il a ses raisons pour se hâter de la sorte.

— C'est ce qui m'inquiète, justement !

— Pourquoi va-t-il à Budapest ? Qu'a-t-il perdu là-bas ?

¹ Arrive par Orient-Express. Enverrai autre télégramme de Budapest. David (*all.*)

- Je n'y comprends absolument rien.
- Pourquoi n'a-t-il pas expliqué plus clairement ce qui s'est passé ?
- Il ne doit pas se sentir en sécurité.
- Mais qu'a-t-il bien pu arriver là-bas ?
- C'est cela le plus important.
- Non, pas cela. Si des désagréments sont survenus, l'essentiel, c'est de savoir où précisément tout cela s'est passé : à Constantinople ou peut-être... Ah, Seigneur !

A ce moment, une chose extraordinaire et imprévue se produisit. Une chose qui s'engouffra dans ce petit salon calme, ouvrant la porte avec fracas, amenant une bouffée d'air frais qui souffla avec force sur le feu de la cheminée et fit craquer les bûches, éparpillant les braises au milieu du salon. Une chose qui effraya les deux dames, poussant Aniela au milieu de la pièce et l'entraînant dans un tourbillon déchaîné, où l'on ne voyait rien derrière le nuage de froid, où l'on n'entendait que le bruit des baisers ardents, les exclamations : « Tony ! », « Aniela ! », et enfin, un long sanglot venant du cœur et interrompu par un rire spasmodique.

2

— Tony ! Mauvais garçon ! Comment as-tu pu me faire un coup pareil ! Tu m'annonces que tu arrives à la nuit...

— J'ai pu me libérer d'eux plus tôt que je ne le pensais. Et me voici ! Je suis là !

Tony couvrait de baisers les mains, la poitrine et les lèvres de sa femme.

— Mais, enfin, quand es-tu arrivé ?

— A neuf heures.

— Et ce n'est que maintenant que tu viens ?

— Le service, ma chérie, le service ! Il me fallait ramener les hommes à la caserne et faire mon rapport au Commandement général. Une chance que j'aie pu régler si vite mes affaires.

— Mauvais garçon ! répétait Aniela, la lèvre boudeuse, frappant les bras de Tony qui enlaçaient sa taille svelte et la pressaient contre lui.

Ce « Tony », ce « mauvais garçon » était un homme de haute taille, bien charpenté, frisant la quarantaine, aux cheveux légèrement poivre et sel qui se faisaient rares, aux moustaches et aux favoris roussâtres, arborant un sabre, vêtu d'une capote militaire et d'un uniforme de capitaine de l'infanterie autrichienne. Son visage, malgré les traces de lassitude de son long voyage, respirait la santé. Ses yeux gris reflétaient la bonté et la douceur, ses gestes, bien que vifs et assurés, témoignaient d'une discipline militaire qui l'avait pénétré pour ainsi dire jusqu'à la moelle.

Le capitaine Antoine Angarovytsch rentrait de Bosnie où il avait servi pendant cinq ans. Envoyé en mission avec l'un des premiers détachements des troupes d'occupation, il avait participé

à toutes les escarmouches et à tous les combats qui avaient émaillé l'occupation et la pacification de ce pays, s'était distingué lors de la prise de Sarajevo et, plus tard, dans les combats contre les bandes des « heiduques » qui traînaient dans le pays. Il était monté en grade, de lieutenant, il était passé capitaine, avait accepté de son gré de prolonger de trois ans son service en Bosnie, étant donné la solde élevée et la promesse d'un avancement ultérieur. Après une absence de cinq ans, il rentrait à Lvov, dans sa famille. Il avait été affecté à la garnison de sa ville, devait être promu commandant prochainement, en mai. Son traitement assurerait tant bien que mal l'existence et l'avenir de sa famille. Ses rêves les plus ardents et les plus audacieux étaient sur le point de se réaliser.

— Je t'ai enfin à moi ! Mon trésor le plus cher, ma pièce d'or, ma vie ! Après tant d'années, tant de peines, tant de dangers ! répétait le capitaine d'une voix brisée et émue, pressant toujours, dans ses bras, sa femme qui sanglotait ou éclatait de rire. Maintenant, je suis à toi, plus rien ne nous séparera.

Tous deux, étroitement enlacés, prirent place sur le sofa.

Ce n'est qu'alors que le capitaine remarqua Julia qui, troublée et gênée, se tenait debout, ne sachant que faire et voulant, apparemment, s'esquiver furtivement de ce nid heureux.

— *Halt, Regiment!*¹ s'écria le capitaine joyeusement. Qui est-ce? demanda-t-il, se tournant vers sa femme.

— Ah, j'ai oublié de te présenter, Julia Szablinska, mon amie de pension. Ma chère Julia, ce mauvais garçon que tu vois, avec ses vilaines grosses moustaches, c'est Tony, dont je t'ai rabâché les oreilles.

Julia le salua à peine et se mit à épingle son chapeau à ses cheveux.

— *Herstellt!*² cria le capitaine. Posez votre chapeau! Là, sur la table! Asseyez-vous! L'amie de ma femme est mon amie. S'il s'était agi d'un ami, je l'aurais sans doute provoqué en duel, mais j'invite l'amie à déjeuner avec nous.

Julia, encore plus embarrassée, tenait son chapeau dans la main, ne sachant que faire.

— Monsieur le capitaine! prononça-t-elle enfin, je vous remercie de votre aimable invitation, mais aujourd'hui, qui est un jour exceptionnel pour vous, ma présence serait tout à fait déplacée. Vraiment...

— *Gilt nichts!*³ trancha le capitaine d'une voix bourrue, légèrement menaçante. Aujourd'hui j'ai l'esprit à embrasser le monde entier et même cette vieille Juive qui vend des fèves cuites dans la Zavarnytsia.

¹ Régiment, halte! (*all.*)

² En arrière! (*all.*)

³ Cela n'a pas d'importance! (*all.*)

— Fi donc !¹ l'interrompt Aniela en lui donnant une tape à l'épaule.

— Eh bien, que ton amie ne m'amène pas à des confidences ! riposta le capitaine. Dis-le lui, explique-lui que je ne souffre aucun détour, que je ne supporte pas la résistance. Une fois que j'ai décidé quelque chose, il n'y a pas à revenir dessus. Mademoiselle Julia reste à dîner avec nous, un point c'est tout.

— Ha, ha, ha ! Mais ce n'est pas une demoiselle. Tu vois qu'elle n'obéit pas à ton ordre.

— Ce n'est pas une demoiselle ? Qui donc alors ?

— Eh bien, tu lui aurais rendu un fier service si, pour te complaire, elle avait dû rester vieille fille.

— Je n'aime pas les vieilles filles. Par conséquent, elle est mariée. Tant mieux. Nous la retiendrons ici jusqu'à ce que son mari vienne la réclamer.

— Tu as de nouveau mordu à l'hameçon, vieux benêt. Madame Julia est veuve.

Le visage du capitaine marqua un désappointement comique.

— Veuve ? J'ai horreur des veuves. Les veuves sont des chouettes, des oiseaux de mauvais augure. Madame la veuve désire-t-elle rentrer chez elle ? demanda-t-il, se tournant vers Julia.

¹ En français dans le texte.

— Je pense que monsieur le capitaine... comença Julia, ne sachant toujours pas si elle devait épingler son chapeau ou le poser sur la table.

— Je vous en prie, allez-vous en, et que Dieu vous garde ! l'interrompit le capitaine. Puis il bondit du sofa, l'aida poliment à mettre son manteau, à chausser ses caoutchoucs, trouva son parapluie et, serrant sa petite main dans ses grandes paumes, il prononça gravement :

— Veuillez me pardonner, chère madame, cette salutation badine. Je regrette infiniment que vous ne puissiez rester avec nous, mais je vois que vous avez raison. Je serais vraiment insupportable aujourd'hui dans la société d'une personne étrangère. J'espère, madame, que vous ne m'en voulez pas ?

— Du tout, monsieur le capitaine ! dit madame Julia en reprenant ses esprits.

— Et vous reviendrez nous voir, madame ?

— Avec le plus grand plaisir.

— Bien, à bientôt, j'espère ! A demain !

— Dès que je trouverai un moment de loisir.

— Pas de « dès que » ! Aucun « dès que » ! Si vous ne venez pas demain, madame, j'aurai toutes les raisons de croire que vous êtes fâchée contre nous.

— Voyons, monsieur le capitaine ! D'où vous vient cette idée ?

Prenant congé de madame Aniela, Julia lui glissa à l'oreille :

— Si jamais il se passait quelque chose, je viendrais te voir dès ce soir.

Aniela l'embrassa et la reconduisit à la porte.

Ce n'est qu'alors que le capitaine se débarrassa de sa capote, déboucla son sabre et essaya de se calmer après sa puissante explosion de sentiments. Mais ce n'était pas facile. Il prit place dans le fauteuil, s'efforçant de regarder le salon. Les objets lui sautaient devant les yeux, se confondaient en une masse grise, se couvraient d'une brume rose, émettaient un son merveilleux qui se répercutait violemment dans son cœur, faisait couler plus vite son sang dans ses veines. Quelques instants plus tard, il se leva du fauteuil, fit plusieurs fois le tour du salon et quand Aniela revint dans la pièce, il la prit aussitôt dans ses bras et se mit à couvrir de baisers ses lèvres, ses yeux, son front, ses cheveux.

— Mais, mon petit, tu vas m'étouffer ! cria Aniela tendrement. On voit bien que tu arrives d'un climat plus chaud. Tu n'étais pas si fougueux autrefois.

— Tu es fâchée ? murmura le capitaine tout heureux, le visage en feu, la tenant dans ses bras et regardant de près ses beaux yeux ardents.

— Bien sûr ! répondit Aniela d'une voix enjouée, tordant les moustaches de son mari, puis les tirant doucement. Elle le poussa vers le sofa

mœlleux, s'installa sur ses genoux, lui passa les bras autour du cou, blottit sa tête dans le creux de son épaule et lui dit : Alors, raconte-moi, comment as-tu vécu là-bas ? Comment cela se passait-il ? Parle-moi de tes épreuves. C'est que tu tirais aussi le diable par la queue, n'est-ce pas ?

— Oh, plus d'une fois ! Il y avait des jours... Mais à quoi bon en parler, puisque je suis ici, près de toi et de nos enfants...

Il s'interrompit. Seulement maintenant, ce mot s'échappait de ses lèvres, mot qu'il cherchait inconsciemment depuis quelques instants dans son esprit, attendri et épuisé par tant de sentiments divers.

— Anielka ! s'écria-t-il avec une expression de terreur non feinte sur le visage. Qu'est-ce que cela veut dire ? Où sont nos enfants ?

— Ha, ha, ha ! Aniela éclata de rire, tout en admirant cette expression sur son visage. En voilà un père ! Il est depuis plus d'une demi-heure à la maison et il a complètement oublié de demander ce qu'ils étaient devenus ! Ha, ha, ha !

— Anielka, par tous les saints ! implora le capitaine. Ne me tourmente pas, dis-moi où ils sont ?

— Chut ! Silence ! chuchota Aniela, un doigt sur la bouche.

— Silence ? Pourquoi donc ?

— Parce que tu vas réveiller les enfants. Ils dorment dans leur berceau, là-bas, dans la chambre voisine. Juste avant ton arrivée, je leur ai donné à chacun le biberon...

Le capitaine s'était déjà dressé pour courir dans la pièce voisine, mais il fut arrêté dans son élan par le rire sonore et irrésistible d'Aniela.

— Ah, le grand nigaud que tu fais ! Tu as vraiment cru que tes enfants étaient encore au biberon, qu'ils étaient restés pareils à ceux que tu avais laissés ? Fi donc, vieux gosse ! Tes enfants sont à l'école.

— A l'école ? s'exclama le capitaine, fou de joie. Depuis quand ?

— Depuis cet automne.

— Comment ça, et tu ne m'as rien écrit ?

— Il ne manquait plus que cela ! Un père raisonnable eût présumé lui-même qu'il était temps pour ses enfants d'aller à l'école, mais un nigaud comme toi ne peut que jouir de la surprise.

Pour toute réponse, il y eut de nouvelles étreintes, de nouveaux baisers.

— Donc, tous les deux sont en première, proféra le capitaine, enchanté.

— Mille pardons, en deuxième, répondit Aniela sévèrement. Cécile a six ans passés et le petit Michou va sur ses huit ans. Je n'ai pas voulu les atteler trop tôt aux livres, toutefois je leur ai enseigné moi-même les rudiments, de sorte

que tous deux ont été admis d'emblée en deuxième. Si tu savais comme ils travaillent bien en classe ! Leurs maîtres n'en disent que du bien.

— Oh, mon cœur ! Mon bonheur ! Ma petite maman chérie ! murmurait le capitaine en la serrant contre lui.

Mais, brusquement, il se tut. Des larmes brûlantes d'un bonheur ineffable jaillirent de ses yeux. Il s'affala sur le sofa et, couvrant son visage de ses mains, sanglota comme un enfant, et sa femme s'efforça de le calmer par de nouvelles caresses.

Elle y parvint avec peine, lorsque, soudain, quelque chose d'imprévu lui fit recouvrer son équilibre. Il crut voir, à travers la douce brume rose de la défaillance radieuse dans laquelle il plongeait de plus en plus, quelque chose de mystérieux, d'énigmatique, d'indécis voler vers lui, pareille à une hirondelle agile, pour se répandre tout à coup en rumeur, en tendre musique qui parvenait à ses oreilles non pas en paroles, mais en mélodie.

— Maman, qui est-ce qui pleure ici ? disaient ces paroles.

Le capitaine releva lentement la tête, regardant d'où venait la voix. Deux paires d'yeux enfantins, mi-curieux, mi-étonnés, le fixaient. Ces yeux éclairaient et animaient deux visages puérils, ronds, roses et charmants. Un silence général se fit un instant. Le cœur des enfants se

mit à battre rapidement, pressentant qu'il se passait ici quelque chose d'extraordinaire. Leur mère embrassa d'un regard plein d'amour leur père et ses enfants, quant au père... Les paroles moururent sur ses lèvres, le souffle lui manqua et, lorsqu'il reprit enfin ses esprits, qu'il saisit ses deux enfants dans ses bras, il les embrassa, les caressa et versa des larmes. Il ne put prononcer qu'un seul mot, qu'il répétait sans cesse entre les baisers et les étreintes, puisque le temps lui manquait pour en prononcer un autre :

— Tu vois ! Tu vois ! Tu vois !

— Mes enfants, c'est votre père ! Vous le voyez ? s'écria leur mère.

Quand le capitaine lâcha enfin son fils, celui-ci se planta devant lui et, le dévisageant, prononça gravement :

— Ainsi, c'est toi notre papa ?

— Ah, ce Thomas l'incrédule ! s'exclama le capitaine. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ne me croirais-tu pas ? Dois-je te le prouver ?

— Pourquoi pleures-tu alors ? questionna le petit Michou.

Le capitaine éclata de rire.

— Mais parce que, revenu à la maison, répondit-il, je ne t'y ai pas trouvé, ni cette demoiselle-là.

— Ainsi, c'est à cause de nous que tu pleurais ? demanda Cécile qui, assise sur les genoux

de son père et sur le point de fondre en larmes, ne cessait de le fixer.

— Nous serions restés pour t'attendre, fit le petit Michel judicieusement. Le maître m'aurait permis de quitter la classe, si j'avais su que tu viendrais.

— Comment ça ? Tu ne savais donc pas que je devais venir ?

— Si.

— Oh, nous le savions depuis longtemps, renchérit Cécile. Maman nous parlait de toi tous les jours.

— Viens dans notre chambre, nous te montrons le calendrier sur lequel nous comptons les jours qui nous séparaient de ton retour, ajouta le petit garçon.

— Tu sais, c'est tante Julia qui nous a trompés.

— Je savais bien qu'elle nous tromperait. Elle nous persuadait que papa ne viendrait qu'à la nuit. Elle est méchante, cette tante Julia !

— Qui c'est encore, cette tante-là ? demanda le capitaine, étonné.

— Mais tu viens de la voir, il y a un instant, répliqua Aniela.

— Ah, cette... ton amie de pension ! Donc, si je comprends bien, elle vient souvent vous voir ?

— Tous les jours ! riposta Cécile. Tiens, on va te montrer tous les cadeaux qu'elle nous a offerts. Moi, j'ai reçu une belle poupée.

— Et à moi, elle me donne beaucoup de caramels, dit le petit Michel, mais je ne l'aime quand même pas.

— Pourquoi ? demanda le capitaine gravement.

— Mais parce qu'elle me raconte toujours des tas d'histoires et, après, il se trouve que ce n'est pas vrai.

— Eh bien, attends, on va la punir pour ça ! Comment ose-t-elle te tromper ! dit le père d'un ton à la fois sérieux et cocasse.

Une conversation s'entama entre eux, une de ces bonnes discussions, en cercle de famille, joyeuse et si charmante, ne portant sur aucun sujet, mais douce à l'oreille et au cœur. Le cerveau se repose, les nerfs éprouvent de chaudes et agréables émotions, l'œil se délecte à la vue des chers visages, suit les changements d'expression, le moindre geste des êtres chéris et l'âme trouve dans chaque futilité une nouvelle source mystérieuse de délice.

Tout à coup, le capitaine sauta sur ses pieds et passant, comme à son habitude, de la joie au désespoir, il s'écria :

— Je suis perdu ! Pauvre de moi ! C'en est fait de moi ! Je n'y suis plus !

Ses enfants pâlirent d'épouvante. Le petit Michel saisit son père par le bras, comme pour le protéger d'un danger menaçant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandèrent-ils en chœur.

— J'ai oublié la chose la plus importante, se lamentait le capitaine.

— Laquelle ?

— Mais je vous ai rapporté toutes sortes de cadeaux de Bosnie.

— Où sont-ils ?

— Dans mon sac de voyage.

— Et où est-il ?

— Chez Grytsko.

— Qui est ce Grytsko ?

— Un soldat. Mon ordonnance.

— Et où est-il ?

— C'est justement ce que j'ignore. Il a dû se perdre quelque part, se sauver, désertier, et il a emporté mon sac.

Cécile tordit ses petites mains de désespoir, mais Michou, tenant toujours le bras de son père, le fixait attentivement, désirant comprendre s'il plaisantait ou parlait sérieusement.

— Ce n'est pas possible ! dit-il enfin d'un ton résolu et, lâchant le bras de son père, il courut dans l'antichambre. L'instant d'après, on entendit de là-bas son cri radieux :

— Il est là, ton sac, il est là !

Sa tête se détacha dans l'entrebâillement de la porte, l'enfant riait de bon cœur, il cria à son père :

— Tu vois bien ! Il est là, ton sac ! Pourquoi nous avoir fait peur ?

— Et Grytsko est là ? demanda le capitaine.

— Non.

— Comment ça, il n'est pas là ? Cherche bien, il doit être quelque part près du sac.

Habitué à obéir et ne discernant pas la nuance enjouée sur le visage de son père, le garçonnet recula de la porte et disparut dans l'antichambre. Trois paires d'yeux pleins d'une gaieté mystérieuse se tournèrent, tendus, vers la porte. Un moment plus tard, l'enfant reparut, déçu, regardant son père avec réprobation.

— Pourquoi plaisantes-tu ? dit-il. Grytsko n'est pas là.

— Il n'est pas là ? Où penses-tu qu'il puisse bien être ?

Le petit Michel réfléchit, mais il ne put rien trouver.

— Attends, on va essayer de l'appeler. Le capitaine sortit dans l'antichambre et, se penchant derrière la porte, il appela d'une voix de stentor :

— Grytsko !

Au même instant, on entendit un craquement et un bruit de pas lourds. Les enfants n'eurent pas le temps de reprendre leurs esprits qu'ils virent apparaître dans l'entrebâillement de la porte une silhouette immense, en uniforme. C'était Grytsko.

— A vos ordres, mon capitaine, je suis là !

— Où étais-tu ?

— A vos ordres, mon capitaine, j'étais dans la cuisine.

— Qu'est-ce que tu faisais dans la cuisine ?

— A vos ordres...

— Assez d'« à vos ordres », parle simplement !
Que faisais-tu dans la cuisine ?

— Tout d'abord, je me suis assis sur le banc, puis j'ai apporté de l'eau, après j'ai fendu du bois, ensuite... ensuite, je me suis assis sur le banc.

— Qui t'a ordonné de faire ce travail ?

— Il y a là-bas une certaine Marynia, mon capitaine. Une pièce d'artillerie très dure. Encore plus rude que le führer Fuchtig.

A ces mots, madame Aniela pouffa de rire, cependant le capitaine, la mine la plus sérieuse du monde, poursuivait l'interrogatoire de Grytsko.

— C'est donc une mauvaise femme ?

— Oh oui, comme une guêpe.

— Tu as bu de l'eau-de-vie ?

— Oui, mon capitaine.

— Avec quoi as-tu cassé la croûte ?

— Avec du pain et du saucisson rôti.

— Et qui t'a offert tout ça ?

— Mais elle... cette Marynia.

— Ça doit être alors une bonne personne ?

— Oh oui, mon capitaine, une vraie mère !

— Tu t'es disputé avec elle ?

— Oui, mon capitaine.

— Tu lui as demandé pardon ?

— Oui, mon capitaine.

— Bon, alors, va la voir, maintenant, et demande-lui si le dîner est bientôt prêt, parce que nous avons très faim.

— A vos ordres, mon capitaine !

Tout en saluant, Grytsko fit un demi-tour à gauche sur ses talons.

Mais il n'était pas encore sorti que la porte opposée du petit salon s'ouvrit et que Marynia apparut, invitant ses maîtres à se mettre à table. Grytsko tourna sur lui-même, cracha et dit en marmonnant : « C'est un diable et pas une fille ! », tout en se dirigeant vers la cuisine.

3

Le dîner fut modeste, toutefois il se prolongea assez tard. Bien que le capitaine eût ramené un appétit assez féroce de son voyage, il mangea peu. Il était rassasié de son bonheur, de cette ambiance familiale si chaude, si douce, si calme et si animée dont il avait rêvé, là-bas, dans les bivouacs de montagne, les rochers de Bosnie, pendant les intempéries, les chaleurs, les incommodités de la vie des camps et, plus tard, dans la monotonie, mille fois plus fastidieuse, de son service à la garnison. Ce bonheur, lointain et désiré, lui semblait à présent cent fois plus doux,

plus adorable que ses rêves. Les visages, les silhouettes, les voix, les propos de ses enfants couronnèrent cet enchantement puissant. En partant, il les avait quittés alors qu'ils étaient encore des bébés qui, très souvent, pleuraient et causaient beaucoup d'ennuis et de soucis à leurs parents. Il se rappelait que, dans le temps, il avait été heureux en son for intérieur de pouvoir s'échapper parfois de cette « nursery », comme il appelait sa demeure. Ses enfants n'habitaient pas trop ses rêves, ils erraient en fantômes pâles ; il pensait à eux plus avec son esprit, intellectuellement, mais il ne les aimait pas comme on aime des êtres vivants, chers au cœur. Et maintenant ! La seule vue de ces deux petits êtres, dans lesquels il sentait une partie de lui-même, cette fillette si fine, aux yeux bleus et aux soyeux cheveux cendrés, en qui il reconnaissait ses propres traits dans le visage, mais beaucoup plus subtils, plus tendres, dont chaque geste le remplissait d'un étonnement involontaire, et ce petit garçon, si différent de sa sœur, qui rappelait si étonnamment sa mère, avec une expression d'énergie sur le visage rond et les lèvres, dans les gestes, vifs et résolus, avec une pointe d'humour enfantin dans tous ses propos, cette vision retenait son souffle dans sa poitrine, le remplissait d'une extase continue. Cette admiration accroissait son amour et son estime pour sa femme, pour cette femme non seulement

belle et charmante, mais qui possédait également un caractère de fer et une grande intelligence et qui, laissée à elle-même, avait pu vivre avec la petite moitié de la rente qu'il lui envoyait mensuellement, et aussi diriger la maison et élever si bien ses enfants. Le moindre de leurs gestes, chacune de leurs paroles prouvaient que les enfants étaient bien élevés, avec intelligence et liberté, sans aucune pression sur leur caractère. Sa femme avait veillé attentivement au développement de leur intelligence, de leur caractère et de leur corps dès leur bas âge.

Toutes ces observations, ces sentiments et ces remarques s'emmêlaient dans l'esprit du capitaine, étouffant presque sa raison et ne parvenaient que peu à peu à sa conscience. Il était étrangement animé et surexcité. Il parlait, plaisantait, racontait et interrompait son récit, riait et mangeait, sans quitter des yeux sa femme et ses enfants. Il semblait qu'il voulait concentrer en lui cet instant et revivre tout ce qu'il avait négligé tant d'années.

Ce n'est qu'après le dîner qu'il ressentit une certaine lassitude. La nature prenait le dessus, ses nerfs tendus commençaient à refuser d'obéir, aspiraient au repos.

— Tu veux t'allonger, Tony ? Tu dormirais peut-être un petit quart d'heure ? demanda sa femme.

— Ah non ! D'où te vient cette idée ?

— Je vois que tu es fatigué. Va, allonge-toi, je te mettrai un coussin sur le sofa.

— Mais je ne veux pas ! Quelle idée, voyons ! Comment puis-je m'endormir maintenant ? se défendait le capitaine, qui avait un peu honte de se coucher et de dormir à un moment pareil.

— Tu t'endormiras, je t'assure ! lui dit Aniela d'une voix tendre et ferme. Tu es fatigué. Viens ! Et puis, qu'est-ce que j'ai à discuter avec toi ! C'est moi qui commande ici, et je te l'ordonne. Allons¹, en avant, marche !

— Oh, si l'ordre vient d'en haut, là, il n'y a plus rien à dire ! fit le capitaine et, baisant ses enfants au front et les deux mains de sa femme, il la suivit dans la chambre où l'attendait déjà un sofa confortable recouvert d'un drap blanc, avec un oreiller au chevet.

— Ne fais pas de manière, mon petit ! dit sa femme. Allonge-toi et dors. Je vais tout fermer pour que personne ne te dérange. Si jamais tu avais besoin de quelque chose, sonne.

Elle sortit, belle, légère comme une vision de rêve, et ses paroles étaient si tranquilles, témoignaient d'une si grande harmonie d'âme qu'elles exerçaient par elles-mêmes une influence apaisante sur tout son entourage.

Le capitaine était encore debout, suivant des yeux la silhouette de sa femme et quand celle-ci

¹ En français dans le texte.

disparut, il joignit les mains comme pour une prière, et prononça :

— Mon Dieu ! En quoi ai-je mérité tout ce bonheur que tu m'envoies ? J'ai beaucoup souffert, il est vrai, dans ma vie, mais d'autres souffrent encore plus. La souffrance n'est pas un mérite... Hum, il est évident que le bonheur ne se mesure pas non plus d'après les mérites...

Tout en philosophant de la sorte, il ôta sa tunique et se coucha sur le dos. Que c'était donc agréable ! Une sensation d'apaisement l'étreignit, une jouissance emplit son âme. Il ferma les yeux et resta couché ainsi, se délectant dans cet état de torpeur où, pourtant, la flamme de la conscience persistait, éclairant tantôt vivement, tantôt faiblement le monde qui l'entourait. Seulement ce cercle était petit, très petit, bien qu'embrassant le monde entier, tout ce qui ici était le meilleur et le plus cher à son cœur. Tout son passé rempli de longues souffrances, de luttes et d'épreuves, jusqu'à la veille, avait roulé comme une lave dans un abîme noir, ne laissant aucune trace après lui. Le monde entier qui l'entourait avait disparu, entièrement cessé d'exister. Seul, le visage de sa femme brillait au-dessus de lui comme un soleil, et les yeux de ses enfants scintillaient, pareils à des étoiles étincelantes. Ce modeste appartement composé d'un petit salon, de trois pièces et d'une cuisine s'agrandissait dans son imagination, devenait une

sorte de temple gigantesque, un foyer possédant une puissance mystérieuse, mais qui lui était favorable.

La notion de temps et d'espace s'éteignit doucement, la flamme rose de la conscience vacilla et se fondit imperceptiblement, les rêves se transformèrent en tendre sommeil fortifiant. Cependant, même en songe, le sentiment de délice persistait et quand la flamme de la conscience, différente de la précédente, toute nouvelle, refit surface dans son âme, le capitaine se revit petit garçon, jouant dans ce même temple dont il avait rêvé avant de s'endormir. Le silence régnait, il faisait chaud. Une divinité d'or le regardait avec bienveillance. Il sentait que, sous sa protection, il pouvait jouer librement, à l'abri de tout danger. Avec quoi jouait-il ? Mais c'était un gros diamant qui scintillait comme une étoile sur le front de la divinité. Elle lui avait donné ce bijou sans prix. Sautillant de joie, il le lança en l'air et l'attrapa comme une balle, il le plaça sous les rayons de soleil qui tombaient à travers les vitres et se répandaient, en taches d'or au pied de l'autel. Le diamant réfléchissait ces rayons et projetait une immense gerbe irisée sur le mur, remplissait tout le temple de reflets multicolores.

Il lança de nouveau la pierre. Abreuvé de la lumière du soleil, le diamant vola haut, bien haut, sous la voûte même de l'édifice, flambant

d'un magnifique éclat solaire. Il ne pouvait pas détacher ses yeux de cette lueur, il était comme pétrifié. Pendant ce temps, le diamant tomba par terre. Il entendit nettement le son de sa chute et son roulement sur le sol de pierre. Il baissa les yeux, chercha la pierre sur le plancher, mais ne la vit pas. Où avait-elle roulé ? Ses yeux décrivirent des cercles de plus en plus larges, mais la pierre restait introuvable. Ses regards trompés dans leur attente se mirent à errer, à chercher partout sans but, mais la pierre n'y était pas. Une sourde angoisse s'éveilla en lui. Qu'avait-il fait ? Mon Dieu, cette pierre valait une fortune. Où était-elle ? Il se pencha sur le plancher, s'accroupit et, n'en croyant pas ses yeux, se remit à chercher à la place qu'il avait déjà parcourue des yeux. La pierre restait introuvable. Mais c'était impossible ! Elle avait tinté là, près de ses oreilles, elle n'avait pu rouler bien loin ! Et puis, qui sait ?

Il n'osait lever les yeux, regarder la divinité, parce qu'il sentait qu'il croiserait son regard plein d'un reproche menaçant. Il commençait à faire sombre dans le temple, les rayons d'or qui coulaient tout récemment à flots par les fenêtres, avaient disparu. Un roulement lointain se faisait entendre. L'angoisse l'étreignit. « Il faut que je retrouve cette pierre, il le faut à tout prix ! » Cette pensée obsédante martelait son cerveau, lui causait une douleur atroce. Il tomba

à genoux, se mit à ramper, à chercher du regard, en vain. Il lui semblait avoir cherché partout, il avait l'impression que les murs s'écartaient devant lui. Mais non, voilà un mur, le deuxième, un logement sombre et étroit. Où avait bien pu rouler la pierre ? Sous cette banquette peut-être ? Il regarda dessous. Le bijou n'y était pas, mais près de la première banquette se tenait une autre, puis un sofa, un fauteuil, beaucoup de fauteuils, des armoires, des commodes... Il y avait beaucoup de meubles. Il fallait regarder partout, les déplacer tous, parce que la pierre avait sans doute roulé là. Il banda tous ses muscles, commença à pousser, à déplacer, à renverser les meubles. La sueur l'inondait, le souffle lui manquait. Il soulevait d'énormes poids, la poussière l'étouffait, mais une force mystérieuse ne lui laissait pas de répit, le poussait à tout instant. Cherche la pierre ! Cherche ! Cherche-la !

— Mais je ne peux pas ! cria-t-il d'une voix pleine de désespoir, il se débattit et tomba par terre.

Il sauta sur ses pieds. Ah ! C'était un rêve ! Il est allongé, tout en sueur, non pas sur le plancher, mais sur le sofa. Le bruit des roues dans la rue était le roulement lointain entendu dans son rêve. Ses muscles fatigués avaient causé ce sentiment torturant de chercher quelque chose sans pouvoir le trouver. Le capitaine se moquait à présent de l'angoisse qui l'avait harce-

lé dans son rêve. Il avait lu tout récemment une communication sur l'autosuggestion. Tout cela en avait l'air ! Assoupir les facultés mentales, à part une, et, à l'aide de stimulants mécaniques ou psychiques, pousser cette seule faculté dans n'importe quelle direction, et la personne assoupie voit naître, dans son esprit, une idée, une impulsion qui, ne trouvant pas de résistance dans les autres facultés mentales, assimile entièrement la personnalité.

Tout à ces réflexions, ses yeux fixaient le plafond, les murs, les meubles de la chambre à coucher. Chose étrange ! La sérénité qu'il avait éprouvée avant de s'endormir avait disparu. Tout ce qui l'entourait lui semblait étranger et inconnu. Il est vrai que cinq ans étaient un bon bout de temps, on pouvait oublier la couleur, la forme et l'emplacement des meubles. Mais ceux qu'il voyait là, étaient presque neufs, beaux, choisis avec goût, coûteux. Aux murs étaient accrochés de beaux tableaux dans des cadres dorés et une grande glace. La table de toilette à glace ovale de sa femme lui sembla un être étranger, venu l'on ne sait d'où.

Parcourant des yeux la chambre, le capitaine notait des détails et des objets de plus en plus nombreux qui le surprenaient, éveillant des énigmes dans son âme qu'il n'était point facile de résoudre. Il évoqua avec vivacité l'ameublement modeste de cette chambre à coucher lors de son

départ pour la Bosnie. Ce qu'il trouvait là devait coûter terriblement cher ! Outre les lits-jumeaux, ou conjugaux, comme il les appelait, rien des anciens meubles n'était resté. Tout était neuf, bien plus luxueux.

D'où venait tout cela ?

Cette pensée en elle-même était comme un scorpion. Le capitaine se dressa, s'assit sur le sofa et se remit à parcourir des yeux la chambre. A présent, il ne regardait plus avec attention. Il ne voyait rien en détail ; ses regards étaient dirigés vers le fond de son âme, vers le passé. Il se souvint en premier lieu de sa stupéfaction lorsque, quelques heures plus tôt en rentrant à la maison, le concierge lui avait dit que sa femme n'habitait plus au troisième comme autrefois, mais au premier. Naturellement, un appartement au troisième était, pour différentes raisons incommode, mais habiter au premier ! La différence de loyer était sensible ! Il se rappela qu'il avait eu l'intention de demander à sa femme ce que cela signifiait, mais après tout ce qui s'était passé, il avait oublié tout, cette question aussi.

Ensuite il se mit à évoquer les lettres qu'elle lui avait envoyées en Bosnie. Elle lui écrivait régulièrement chaque semaine, parfois plus souvent, surtout en cas de circonstance extraordinaire, comme la maladie d'un des enfants. Tout d'abord, elle s'était plainte d'avoir de la peine

à se tirer d'affaire avec l'argent qu'il lui faisait parvenir, de se priver pour avoir de quoi vivre avec les enfants. Il est vrai qu'elle ne tombait jamais dans le désespoir, ne se lamentait pas sur son destin, ne lui faisait pas de reproches, cependant ses appréhensions calmes, un peu accablantes déchiraient encore plus profondément son cœur. Après la lecture de ses lettres, il était tout bouleversé, d'autant plus qu'il sentait qu'il ne pourrait l'aider en rien maintenant. A part les promesses d'un avancement possible, il n'avait rien pour la reconforter. Mais quelques mois plus tard, Aniela avait cessé de se plaindre. Elle lui écrivit une fois qu'elle cherchait un emploi et quand il manifesta son scepticisme à l'égard de ses projets, elle cessa d'en parler. Après, elle mentionna en passant qu'elle seule avait été coupable autrefois de ne pas avoir su se débrouiller, d'avoir dépensé trop d'argent inutilement, d'avoir permis à la cuisinière de la voler, etc. Maintenant, la vie lui avait appris à être plus économe et elle se rendait compte qu'il n'était pas si dur de vivre comme il lui avait semblé au premier moment. L'argent qu'il leur envoyait leur suffisait pleinement et même il lui en restait un peu. Plus tard, elle lui annonça qu'elle avait trouvé à donner des leçons de piano. A partir de ce moment, les nouvelles sur l'état économique de ses affaires se firent de plus en plus rares et laconiques. « Chez nous, tout va

bien », « Les comptes, je ne te les envoie pas, je ne voudrais pas t'embarrasser avec ces questions ». C'était ce qu'elle annonçait habituellement à ce sujet en post-scriptum, à la fin des comptes-rendus détaillés sur la vie de la société à Lvov, les connaissances militaires, les bals, les procès, les décès et tout le reste. En général, ces deux dernières années, elle écrivait très peu sur sa vie à elle, sur les enfants. Quand il le lui reprochait dans ses lettres, elle répondait d'une manière laconique : « Que dois-je t'écrire ? Nous allons bien, nous pensons toujours à toi. Et puis, tu vas revenir sous peu et tu verras tout toi-même ». Parfois, elle ajoutait qu'elle ne lui donnait pas de plus amples nouvelles pour que sa surprise fût plus grande, quand il rentrerait à la maison. Ce but, elle l'avait certainement atteint, au point que le capitaine ne se souvenait même pas si Aniela lui avait jamais parlé de son amie Julia qui, comme il le comprit, venait la voir presque tous les jours. Cette Julia ne lui plaisait point. Il y avait un rien de sournois, d'inquiétant dans son visage, ses yeux, sa silhouette. Ses gestes étaient contraints, sa voix, affectée. Ordonnant ses impressions, le capitaine se dit que cette Julia avait l'air de s'être déshabituée de vivre dans une société comme il faut. Quel contraste avec sa femme ! Mais les contrastes s'attirent mutuellement et le capitaine avait trop haute opinion de sa femme pour supposer

un seul instant qu'elle pût permettre à quelqu'un d'indigne de venir les voir, elle et ses enfants.

Pourtant, malgré tous les efforts qu'il faisait pour se raisonner, l'aiguillon de l'angoisse, de cette anxiété qui était peut-être l'écho de la terrible inquiétude éprouvée en rêve, restait enfoncé dans son cœur. Il était encore allongé sur le sofa, les yeux fixés au plafond, fumant un cigare, lorsque la porte s'ouvrit tout doucement, on avait dû l'ouvrir aussi pendant son sommeil, et Aniela entra dans la chambre.

— Tu ne dors plus ? demanda-t-elle. Reste couché, je t'en prie. Je vais m'asseoir ici, près de toi, et nous allons parler.

Un sourire charmant aux lèvres, elle tira une chaise et prit place. Le capitaine, toujours allongé, prit la main de sa femme et la porta à ses lèvres.

— Comment as-tu dormi ?

— Oh, très bien ! Ai-je dormi longtemps ?

— Deux heures environ. Il est trois heures et demie, ajouta-t-elle avec un coup d'œil à une petite montre en or, très élégante, qu'elle avait sur elle et qu'il ne lui connaissait pas. A cette vue, l'aiguillon invisible s'agita de nouveau dans la poitrine du capitaine. Aniela devina ses sentiments et, tout en riant, lui donna une tape sur l'épaule.

— Voyons, pourquoi as-tu pâli ? s'écria-t-elle d'une voix enjouée. Tu recommences tes vieilles

histoires ? De nouveau tu me soupçonnes, sans savoir même de quoi ? Ah, enfant incorrigible !

Le visage du capitaine s'empourpra de honte.

— Pardonne-moi, mon ange, dit-il. Je viens de me rappeler que, dans tes lettres, tu m'as tant de fois promis des surprises à mon retour. Vraiment, je suis pleinement servi... Tout ici est si nouveau pour moi, si inattendu...

— Et tu t'es dit : il doit y avoir anguille sous roche !

— Ma petite Aniela ! répliqua le capitaine, baisant avec ferveur la main de sa femme. Comment peux-tu dire cela ? Je te jure sur mon honneur que cette idée ne m'a même pas effleuré. Tu sais bien comme je t'aime. Je n'ai jamais aimé ma propre vie ainsi. Te soupçonner d'une action malhonnête signifierait apposer la hache à la racine de ma propre vie !

— Pourquoi as-tu pâli alors à la vue de ma montre ? Dis-le franchement ! Nous n'étions pas ensemble tant d'années. Cet intervalle peut être pour nous un point de sortie vers une vie nouvelle et heureuse, mais il peut être aussi un gouffre sombre et béant qui nous séparera pour toujours.

— Au nom de Dieu, Aniela, que dis-tu là ! s'écria le capitaine, effaré.

— Tu vois bien que je ne plaisante pas, répliqua Aniela. J'ai eu le temps de connaître la vie à fond, d'y réfléchir sérieusement et je me suis

persuadée que, s'il devait y avoir des secrets, une source de défiance réciproque entre nous, il vaudrait mieux nous séparer tout de suite, parce que ce ne serait pas une vie, mais un calvaire.

— Mais, ma chérie ! D'où te vient cette idée ? A quoi bon parler de tout cela ? Tu sais bien que je n'ai pas de secrets pour toi !

— Moi non plus, je ne veux pas en avoir ! dit Aniela avec feu. Je ne veux pas que tu me soupçonnes. Si tu as des doutes en ce qui me concerne, exprime-les franchement. Je me sens si innocente, si pure, que je ne crains aucun reproche, si on me les exprime ouvertement.

— Aniela, ma petite Aniela ! s'écria le capitaine mis au désespoir par cette conversation. Au nom du ciel, je ne te reproche rien, je ne te soupçonne pas non plus, Dieu m'est témoin !

— Tu as pâli en voyant ma montre.

Elle décrocha la montre et la lui mit dans la main.

— Regarde bien ! Lis l'inscription gravée sur le boîtier ! Tu vois maintenant que c'est mon grand-père qui me l'a offerte. Il s'était fâché contre nous quand nous nous sommes mariés, mais il a finalement cédé.

— Alors, c'est lui qui vous a aidés ? s'exclama le capitaine tout étonné, promenant ses regards autour de lui.

— Nous devons lui être reconnaissants pour

plus d'une chose, bien que tu connaisses sa fermeté de caractère. On ne peut pas lui reprocher d'avoir été trop généreux.

Seulement maintenant, le capitaine se souvint du grand-père de sa femme, un vieux veuf très riche, propriétaire de plusieurs usines et de quelques maisons à Cracovie. Ce vieillard n'occupait presque pas de place dans les souvenirs du capitaine. Ayant fait la connaissance de sa petite-fille Aniela chez des parents éloignés à Lvov, le capitaine se heurta à la résistance farouche du vieux Hurter, comme il appelait le grand-père. Il avait voulu aller le trouver à Cracovie, mais Aniela l'en avait dissuadé, lui expliquant que sa présence là-bas eût gâché toute l'affaire, parce que le vieillard abhorrait les militaires en général. Elle avait promis de briser la résistance du vieil homme et elle y avait vraiment réussi. Comme Aniela n'avait pas de fortune personnelle, Hurter ne lui donna que le strict nécessaire afin de verser pour son mari le cautionnement réglementaire prévu par la loi militaire, ajoutant que, si elle se mariait contre sa volonté, il ne lui donnerait plus rien. C'est dans cet esprit qu'il écrivit sa première et dernière lettre aux jeunes époux, avec ses félicitations à l'occasion de leur mariage et, en post-scriptum, la prière de l'oublier, désormais, comme lui voulait les oublier et ne plus les voir, de ne pas se risquer à lui écrire ou à compter sur lui, parce que cela

lui serait désagréable et qu'il serait forcé de renvoyer leurs lettres non décachetées. Il leur souhaitait du reste bonheur et succès.

C'était tout ce que le capitaine savait sur Hurter. Trop fier et trop indépendant pour quémander ses faveurs par des prières ou des flatteries, il accomplit sa volonté et le rejeta complètement de sa vie. Le service et son foyer absorbaient tout son temps. Il est vrai que sa femme pensait souvent à lui avec gratitude, le don de son grand-père était, quoi qu'on en dise, à la base de leur bonheur.

— Il n'est pas méchant, il est intelligent et généreux, seulement il a ses coups de tête et il est têtue, disait souvent Aniela. A Cracovie, il est sous la coupe des dévotes, instruments aveugles entre les mains des jésuites qui spéculent sur sa fortune. Je sais de façon sûre que nous n'avons plus rien à espérer de lui.

Et ils n'espéraient pas. Ils vivaient comme ils pouvaient jusqu'au jour où la nécessité les sépara pour cinq longues années. Aussi rien d'étonnant que le capitaine apprît maintenant avec surprise et soulagement que le grand-père s'était réconcilié avec Aniela.

— Eh bien, tu vois, tu vois ! répétait le capitaine avec une nuance de reproche dans la voix. Pourquoi te fâcher et tomber dans le pathos ? Il va de soi que je m'étonnais d'où venait tout ce luxe. Le premier étage, les glaces, les acajous,

les peaux d'ours sur-le plancher, la montre en or, et mon modeste traitement pour entretenir deux maisons. Je voulais te demander quelle était la clef de cette énigme. Est-ce donc un crime de ma part ? Mais en deux mots tu viens de dissiper tous mes doutes.

— Ne sois pas trop crédule ! répliqua Aniela, remettant sur son visage le masque sévère de juge. Exige des preuves !

— Mais enfin, Aniela, tu ne voudrais pas que je procède à une enquête ?

— Il vaudrait mieux que tu le fasses maintenant que ton œil est lucide et ton opinion exempte de préjugés.

— Tu crois que je pourrais changer d'avis ? demanda le capitaine avec une certaine amertume.

— Ecoute, Tony, fit Aniela, s'asseyant près de lui sur le sofa et lui jetant les bras autour du cou. Ne te fâche pas contre moi pour ce que je vais te dire. Je t'aime, j'aime mes enfants, nos enfants, Tony ! Je les aime par-dessus tout, j'ai failli dire, plus que le salut de mon âme. Et c'est précisément parce que j'aime si fort, que je ne voudrais pas que le bonheur de notre amour fût troublé, n'est-ce pas ?

— Qui ne le désirerait pas ? s'écria le capitaine, la pressant contre son cœur.

— Ecoute, mon amour ! Je sais bien que, maintenant, après ton retour, tôt ou tard, toutes

sortes de cancans parviendront à tes oreilles. Je ne doute nullement qu'il se trouve des gens qui me flatteront en ma présence et médiront derrière mon dos, m'abaisseront à tes yeux.

— Aniela ! Et toi, tu peux supposer un instant que je porterai foi à ces viles médisances ?

— Homme fort, ne te vante pas de ta force, homme audacieux, de ton audace ! répliqua Aniela d'un ton maussade. Non, mon bien-aimé, ne dis pas cela ! A quoi bon dire si je suppose ou je ne suppose pas ! Un homme raisonnable suppose tout et ne suppose rien. Aussi mieux vaut-il prévenir à temps d'éventuelles suppositions qui me feraient tort à tes yeux.

— Que veux-tu dire par cela ?

— Je vais t'expliquer plus clairement de quoi il s'agit. Je sais, depuis assez longtemps, que de mauvaises langues me calomnient parce que, soi-disant, je gagne de l'argent d'une manière peu honnête. Je ne sais pas d'où proviennent ces bruits insensés. Ces derniers temps, je ne menais pas grand train de vie, ne me montrais pas assez dans la société pour savoir qui répand cette rumeur-là. Rares sont tes anciens amis restés en ville, et ceux-là ne venaient pas souvent me voir. Aussi ne sais-je pas de quoi l'on m'accuse. Tant qu'il s'agissait de moi-même, je n'y prêtais guère attention. Ma propre conscience et le sentiment de mon innocence me suffisaient pleinement. Mais avec ton retour, les cho-

ses changent tout à fait. Ces méchants bruits peuvent empoisonner ta vie, te causer des désagrément, si tu n'es pas armé pour les démentir. Et c'est précisément ce que je suis en train d'exiger de toi.

— Mais si tu me cries ton innocence, de quel autre témoignage ai-je besoin ?

— Ecoute, Tony, reprit Aniela tristement, ne dis pas ça. L'homme n'est pas une pierre. Il peut y avoir des choses qui pourront paraître vraies et témoigner contre moi. Donne-moi avant tout ta parole d'honneur, jure-moi sur ton amour pour nos enfants, que tout ce que tu entendras contre moi, tu me le répéteras franchement, sans rien cacher ni m'épargner, exigeant pour tout des explications !

— Au nom de Dieu, Aniela, tu me fais peur avec ce ton solennel ! s'écria le capitaine en se dressant sur ses pieds. Tu crois que les choses pourraient prendre une tournure aussi terrible et aussi menaçante que...

— Je ne crois rien, je ne fais qu'exiger de toi ce que je suis en droit d'espérer. Or, il me semble que j'ai pleinement droit à ton entière sincérité.

— Parfaitement ! Mais oui ! Incontestablement !

— Me promets-tu d'être toujours franc et sincère avec moi ?

— Je te le jure sur mon honneur et sur mon âme !

— Me promets-tu de n'avoir aucun secret pour moi, même si tu trouves que sa révélation me sera très douloureuse ?

— Je te le promets ! Même si je trouve que sa révélation t'abaissera à mes yeux, te rendra indigne de mon amour.

— Tu peux être tranquille quant à cela, mon amour ! répliqua Aniela, baisant les lèvres de son mari. Pour ce qui est de ta promesse, je t'en suis reconnaissante. Sois certain que je n'abuserai pas de ta confiance.

— Et moi, je... je t'avoue franchement que je ne comprends pas bien la raison de toutes ces cérémonies.

— Dieu veuille qu'elles nous soient inutiles ! soupira Aniela. En tout cas, j'espère qu'elles ne feront tort à personne. Bon, avec ça nous en avons fini. Passons, maintenant, à autre chose.

Elle ouvrit le tiroir de sa table de toilette, en sortit un vieux livre crasseux relié de toile. Le capitaine le connaissait bien. C'était le livre de comptes qu'il lui avait acheté la veille de son mariage et lui avait offert pour qu'elle y porte toutes les dépenses et les recettes de leur petit ménage. Aniela y avait scrupuleusement noté tous les comptes. Elle lui tendit ce livre.

— Tiens, vérifie tous mes comptes. Tu as là les reçus des marchands et des autres personnes

avec lesquels j'ai eu des affaires d'argent pendant ces cinq ans. Dans ce paquet-là, il y a les lettres qui sont arrivés à mon nom. Je t'en prie, parcours tout cela, analyse scrupuleusement chaque détail, chaque chiffre, chaque papier !

— Mais enfin, ma petite Aniela ! A quoi bon tout cela ? Je te crois quand même.

— Non, pas question ! trancha sa femme. Examine d'abord, après tu pourras me croire ou non. Donne-moi ta parole que tu t'en occuperas !

— Eh bien, si c'est tellement indispensable...

— Même très. Fais-le dès aujourd'hui...

— Bon, comme tu voudras !

— C'est bien. Je te remercie ! Ce sera pour moi la meilleure preuve de ta confiance !

Aniela déposa un baiser sur le front du capitaine et sortit, le laissant seul à seul avec le livre de comptes, les reçus et un assez gros paquet de lettres jaunies. Tout à sa surprise, le capitaine arpenta la chambre un temps, jusqu'à ce qu'il comprît que sa femme avait après tout raison et que toute cette drôle de scène n'était qu'une preuve de son amour et aussi de sa prévoyance et de son intelligence peu communes. Réflexion faite, il se mit à l'examen détaillé des comptes et des papiers. Pour ne pas interrompre son travail, sa femme lui apporta le goûter dans le salon et le laissa de nouveau seul.

Après le dîner qui s'était déroulé dans l'intimité, en famille, la tante Julia dont le petit Michou se plaignait à tout moment n'étant pas venue comme si elle le pressentait, le capitaine se prépara à sortir.

— Tu sors ? demanda Aniela. Où vas-tu ?

— Il faut que je me montre au cercle.

— Il vaudrait peut-être mieux ne pas y aller ?

— Mais, voyons, ma chérie, on m'en voudrait fort, si je ne me montrais pas parmi mes amis. Et puis, je serai bien content de revoir mes vieilles connaissances.

— Oh, tu sais, tu n'en trouveras pas beaucoup. Sauf Redlich et... je ne vois plus qui d'autre tu pourrais y rencontrer.

— Redlich à lui seul en vaut neuf, répondit le capitaine gravement, bouclant son épée.

— Bon, mais ne t'attarde pas trop longtemps ! lui rappela Aniela. Aujourd'hui c'est une grande fête pour moi et je ne voudrais pas me séparer de toi un seul instant.

— Moi-même, j'y vais à contre-cœur, ma chérie, crois-moi, mais que faire, je dois me montrer là-bas. Il le faut. Tu sais que notre situation de militaire nous impose toutes sortes d'obligations.

— C'est bon, vas-y ! fit Aniela en riant. On dira encore que, sur le tard, je te détourne de la voie du devoir.

Si, une fois sorti, le capitaine avait pu voir le visage de sa femme, il eût sans doute été très étonné. Son visage qui, l'instant d'avant, était serein, clair et énergique, qui respirait la santé et la joie, était à présent pâle comme la mort, avec une expression d'angoisse infinie. Ses lèvres tremblaient convulsivement, comme si elles murmuraient des incantations imperceptibles à la suite du capitaine. Elle avait des spasmes. Fauchée par une faiblesse mystérieuse, Aniela s'affala sur une chaise et demeura quelques instants immobile, véritable image du désespoir et de la défiance. Les voix, puis les pas rapides de ses enfants la tirèrent de cet état de torpeur.

— Maman ! Maman ! criaient les enfants qui la cherchaient. Où es-tu, maman ?

Aniela se tenait dans le salon où il faisait sombre.

— Me voici ! Je suis là ! dit-elle. Qu'est-ce qu'il y a ?

Les enfants, ouvrant toute grande la porte du salon et y introduisant une large raie de lumière, entrèrent dans la pièce et, se pressant contre les genoux de leur mère, babillèrent :

— Nous avons appris la leçon pour demain ! Veux-tu nous interroger ?

— Je le ferai demain, mes anges ! Je me sens un peu indisposée aujourd'hui.

— Maman, tu es malade ? Tu te sens mal ? Pauvre petite maman !

Cécile caressait le menton de sa mère, Michou baisait ses mains. Aniela se détourna pour que les enfants ne vissent pas les larmes qui avaient jailli de ses yeux.

— Mes pauvres petits ! chuchota-t-elle, réprimant les sanglots qui l'étouffaient. Peu après, elle se maîtrisa et leur dit :

— Je vous interrogerai demain, maintenant, allez vous coucher !

— Nous ne voulons pas encore dormir, petite maman ! Permits-nous d'aller à la cuisine. Il y a là-bas un soldat, grand, très grand, et si drôle ! Il a promis de nous raconter une histoire, très belle et pas du tout effrayante. Tu veux bien, maman ?

— Eh bien, allez-y, mais ne restez pas plus d'une demi-heure. Dans une demi-heure, je viendrai vous mettre au lit.

Les enfants, sans entendre jusqu'au bout les paroles de leur mère, couraient déjà, battant joyeusement des mains.

— Qu'advient-il d'eux ? Mon Dieu, qu'advient-il de mes enfants ? soupira Aniela péniblement et elle replongea dans ses réflexions. Mais l'instant d'après, elle se redressait, son énergie habituelle commençant à prendre le dessus sur le scepticisme.

— Advienne que pourra ! Je vais tenir tant que je pourrai, et quand il faudra expier mes actions, je les expierai.

A ce moment, un léger coup à la porte du salon se fit entendre. Aniela, terrifiée, se dressa sur ses pieds et ouvrit la porte.

— C'est toi, Julia ?

— Oui, murmura Julia. Elle était étroitement enveloppée dans un châle et on avait de la peine à distinguer son visage. Je t'ai entendue parler aux enfants et je les ai vus courir à la cuisine. J'ai compris que tu étais seule et je me suis risquée à frapper à la porte. Je ne voudrais pas rencontrer ton mari.

— Il n'est pas à la maison. Il est allé à son cercle.

— Tu n'aurais pas dû le laisser y aller, Aniela, prononça Julia avec une expression d'angoisse sur le visage.

— Il m'était impossible de le retenir. Dieu veuille que tout aille bien. Quoi de neuf chez toi ?

— Je suis venue pour te rassurer, ma chérie. De Sternberg, plus de nouvelles. Si quelque chose n'allait pas, il aurait certainement télégraphié.

— Je te remercie, ma petite Julia ! Dès le début, je voyais bien qu'il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. C'est vrai, s'il y avait un malheur, il télégraphierait. Tu prendras bien une tasse de thé ?

— Merci ! Je ne suis venue que pour un petit instant. Je me sauve de ce pas. Je ne veux pas

que l'on me voie ici. Et puis, ton mari peut rentrer et me trouver chez toi. Au revoir !

— Bonne nuit, Julia ! S'il y avait du nouveau...

— Bien entendu, évidemment, je te le ferais savoir sur-le-champ. Bonne nuit !

Refermant doucement la porte derrière elle, Julia disparut comme une ombre, et Aniela s'en fut à la cuisine où Gryts racontait, pas tant aux enfants qu'à Marynia, une histoire amusante sur la guerre du chat et de l'ours, ce qui provoquait, à tout instant, des éclats de rire sonores.

Lorsque le capitaine Angarovytsch arriva au cercle, il n'y rencontra, en effet, pas un visage familier. Une bonne dizaine d'officiers s'y trouvaient. Certains jouaient au billard, d'autres dînaient, et près de la table avec les revues se déroulait une vive discussion interrompue par des éclats de rire et de forts accents de langage militaire. Il s'approcha de la table et se présenta à ses collègues. Tous étaient au courant de son transfert de Bosnie à Lvov, d'aucuns l'avaient vu le matin, à l'heure du rapport au Commandement général. Un groupe dense et bruyant l'entoura aussitôt, on lui serrait les mains, le félicitait de sa nouvelle affectation, lui souhaitait un prompt avancement. Le capitaine devint bien vite le centre d'une conversation très animée. On l'interrogeait sur les relations de service en Bosnie, les officiers de connaissance qui y fai-

saient leur service ; d'aucuns se rappelaient leurs aventures dans ce pays. Le capitaine commanda une corbeille de vin pour « fraterniser » avec ses nouveaux camarades.

— Le lieutenant Redlich est-il de service pour qu'on ne le voie pas au cercle ? demanda Angarovytsch.

— Oh non, il va venir d'un moment à l'autre.

En effet, on n'avait pas encore apporté le vin que Redlich se montrait à la porte.

— Quand on parle du loup, on en voit la queue ! s'exclama un chœur de voix joyeuses.

Redlich, habitué au vacarme et au bruit qui régnaient au cercle, sans un regard autour de lui, ôta en premier lieu, lentement, méthodiquement, ses lunettes sans lesquelles il ne voyait pas à deux pas devant lui et qui, maintenant, après son passage de l'air frais à l'air chaud, s'étaient recouvertes d'une buée dense. Il les posa sur la table, se débarrassa de son manteau et de son sabre, puis, ayant tiré un mouchoir de sa poche, il essuya les verres et les rechaussa sur son nez.

— Redlich, Redlich ! criaient ses collègues. Il y a ici une dame qui demande à te voir, elle dit que tu la connais intimement depuis longtemps.

Un tonnerre de rire accompagna ces mots.

— Je connais assez de dames, répondit lentement Redlich, d'un air rêveur, cependant aucune

d'elles n'a besoin de venir me relancer jusqu'ici. Chacune sait où me trouver sans le demander.

— Mais cette dame, c'est moi, vieil ami ! s'écria Angarovytych, se jetant vers lui, les bras ouverts. Tu ne me reconnais pas ?

— Tony ! Vieux Bosniaque ! s'exclama Redlich, et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

On apporta le vin et toute la société se rendit dans la salle du restaurant. Celle-ci s'emplit aussitôt de vacarme, de rires, de tintement de verre. Les toasts, d'abord sérieux, puis pleins d'humour commencèrent, après l'on se mit à chanter, à jouer du piano. Angarovytych et Redlich, occupés à une conversation animée, se promenaient bras dessus bras dessous. Ils étaient amis depuis les bancs de l'école, ensemble, ils avaient commencé leur service militaire, ensemble, ils avaient passé leurs examens d'officier. Ils avaient de quoi évoquer. Ils se remémoraient leurs souvenirs, tristes et gais, leurs aventures de jeunesse, se moquant des unes et des autres. De temps en temps, on les appelait à table, lorsqu'un nouvel orateur voulait porter un toast ou faire montre de sa voix. Le vin commandé par Angarovytych était depuis longtemps bu ; il voulut commander une nouvelle corbeille, mais la société refusa, prétendant avoir le droit et le devoir de régaler à son tour son nouveau collègue.

Une gaieté générale, franche et cordiale, que l'on trouve fréquemment dans les cercles militaires régnait à leur table. Le capitaine Angarovytch en fut si pénétré, réchauffé et transporté qu'il oublia complètement l'ordre de sa femme de rentrer le plus vite possible. Du reste, pouvait-il le faire? L'eût-on laissé partir? Ballottant sur les vagues de la gaieté générale, il se sentait heureux, content et libre comme il l'avait été rarement dans sa vie et il bénissait en son for intérieur ce jour comme le plus heureux, le plus riche en impressions agréables de tous ceux qu'il avait vécus jusque-là.

Et alors, il se passa une chose à laquelle personne, il y a un instant, n'eût pensé, que chacun, dans cette joyeuse société, eût trouvé invraisemblable ou tout à fait impossible, qui n'aurait pas dû avoir lieu, ce jour-là du moins, dans cette compagnie. Quoi au juste? Personne n'eût sans doute pu l'expliquer. C'est comme si un démon malicieux avait survolé, de ses ailes invisibles, cette société. Ou comme si une petite mouche odieuse s'était glissée dans ce havre de joie et d'amitié et, volant au-dessus des têtes des hommes rassemblés, avait bourdonné tout doucement, d'une manière à peine perceptible, mais si bien que son bourdonnement réveilla l'écho dormant dans le cœur de chacune des personnes présentes. Soudain, l'ambiance cordiale et sincère, qui avait régné jusque-là, disparut. Une at-

mosphère froide et forcée enveloppa la salle, des murmures saccadés et mystérieux coupaient les éclats de rire, des coups d'œil obliques partaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Des gestes insignifiants, mais point équivoques, de petits mots innocents, à première vue, volaient d'un bout à l'autre de la salle comme des signaux d'intelligence dans une affaire que personne ne mentionnait tout haut. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Qui en était l'initiateur ? Quel en était le but ? Personne n'en disait mot, personne n'eût pu le dire. Mais tous sentaient qu'il s'agissait d'une chose laide, désagréable, au plus haut point.

Au premier abord, le capitaine ne remarqua rien. Le vin et la joie bouillonnaient dans sa tête. Mais bien vite ses nerfs, fortement tendus et sensibles, perçurent un changement dans l'ambiance amicale. Et lorsque ce sentiment parvint à sa conscience, il jeta des regards étonnés autour de lui. Toute la compagnie semblait changée. Ceux qui, quelques instants auparavant, lui serraient cordialement la main et l'assuraient de leur amitié, étaient assis maintenant raidés, sans un mot, un sourire figé sur les lèvres ou bien arpenaient la salle, la mine embarrassée, comme s'ils voulaient s'esquiver et que seule l'étiquette les empêchait de s'exécuter. Les plus jeunes, les plus tapageurs, en partie déjà ivres, se tenaient en groupes dans les salles voisines.

Des fragments de récits cyniques, entremêlés de rires sonores, parvenaient de là-bas aux oreilles du capitaine. Le plus étrange, c'était que des regards suspects, des coups d'œil furtifs tombaient sur le capitaine de ces groupes-là, tout comme des collègues plus âgés assis à table ou se promenant dans la salle. Son œil cueillait des gestes dédaigneux ou pleins de compassion. Et bien que personne ne l'évitât, il eut pourtant l'impression, en s'approchant d'un groupe, que l'on changeait de thème, que l'on faisait furtivement des signes. Lentement, avec une lucidité stupéfiante, allant jusqu'à la souffrance physique, il comprit qu'un vide, une atmosphère désagréable, asphyxiante et massacrate se formait autour de lui. Qu'était-ce donc ? Il n'arrivait pas à le pénétrer, mais sentait pourtant que cela lui était très pénible.

Il prit place sur le sofa pour se recueillir et réfléchir à sa situation. Sa première pensée fut : « C'est peut-être de nouveau une illusion ? Je me crée un fantôme et je m'effraie moi-même de l'œuvre de mon fantasme. » Il se mit à observer ces gens de loin. C'étaient des gens comme tous les autres. Ils étaient assis, marchaient, causaient, fumaient des cigares, buvaient, rien de bien étrange. Certes, tantôt l'un, tantôt l'autre lui lançaient un regard en coin. Eh bien, qu'y avait-il d'étonnant ? Pour eux, il était un inconnu qui s'était trouvé aujourd'hui

pour la première fois dans leur société, aussi l'observaient-ils. C'était peut-être un manque de tact de leur part, mais enfin, il n'y avait rien de terrible. Ils se tenaient à distance, personne ne s'approchait de lui... Mais non, Redlich qui, jusque-là, avait parlé avec assez de vivacité, bien que d'une manière étonnamment étouffée, avec quelques officiers plus âgés et plus jeunes, venait vers lui.

— Pourquoi es-tu assis tout seul, vieil ami ? s'exclama Redlich avec son habituelle cordialité. La glace qui commençait à se former autour du cœur du capitaine fondit à l'instant même.

— Je me sens fatigué.

— On le voit d'après toi. Ne serait-il pas temps pour nous, les vieux, de rentrer ? Toute cette belle jeunesse ne pense pas encore partir, bien qu'il soit déjà onze heures. Or moi, je suis de service demain et je dois dormir mon content.

— Oh, ma femme m'a aussi prié de rentrer plus tôt, se souvint le capitaine.

— Alors, partons !

Ils s'habillèrent. Quelques officiers âgés s'approchèrent du capitaine.

— Tu t'en vas ? Dommage que tu ne puisses pas rester plus longtemps. C'était très agréable.

Tout cela fut dit d'un ton froid et contraint. Et pas un ne le pria de rester encore, pas un ne l'invita à venir plus souvent les voir. Le capitaine sentit la coquille de glace étreindre de nou-

veau son cœur. Les officiers plus jeunes, tout à leurs conversations, à leurs plaisanteries et à leurs chansons, ne vinrent point lui faire leurs adieux.

Le capitaine franchit, les larmes aux yeux, le seuil du cercle.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire, mon cher Ghnat ? demanda-t-il à Redlich, quand ils se retrouvèrent dans la rue.

Redlich, sombre et taciturne, s'emmitouflant avec le col de son manteau, marchait à ses côtés et l'on voyait qu'il ne comprenait même pas ce qu'on lui demandait.

— Ce, que tout cela veut dire ? répéta-t-il la question.

— Que leur est-il arrivé, pour changer si brusquement ? il y avait de la joie, de la sincérité, de l'amitié, et, d'un coup, ce froid, cette tension, ces murmures, ces regards obliques...

— Qu'est-ce qui te prend, Tony ? s'écria Redlich. Je n'ai rien remarqué.

— Tu n'as pas remarqué leur changement d'humeur ? C'est étonnant ! Et puis, toi aussi, tu as changé.

— Mon cher ami, ne te fais pas d'idées. Il y a eu, en effet, un petit froid, quand nous avons appris la mort de la fille de notre colonel. C'était une belle personne. Tous les jeunes officiers en étaient épris.

— Ah oui ! s'écria le capitaine. Eh bien, il

fallait me le dire tout de suite. Je commençais à me demander si je n'avais pas offensé l'un d'eux, puisque tous se sont mis à m'éviter.

— Mais d'où tiens-tu ces idées ? Je peux t'assurer qu'en ce qui *concerne ta personne*, Redlich accentua malgré lui ces mots, tous sont entièrement d'accord sur le fait que tu es un officier modèle, un chic camarade, bref, un garçon au cœur d'or.

— Le pensent-ils vraiment ? demanda le capitaine d'un ton joyeux.

— Je te donne ma parole d'honneur. Tu peux me croire.

— Mais il y a une chose qui me surprend. Quand nous partions, personne ne m'a invité à venir plus souvent au cercle.

— Nous n'avons pas cette habitude. Il va de soi que chacun vient quand bon lui semble.

— Enfin, mais on invite toujours, par pure courtoisie, un agréable compagnon à rester plus longtemps et à venir plus souvent.

— Bêtises, frère ! Je pense que tu ne vas pas tirer de cette futilité des conclusions désobligeantes sur tes nouveaux collègues. Et puis, je pense aussi que ta vie conjugale et tes obligations de service ou, peut-être, les relations de fortune te laisseront bien peu de loisir et de moyens pour passer plus souvent au cercle.

— Peut-être, répliqua le capitaine à contre-cœur, pourtant... Tu sais comme j'aime la vie de

société. En Bosnie, je me suis tellement ennuyé, j'ai tant enduré et souffert que je voudrais me retremper au moins dans un cercle d'amis.

— Je doute que tu y parviennes, remarqua Redlich. De nos vieux amis, à part nous deux, il n'y a plus personne, quant aux nouveaux... Tu sais, moi-même, je fréquente rarement leur société.

— Mais on m'a dit que tu venais chaque soir au cercle, observa le capitaine ironiquement.

— C'est sans doute un poète prompt à l'exagération qui a dû le dire, répliqua Redlich entre ses dents. Au contraire, j'y viens assez rarement. Il n'y a ici que des fils de famille, ils jouent gros jeu aux cartes, boivent la nuit entière et un homme pauvre n'a pas les moyens de leur emboîter le pas ! Tu sais quoi, Tony, prononça Redlich avec une ardeur peu commune, se tournant vers le capitaine, je te conseille de faire comme moi, de venir le moins souvent possible au cercle.

Le capitaine s'arrêta en pleine rue et regarda la haute silhouette droite de Redlich qui, en proie à un embarras singulier, s'efforçait d'éviter son regard.

— Je ne te comprends pas, Ghnat, dit-il. Tout récemment encore, tu m'assurais que j'avais énormément plu à tous mes nouveaux collègues et, maintenant, tu m'engages à les fréquenter le moins possible.

— Mais parce que cela va te coûter trop cher, ajouta Redlich. Et puis, si tu es riche, si tu as beaucoup d'argent et si tu veux le gaspiller...

Les propos de Redlich choquèrent désagréablement le capitaine.

— Ghnat ! s'écria-t-il. Pour qui me prends-tu ? Suis-je donc un brigand, un faussaire ou un caissier en fuite pour avoir de l'argent à gaspiller ?

— Puisque tu n'en as pas, qu'est-ce que cela peut te faire si l'on t'invite ou non à fréquenter le cercle ? Tu seras de toute façon forcé d'y venir rarement. Même ce soir, tu as laissé une si grosse somme que ta femme...

— Ça va, ça va, suffit de me sermonner, mon vieil ami ! Ce que ma femme aura à me dire, elle le fera sans toi. Bon, assez causé de tout cela ! Nous voilà arrivés devant ma demeure. Tu sais quoi, mon ami, j'espère que tu me feras l'honneur de venir me voir chez moi ?

— Avec le plus grand plaisir ! acquiesça Redlich avec vivacité. Il est vrai que jusqu'ici, je ne venais pas voir ta femme, inutile de t'en expliquer la cause...

— Allons, allons, vieux pécheur ! Tu devrais avoir honte de mentionner des choses pareilles ! l'interrompit le capitaine.

— Mais à présent que tu es là et que tu m'invites...

— Pas de façons, je t'en prie. Viens me voir

quand tu en auras le temps et l'envie, comme chez un vieil ami !

Ayant serré la main que le capitaine lui tendait franchement, Redlich salua militairement et, quelques instants plus tard, disparut dans l'ombre de la nuit.

5

— A propos, Aniela ! Je vois ici la carte du baron Reuchlingen. Dis-moi un peu, c'est quoi cette aventure que tu as eue avec lui ?

Le capitaine et Aniela étaient dans le salon et discutaient. Aniela, occupée à un petit ouvrage de dame parlait à son mari de sa vie, de leurs enfants, du vieux Hurter et le capitaine, tout en écoutant le récit de sa femme, triait les cartes de visite dispersées sur le plateau en argent placé sur la table. Tout à coup, sur un élégant bristol, il lut : Baron Waldemar von Reuchlingen, et il tressaillit, comme s'il s'était piqué les doigts avec des orties.

— Moi, une aventure ? Avec le baron Reuchlingen ? répéta Aniela lentement, semblant fouiller dans sa mémoire, regardant tranquillement son mari. Je n'ai eu aucune aventure avec lui.

— Vraiment ? redemanda le capitaine, étonné. Pas possible ! Rappelle-toi bien !

— Que dois-je me rappeler ? reprit Aniela encore plus surprise. Après ton départ pour la Bosnie, le baron est venu une ou deux fois me voir. Ah oui, tiens, je me rappelle que le jour de ma fête, il s'est enivré et a déclenché une querelle avec les officiers. Je ne sais pas de quoi il s'agissait, mais c'était assez pour nous gâcher toute la soirée et tous ont été obligés de s'en aller avec lui. Je ne l'ai plus revu depuis et, peu après, j'ai appris qu'il avait été, lui aussi, transféré en Bosnie.

— Hum, c'était toute l'aventure ? Je t'avoue que, d'après ce qu'il m'a dit, j'ai pu comprendre que c'était plus sérieux.

En disant cela, le capitaine, mi-rassuré, observait sa femme. Et brusquement, à l'énoncé de ses dernières paroles, il vit son visage se couvrir d'une pâleur livide, ses lèvres devenir toutes blanches, l'ouvrage lui tomber des mains et toute sa figure s'affaisser, comme fanée ou comme si on lui eut asséné un coup terrible et douloureux.

— Aniela, ma chérie, qu'y a-t-il ? s'écria le capitaine, bondissant de son siège.

— Attends, on sonne ! murmura Aniela. Elle se leva avec peine, laissant tomber par terre son ouvrage, la laine et l'aiguille et courut dans la pièce voisine. Elle revint un peu plus tard, encore toute pâle et tremblante, mais beaucoup plus calme.

— Au nom du ciel, Aniela, qu'as-tu ? dit le capitaine, pressant les mains glacées de sa femme.

Elle s'assit près de lui, elle respirait avec peine.

— Ce n'est rien, ne t'en fais pas ! répondit-elle. Depuis un certain temps... je suis torturée par de terribles pressentiments. Il me semble toujours qu'un de nos enfants, mon Dieu, est tombé sous les roues d'un fiacre et qu'on le transporte à la maison, les jambes brisées, la tête fracassée... Oh, cette seule pensée me remplit d'horreur ! Et justement, à cet instant... ce même pressentiment... m'a serrée comme des tenailles... j'ai cru entendre sonner à la porte...

— Mais, calme-toi, voyons, personne n'a sonné. Les enfants vont revenir sains et saufs ! la persuadait le capitaine. Seigneur, comment peut-on prendre tant à cœur des choses pareilles ? Mais peut-être es-tu malade ? C'est peut-être le symptôme d'une maladie ?

— Non, je suis bien portante, je t'assure, parfois seulement, je suis en proie à des accès si stupides.

— Non, ma chérie, il ne faut pas badiner avec ces choses-là. Cela peut être le début d'une grave maladie nerveuse. Comme tu es pâle ! Il faut absolument que tu consultes un médecin.

— Non, ce n'est pas la peine ! Vraiment, c'est inutile ! répliqua Aniela avec vivacité. Que peut

faire un médecin ? Il me dira ce que je sais sans lui : le repos, éviter les fortes émotions. Qu'il essaie lui-même de le faire !

— Non, mon cœur, il faut absolument agir. Regarde, tu n'arrives pas à reprendre tes esprits. Bois un peu d'eau !

— J'en ai déjà bu. Je te remercie, mon chéri. Je me sens tout à fait bien.

Elle se pencha et ramassa toutes les choses dispersées.

— Je dois t'avouer, dit le capitaine, après un instant de silence, que lorsque je t'ai vue pâlir et trembler, j'ai pensé que mes paroles sur le baron Reuchlingen avaient produit cette forte impression sur toi.

— Tes paroles sur le baron ? fit Aniela avec un sourire mélancolique. Pardonne-moi, mon trésor, mais je ne me souviens même plus de quoi nous parlions. Quand tu as commencé à me parler de lui, mes pensées étaient ailleurs.

— J'avais l'intention de t'écrire dans une de mes lettres ma rencontre avec le baron et ma conversation avec lui, dit le capitaine, mais le soir même j'ai reçu ta lettre m'annonçant qu'un de nos enfants avait la rougeole et que tu avais de gros soucis, et le lendemain matin, j'ai appris que le baron était décédé.

— Il est mort ! s'écria Aniela.

— Tu n'as donc pas entendu parler de sa mort ?

— Nullement.

— Il avait une drôle d'histoire, restée obscure jusqu'à présent.

— Oh, mon Dieu ! murmura Aniela avec un profond soupir, plutôt de soulagement que de peine. Puis elle ajouta : Un homme si jeune, beau, riche, fort, bien portant, d'une bonne famille, que lui est-il arrivé ? Il était malade ?

— Justement non. Il s'est tiré une balle dans la tête.

— Ah oui ! Il y a peut-être une histoire d'amour là-dedans ?

— J'en doute fort. Je vais te raconter notre dernière entrevue. Ainsi, tu comprendras pourquoi je t'ai demandé si tu avais eu une aventure avec lui.

Aniela baissa la tête sur son ouvrage et écouta tranquillement. Sa poitrine se soulevait régulièrement, peut-être un peu plus fort que d'habitude, mais c'était certainement la conséquence de son accès nerveux.

— Je n'ai pas besoin de te préciser le genre d'homme qu'était le baron, dit le capitaine. Un cœur d'or, mais dans la vie pratique, un bon à rien. Gâté par sa mère, habitué dès l'enfance à assouvir tous ses caprices. Outre un extraordinaire entêtement dans les bagatelles, il n'avait pas un brin de fermeté virile ni de caractère dans les affaires les plus graves. Tous ceux qui le voyaient pour la première fois s'entichaient

de lui, mais à le connaître de plus près, se détournaient de lui.

Aniela hocha mélancoliquement la tête pour signifier son plein accord à ce jugement.

— Lorsqu'on le transféra de Vienne à Lvov pour délit disciplinaire, sa mère était décédée. On dit que la vie de débauche et de libertinage de son fils l'avait fait mourir de chagrin. Possédant jadis une immense fortune, il était presque ruiné. Il est vrai, qu'à l'époque encore, une bonne économie et une gérance raisonnable eussent pu sauver une part considérable de sa fortune, dont la moitié nous eût suffi à nous et à nos enfants. Le colonel de notre régiment et tout le corps des officiers avaient reçu de Vienne un avertissement et une demande expresse de s'occuper du jeune homme, de l'empêcher de gaspiller le reste de son patrimoine, sa santé et son honneur, de le faire entrer dans les cercles de famille et de tâcher ainsi d'éveiller en lui la nostalgie d'une vie calme et ordonnée, consacrée au travail, à l'accomplissement de ses devoirs. Tu sais, toi-même, que nous faisons tout ce qui était en notre pouvoir.

— Il ne vous en a pas été très reconnaissant, ajouta incidemment Aniela, avec une note d'amertume dans la voix.

— Oh, nous n'avions que faire de sa gratitude. Ce qui nous importait, c'était le résultat. Or, nous pouvions nous vanter que les conséquences

dépassèrent nos espérances. Après un an de patronage, le jeune homme se corrigea au point qu'il devint presque méconnaissable et ses affaires s'améliorèrent. Sa famille nous envoya une lettre officielle de gratitude. Après, notre régiment fut muté en Bosnie et le baron fut affecté à un régiment qui est resté. Je n'ai aucune idée de ce qui lui est arrivé ici.

— Je ne sais rien de plus que ce que je t'ai raconté, dit Aniela d'une voix blanche et sourde, les yeux baissés sur son ouvrage.

— Il y a un an, j'ai été détaché un certain temps pour affaire de service à Mostar. Par un soir d'hiver, après une longue audience chez mon chef, je rentrais assez tard chez moi. Passant devant une auberge éclairée, je me suis arrêté un instant, entendant à l'intérieur des cris, des jurons, un bruit de meubles fracassés et un tintement de verres cassés. De plus, la porte s'ouvrit brusquement et un homme en uniforme d'officier, mais sans épée et shako, fut jeté à la rue. Il était poussé brutalement par des dizaines de bras qui avaient disparu aussitôt, après avoir rabattu la porte derrière eux. Cet homme était ivre mort et serait certainement tombé dans la boue de la chaussée, si je ne l'avais saisi au vol et remis sur pieds.

« Pardon ! me dit-il, voyant mon uniforme d'officier et, s'efforçant de se redresser sans mon aide, il ajouta : Je vous ai marché sur le cor ? »

Sa voix enrouée par l'abus de l'alcool me parut familière. Je commençai à l'observer de plus près, mais au premier moment, je ne pus le reconnaître. Il me reconnut le premier.

« Ah, salut, vieux copain ! s'écrivit-il, m'envoyant une bourrade. Ho, ho, ho, monsieur Angarovytsch ne me reconnaît plus ? »

« Baron Reuchlingen ? m'exclamai-je en lui tendant la main, mais il ne la serra pas. Qu'est-ce qui t'arrive ? »

« Ce qui m'arrive ? Tout va bien. Tu vois, j'apprends à voler. Je viens justement de le faire de cette auberge. Ha, ha, ha ! »

« Ça fait longtemps que tu es ici ? Je ne savais pas que l'on t'avait transféré dans nos parages ».

« Tu ne le savais pas ? s'écria le baron. Ta femme ne te l'a pas écrit ? »

« Pas un mot ».

« Ho, ho, glapit le baron à pleine voix, tu as une perle de femme ! Un ange, pas une femme ! Ha, ha, ha ! Des anges de cet acabit jettent les âmes pécheresses avec des fourches en fer dans du goudron bouillant ».

« Baron, lui dis-je d'une voix sévère, je prends en considération que tu es ivre et que tu ne sais pas ce que tu dis. Autrement, tu répondrais sévèrement de ces paroles ».

« De ces paroles ? clama le baron avec un rire aviné. De ces paroles, dis-tu ? Qu'ai-je donc dit ?

Mais ne te fâche pas, vieux ! Tu dis toi-même que je ne sais pas ce que je radote. Quant à ta femme, ho, ho, *die ist ein solches Kapitel*¹ dont on ne peut parler qu'en étant maître de toutes ses facultés ».

« C'est ça, lui dis-je. Si tu as quelque chose à me communiquer, fais-le à jeun et maintenant rentre chez toi te coucher ».

« Moi, me coucher ? brailla le baron. Non, frère, je ne suis pas habitué à me coucher à cette heure-là. Mais attends, dit-il brusquement d'une voix tranquille, prête-moi dix florins ! Il se trouve que je n'ai pas de petite monnaie sur moi, et ce coquin-là ne veut pas me faire crédit. Prête-les moi, tu ne le regretteras pas. Demain, je te rembourserai et te raconterai en plus une histoire piquante qui est arrivée à un beau jeune homme et à une plus charmante encore dame mariée, ou plutôt une veuve de paille ».

« Inutile de te dire, fit le capitaine à Aniela, que j'ai vu rouge en entendant les paroles de ce misérable. Je tirai dix florins de ma poche et je lui dis en les lui remettant :

« Sérieusement, baron, tu ferais mieux de penser à te reposer ».

« Demain, demain ! répliqua le baron, s'emparant de l'argent. Je te remercie, mon cher ! Demain, vers dix heures, fais-moi appeler ici, dans

¹ C'est un de ces numéros (*all.*)

cette auberge. Ou bien tu m'y trouveras, ou bien on te montrera où je loge. Quant à l'argent, ne t'en fais pas ! Mes chers parents ont eu beau me placer sous tutelle, je saurai quand même me débrouiller ».

Il revint à l'auberge mais, brusquement, il s'arrêta et, se tournant vers moi, prononça :

« Veux-tu me tenir compagnie ? Viens, on causera ! »

J'éprouvais une si grande aversion envers ce misérable et cette ruine sordide que je tressaillis même à sa proposition.

« Je te remercie, baron ! répondis-je. Je suis pressé de rentrer, j'ai encore à faire ».

« Envoie promener le travail ! Viens avec moi ! »

Mais déjà je m'en allais.

« Tu ne veux pas ? criait le baron à ma suite. Le diable t'emporte ! Je me passerai de toi. Mais viens demain, n'oublie pas. Tu apprendras une jolie histoire sur ton ange, sur ta femme chérie ! Ha-ha-ha ! »

Je m'enfuis comme si j'avais le diable à mes trousses et le grossier rire cynique résonna toute la nuit à mes oreilles. Tu peux imaginer l'angoisse qui m'avait étreint, le trouble qui avait agité mon âme toute cette nuit. De quel droit ce misérable ivrogne osait-il évoquer ton nom ici, et dans ces circonstances ? De quelle histoire parlait-il ? Que me dirait-il le lendemain ? Il est vrai

que, connaissant son caractère instable, je pouvais me douter d'avance que ce serait une lâcheté ou une calomnie inepte de sa part, pourtant, j'attendais, l'homme est ainsi fait, le lendemain avec inquiétude et impatience. Ne m'en veux pas, ma chérie, ajouta-t-il après un moment, serrant la main de sa femme, crois-moi, ce n'est pas pour entendre dire des choses sur toi. Cette idée ne m'a même pas effleuré. Dans mon âme bouillonnait une sainte colère contre le baron. Je désirais le voir à jeun et exiger des explications sur ce qu'il m'avait dit en état d'ivresse ou, éventuellement, qu'il retire ses paroles et ne se hasarde plus jamais à parler de toi de cette manière. A cet instant, je ressentais avec tout mon être tout l'amour que je te portais, à quel point tu m'étais chère et proche, et que la moindre chose pouvant te nuire, me tenait fort à cœur.

Là-dessus, sans mot dire, Aniela prit la main de son mari et y appliqua ses lèvres et, au même instant, une grosse larme roula de ses yeux.

— Ma petite Aniela, que fais-tu ! se récria le capitaine. Mon Dieu, tu pleures ! Qu'as-tu ?

Il se jeta vers elle les bras grands ouverts et Aniela s'y laissa tomber avec de gros sanglots.

— Mon amour ! prononça-t-elle d'une voix entrecoupée par des sanglots spasmodiques. Comme tu m'aimes ! Que tu es bon et généreux !... En quoi... ai-je mérité...

— Mais enfin, calme-toi, mon petit ! répliqua

le capitaine, baisant son front, son visage et ses yeux. Pourquoi pleurer ? C'était mon devoir. Autrement, j'eûs agi en homme malhonnête.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que la jeune femme ne reprit ses esprits après cette nouvelle attaque nerveuse. Elle pria alors son mari d'achever son récit.

— Je suis presque au bout, dit le capitaine, prenant place en face de sa femme. Le lendemain matin, je reçus ta lettre qui reléguait le baron et son verbiage aviné au dernier plan. Je n'avais point du tout envie de le revoir et je songeais avec crainte que si j'allais maintenant chez lui, il penserait certainement que je suis venu réclamer l'argent prêté la veille. Aussi décidai-je d'attendre quelques jours et de ne demander à l'auberge que le domicile du baron. Passant près de l'auberge pour affaire de service, j'entrai et demandai le baron.

« Ah, le baron ! s'écria l'aubergiste. On nous envoie ici de beaux barons ! Ce n'est pas un baron ça, mais un vrai brigand. Je ne peux pas vous dire tous les tracas et les soucis qu'il m'a causés. Eh bien, hier, il en a eu pour son compte ! Il a cherché querelle à quelques soldats hongrois, s'est mis à les injurier et à les agresser, et ceux-ci le jetèrent tout bonnement à la porte. Quelques instants plus tard, il est revenu, d'abord il s'est tenu tranquille, mais après il a recommencé avec plus de rage à importuner les

soldats. Ils se sont rués sur lui, l'ont roué de coups, lui ont arraché sa capote, son épée, son uniforme et, plus mort que vif, ils l'ont jeté dans la rue, et se sont sauvés eux-mêmes ».

« Qu'est-il advenu du baron ? » demandai-je, tout effaré.

« Je ne sais pas, répondit le tenancier. Il a gémi et geint assez longtemps dans la rue, et moi, craignant un plus grand grabuge, j'ai fermé portes et fenêtres et n'ai laissé entrer personne. Après ça, je n'ai plus rien entendu, je crois qu'il s'est traîné jusque chez lui ».

« Où loge-t-il ? »

Le tenancier me montra, non loin de là, une petite maison isolée au milieu d'un jardin, il ajouta que le baron y demeurerait seul avec un soldat attaché à son service, mais que celui-ci s'en était allé à l'aube et n'était toujours pas revenu. Le baron l'avait sans doute envoyé chercher des remèdes ou de l'eau-de-vie.

J'allai à la maison. Elle était fermée. Je regardai à travers l'unique fenêtre qui s'y trouvait, un rideau tiré de l'intérieur la couvrait. Je frappai à la porte, à la fenêtre, je criai, personne ne répondait. En fin de compte, j'appelai le tenancier et, à deux, nous fîmes sauter la porte de la maison avec un levier. Dans une étroite pièce sombre, le baron était allongé sur le plancher, la chemise déchirée, le pantalon et les bottes crot-

tés. De prime abord nous pensâmes qu'il dormait, mais après avoir tiré le rideau, nous vîmes que ce n'était pas un somme ordinaire. Dans sa main droite, le baron tenait un pistolet et sur sa tempe béait une petite blessure bouchée avec du sang coagulé mélangé à de la cervelle. Sur le plancher s'étalait une grande mare de sang figé. Il n'y avait ni papiers ni lettres.

— Mon Dieu ! murmura Aniela effarée qui, retenant son souffle, écouta ce triste récit jusqu'au bout.

— Voilà toute mon histoire sur le baron, acheva le capitaine. Comme tu le vois, je n'ai rien appris de lui. S'il avait un secret, il l'a emporté dans la tombe.

Aniela, bouleversée, ne pouvait reprendre ses esprits et ne faisait que murmurer, couvrant ses yeux de ses mains :

— C'est horrible ! C'est horrible ! Finir de la sorte, mourir ainsi ! Mon Dieu !

— En effet, c'est un sort tragique ! reprit le capitaine, tout ému. Un homme si riche, si bien de sa personne, avec de si grandes relations, très doué, et voilà comment il a fini.

Après un moment de silence, il ajouta :

— Je voulais t'écrire tout cela aussitôt ; mais à la réflexion, je me suis dit que tu avais, sans cela, assez de tes propres soucis, que je n'avais pas besoin de t'ennuyer avec ce récit. Mais à

propos¹ de tes nerfs, ma chérie. Crois-moi que je ne suis pas du tout tranquille. Il faut absolument que nous fassions quelque chose.

— Mais quoi ? répondit Aniela tristement. Je sais bien qu'il n'y a qu'une chose qui pourrait m'aider, mais cette seule chose, tu ne pourras pas la faire.

— Qu'est-ce donc, dis-le moi ? Qu'est-ce que cette chose qui dépendrait de moi et que je ne voudrais pas faire pour toi ? s'écria le capitaine avec fougue.

— Il se peut que cela ne dépende pas de toi, répliqua Aniela.

— Mais, enfin, dis-le moi ! pria le capitaine.

— Tu le sais bien, mon amour, dit Aniela, passant ses bras autour du cou de son mari et pressant sa tête contre sa poitrine. Depuis longtemps, hiver comme été, je rêve de quitter cette ville et de nous établir à la campagne. Je goûterais là-bas à la paix que je ne connaîtrai jamais ici, et le plus important, je pourrais m'adonner aux travaux de la terre que j'aime beaucoup, depuis ma plus tendre enfance, et qui rétabliraient mes nerfs, me rendaient tout mon équilibre.

— Nous établir à la campagne... s'adonner aux travaux de la terre, prononça le capitaine d'un ton rêveur, bien sûr, ce ne serait pas mal, quoi-

¹ En français dans le texte.

que, jusqu'ici, j'ignorais ta passion pour la vie campagnarde.

— Mais c'est parce que tu n'as jamais cherché à le savoir, s'empressa de répondre Aniela.

— C'est possible, mon cœur, fort possible. Oh, moi aussi, j'aimerais bien vivre à la campagne. Depuis longtemps, je couve ce rêve.

— Vraiment ? s'exclama Aniela, heureuse.

— Mais oui. Et j'espère bien réaliser ce rêve un jour.

— Un jour ?

— Certainement, mais pas aujourd'hui ni demain. Lorsque je serai en retraite. Je ne veux pas croire que tu voudrais te séparer de nouveau de moi et partir seule à la campagne.

— Oh non, non, non ! Pour rien au monde ! s'écria Aniela.

— Et puis, où irais-tu ?

— Achetons une petite propriété ! lui chuchota Aniela à l'oreille.

— Achetons une propriété ! *Kupił bym wieś, a pieniądze gdzieś !*¹

— Comment, *gdzieś* ?² Mais nous avons l'argent ! Et ta caution ? Pour cette somme, nous pourrions acheter le lopin de terre qu'il nous faut et il nous en resterait encore assez pour faire tourner notre propriété.

¹ J'achèterais bien un village, mais où prendre l'argent ! (*pol.*)

² Où ? (*pol.*)

— Mais, ma petite Aniela ! l'interrompit le capitaine. A quoi bon en parler ? Tu sais bien que tant que je me trouve à l'armée, je n'ai pas le droit de toucher à cet argent.

— Eh oui ! Je le sais très bien. Mais tant que tu pourras traîner les pieds, tu n'abandonneras pas ce maudit service et le rêve restera à l'état de rêve. Non, mieux vaut ne pas y songer, pronça-t-elle, découragée, avec une expression d'amertume. Je savais bien que cette conversation ne mènerait à rien.

Elle se détourna, boudeuse, seules ses mains s'agitaient rapidement, travaillant de l'aiguille.

— Tu es étrange, mon amour ! dit le capitaine qui ne pouvait s'habituer aux sautes d'humeur de sa femme. Mais, enfin, qu'attends-tu de moi ?

— Je n'attends rien ! Fais comme bon te semble ! riposta-t-elle avec colère.

— Tu te fâches maintenant. Cependant, tu ne m'as pas encore expliqué à fond ce que, à ton avis, je devrais faire !

— Mais tu vois bien que je suis malade, que mes nerfs sont détraqués ! répliqua Aniela d'un ton énergique.

— Hélas, ma chérie, c'est bien là le malheur.

— Je te répète que, tant que nous vivrons ici, à Lvov, je ne me sentirai pas mieux, encore plus mal. Je sens que seulement à la campagne, dans un coin perdu, je pourrai revivre et recouvrer ma liberté.

— C'est fort possible, répondit le capitaine.

— Puisque tu penses ainsi et si tu m'aimes, dit Aniela d'une voix extrêmement animée, je te prie de le faire pour moi ! Laisse ton service, prends ta retraite, retire la caution, achetons une petite propriété dans les montagnes, au milieu des bois, et partons d'ici, pour toujours !

— Mais, mon petit ! se récria le capitaine. Crois-tu que ce soit si facile à faire ?

— On peut tout faire, si l'on veut, répliqua Aniela avec insistance.

— Eh bien, il me semble qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour prendre sa retraite, on peut même le faire demain, répondit le capitaine en hésitant.

— Alors, fais-le, mon amour ! Je t'en supplie de toute mon âme !

— Mais ce sera une bien petite retraite. Nous suffira-t-elle pour vivre, pour élever nos enfants ?

— Ne te tourmente pas, elle nous suffira ! dit Aniela. J'ai tout compté, tu verras. Dois-je te dire encore un secret ?

— Bon, dis-le, ma petite tête de mule !

— J'ai même jeté mon dévolu sur une petite propriété, juste ce qu'il nous faut. Elle est dans les montagnes, non loin d'une petite ville où nos enfants pourraient aller à l'école. Les communs sont en assez bon état, la maison est tout à fait gentille, il y a trente arpents de terre labourable, dont trois arpents de jardin, vingt arpents de

beaux prés de montagne et 150 arpents de pâturage, forêt comprise. Une belle propriété comme si elle était faite pour nous. Sais-tu son prix ?

Le capitaine la regardait intéressé. Sa singulière animation fébrile le troubla, d'autant plus que le plan de sa femme lui parut aussitôt fantastique, ne seyant nullement à son esprit pratique. Mais il ne voulut en rien la contrarier, supposant non sans raison que, plus tard, lorsque Aniela se serait calmée, elle regarderait elle-même son projet d'un œil plus critique.

— Sais-tu le prix de cette petite perle ? Cinq mille florins ! Cinq mille ! C'est presque pour rien. Sur toute cette terre, on peut tenir une bonne dizaine de bêtes. En été, on pourrait louer un grand alpage chez le propriétaire voisin pour une somme minime et engraisser vingt bœufs, faire dix meules de foin. Enfin, Tony, c'est un vrai trésor !

Comme le capitaine ne disait mot et continuait à l'observer attentivement, elle reprit d'une voix rapide, toute tremblante d'émotion :

— Tu laisseras ton service, nous reprendrons la caution, nous achèterons la propriété et nous nous établirons aussitôt à la campagne. J'ai des parents à Wodowice, les petits se sentiront bien chez eux, ils pourront fréquenter l'école du pays. Et nous nous mettrons au travail, nous assurerons la gestion de la propriété, n'est-ce pas ? Nous mettrions ta retraite dans la propriété et

quand nous aurions gagné un peu d'argent, nous pourrions en mettre de côté. Qu'en penses-tu ?

— Oui, oui, répondit le capitaine mécaniquement.

— Donc, tu approuves mon projet !

— Entièrement.

— Tu l'acceptes ?

— De tout cœur.

— Ainsi, tout va bien. C'est parfait ! Magnifique ! Comme je t'aime, mon amour ! Alors, tu sais quoi ? Va de ce pas dans la chambre à coucher, tu y trouveras sur ma table une plume, du papier et de l'encre, écris ta demande au Commandement général.

— Ma demande ? Quelle demande ?

— Ta demande de démission.

— Comment, maintenant ? s'étonna le capitaine.

— Mais tu as accepté mon projet ?

— Oui, mais rien ne presse, nous n'avons pas besoin de tant nous hâter. La propriété ne nous filera pas de sous le nez en quelques semaines, et puis, qui sait si, après examen plus minutieux, elle nous conviendra ? Il faudrait la visiter avec quelqu'un de compétent. Dans quelques semaines, je peux avancer à un grade supérieur, en ce cas, ma pension sera plus élevée.

— Ah oui ! répondit Aniela, étouffant un sanglot. Oui, ton avancement, une majoration minime de ta retraite te sont plus chers que mon

repos, ma santé, ma vie. Vous êtes tous pareils, les hommes ! Sur les lèvres, vous avez toujours : je t'aime, je t'aime ! Et quand il s'agit de prouver cet amour par la plus petite action, vous trouvez aussitôt mille réticences, mille scrupules, mille arguments.

— Tu es injuste, ma petite Aniela, répliqua le capitaine gravement. Dieu m'est témoin que je suis prêt à tout faire pour toi, et si j'ai voulu attendre mon avancement, ce n'est que parce que je voulais assurer davantage ton sort et celui de nos enfants. Et puis, si tu y tiens tant...

— Oui, oui, j'y tiens beaucoup ! Fais-le pour moi !

— Bon, je m'en vais écrire cette demande.

Le capitaine se rendit dans la chambre à coucher avec une expression de résignation sur le visage, laissant Aniela seule...

6

Le capitaine était à peine sorti qu'un léger grattement familier se fit entendre à la porte du salon, et aussitôt madame Julia, entrouvrant doucement la porte, se glissa furtivement dans la pièce.

— Bonjour, ma chère Aniela ! dit-elle d'une voix étouffée.

Aniela, qui n'avait pas encore repris ses esprits après toutes ces impressions, était assise

sans force, pâle et l'air absent. Entendant cette voix, elle se redressa brusquement, effarée, et bondit vers Julia.

— Ah, c'est toi ? Eh bien, quoi de neuf ?

— Tout est perdu ! répliqua Julia, et elle s'affala comme fauchée sur une chaise.

— Que s'est-il passé ? Parle donc !

— Oh, je ne peux pas ! J'en ai le souffle coupé. Tiens, lis !

Elle tendit à Aniela une feuille de journal où était soulignée au crayon bleu la note télégraphique suivante :

« Budapest, 10 décembre. Sur réquisition télégraphique de la police de Lvov, un certain David Sternberg, qui venait d'arriver par le rapide de Constantinople, a été écroué aujourd'hui. Sternberg se faisait passer pour un négociant en affaires avec les pays de l'Orient. On ignore jusqu'à présent les motifs de son emprisonnement. Sternberg rentre sous escorte en Galicie ».

Aniela fut longue, très longue à lire le télégramme. Il lui semblait à chaque mot avaler une brique, s'étrangler, ne plus arriver à en engloutir une autre. Lorsqu'elle vint enfin à bout de sa lecture, elle crut n'avoir absolument rien compris, comme si les mots, pareils à des souris effarouchées dans une cage, s'étaient dispersés en un chaos si enchevêtré que l'on n'arrivait pas à en extirper le sens. Elle voulut lire le télégramme une deuxième fois, puis une troisième,

l'apprendre par cœur. En outre, elle sentait s'éveiller en elle un sentiment de défiance, comme si c'était un songe, un de ces terribles songes qui la tourmentaient assez fréquemment ces derniers temps.

— Alors, qu'en penses-tu ? demanda madame Julia.

— Ce que j'en pense ? répéta Aniela, l'air absent. Ce que j'en pense ? De cela ? répétait-elle, montrant du doigt l'annonce du journal, recouvrant peu à peu son ancienne assurance. Je pense que ce sont des bêtises.

— Des bêtises ? Que Sternberg soit arrêté ?

— Mon Dieu, Sternberg s'occupait de toutes sortes d'affaires et chacune d'elles pouvait être un fricotage. Il n'y a là rien d'impossible, par conséquent, son emprisonnement n'a pas forcément rapport avec notre affaire.

— Certes, reprit Julia. Mais il me semble qu'il y a quand même un rapport direct. Ce n'est pas pour rien qu'il m'a télégraphié de Philippopol.

— Et c'était une grosse bêtise, parce qu'avec ce télégramme il s'est trahi lui-même, il a montré à la police où elle devait le chercher.

— En effet ! Mon Dieu, quelle imprudence ! s'écria Julia.

— Mais tu sais, poursuivit Aniela avec vivacité, ce même télégramme me fournit aussi la preuve que l'emprisonnement de Sternberg n'a rien à voir avec notre affaire.

— Comment ça ?

— Mais réfléchis un peu ! La police recherche Sternberg, donc elle le soupçonne de quelque chose, elle a des fils qui mènent sur la trace de ses mauvaises affaires. S'il s'agissait de la nôtre, nous aurions déjà eu la visite des autorités du C.K.¹, on nous aurait déjà convoquées chez le juge d'instruction pour procès-verbal.

— Seigneur, mon Dieu ! s'exclama Julia qui, à la seule pensée du procès-verbal, se sentit mal.

— Calme-toi ! reprit Aniela. Je ne fais que prouver que tes appréhensions sont sans fondement.

— Oh, ma chère Aniela ! gémissait Julia. Je n'arrive pas à me rendre compte si tes preuves sont fiables ou non, mais à la seule pensée de ces... terribles... procès-verbaux... Oh, je ne peux pas me remettre !

— C'est mal, Julia, répliqua Aniela gravement. Malgré toute l'horreur de cette pensée, il faut pourtant s'y faire, il faut s'y préparer à tout hasard. Avant tout, il faut brûler tous les papiers !

— Je n'en ai pas. Quoique, pour plus de sécurité, je vais fouiller encore une fois toutes mes commodes et mes tiroirs.

— Je vais faire la même chose. Ensuite, il serait bon de méditer toute l'affaire. Nous en re-

¹ Impérial-royal (N. d. t.).

parlerons, quand mon mari sortira. Mais calme-toi, je t'en prie !

— Tu sais quoi, fit Julia, je te quitte pour un instant et quand ton mari s'en ira, je reviendrai.

Elle s'apprêtait à sortir, lorsque la porte s'ouvrit et le capitaine parut dans le salon. Après la conversation avec sa femme, il ne put reprendre ses esprits qu'après un certain temps. Elle devenait pour lui de plus en plus énigmatique et incompréhensible. Son corps florissant, presque juvénile et ses crises nerveuses ne s'accordaient point dans son esprit. Jamais dans ses lettres Aniela ne lui avait mentionné ses crises, ne s'en était plainte, au contraire, elle l'assurait à tout moment qu'elle se portait comme un charme et était tout étonnée de se sentir si bien. Il est vrai qu'elle avait pu l'écrire pour ne pas l'inquiéter, mais, d'autre part, la crainte pour ses enfants poussée jusqu'à la manie, jusqu'aux crises d'hystérie, n'avait pas pu naître d'un jour à l'autre, elle avait dû croître depuis un certain temps, s'amplifier peu à peu, et dans ce cas, on ne pouvait supposer un instant que cet état ne se fût pas répercuté d'une manière ou d'une autre dans ses lettres. Il trouva étrange et énigmatique l'insistance avec laquelle elle l'avait poussé à déposer sa démission, son projet de s'établir à la campagne et de confier ses enfants à des parents de Wodowice était tout simplement contradictoire avec les soins affectueux poussés jus-

qu'à l'extrême à l'égard de ses enfants. Pourtant, tout cela pris ensemble tourmentait fort le capitaine. Quoiqu'il en soit, les crises nerveuses de sa femme étaient un fait, son projet de s'établir à la campagne et de remettre ses enfants entre des mains étrangères témoignait d'un ébranlement de ses pensées et de ses sentiments, d'une maladie, d'un dérèglement de son âme.

Entrant dans la chambre et s'asseyant à la table, le capitaine se mit le plus tranquillement et le plus attentivement du monde à réfléchir à toute cette affaire, s'efforçant de s'expliquer ce qu'il avait vu et entendu, d'élaborer un plan raisonnable de conduite ultérieure. Aniela était certainement malade, bien que saine de corps. Qu'était-ce donc que cette maladie ? Les symptômes dont il venait d'être le témoin prouvaient que la maladie durait depuis un certain temps. Toute maladie latente, même spécifiquement nerveuse, aurait plus ou moins détraqué l'organisme d'Aniela, son appétit, son sommeil, sa digestion s'en seraient ressentis. Mais là, rien de pareil. Par conséquent, nous avons affaire soit à une maladie purement psychique qui a pour foyer un petit centre nerveux, sans influence aucune sur les fonctions organiques ordinaires, la médecine connaît des cas pareils ! Soit, peut-être...

Le capitaine se remémora les lettres de sa femme, surtout celles des dernières années, écrites avec le plus grand calme, froides, rappelant

même un peu le ton du marchand ou du reporter, raisonnables et claires. Ce ton froid devenait plus chaud, plus coloré, plus animé seulement dans les alinéas où il était question des enfants et de lui-même. Eh bien, non, une femme déséquilibrée, souffrant de maladie psychique, n'aurait pas été en état d'écrire ces lettres, si souvent et si régulièrement. Elle aurait pu dissimuler un certain temps sa maladie, mais tôt ou tard, malgré elle et à son insu, son esprit malade se fût manifesté par un mot, un bond, une phrase ou un récit. Le capitaine se remémora le passé, mais il ne put y trouver le moindre fait qui, dans les lettres de sa femme, lui eût suggéré une dépression nerveuse, bien que toutes, il les eût lues et relues à plusieurs reprises, avec la plus grande attention.

Il aimait Aniela de toute son âme, avec une passion juvénile, surtout maintenant, après son retour de Bosnie ; il sentait que la maladie de sa femme, si maladie il y avait, eût été pour lui un grand coup, pourtant, fouillant consciencieusement les replis de son âme, il savait qu'il ne se fût pas caché la moindre observation qui lui eût indiqué sa maladie. Mais il n'avait rien remarqué, à part ces crises énigmatiques pendant son récit sur le baron Reuchlingen. Le baron ! Une pensée angoissante et douloureuse traversa l'esprit du capitaine. Existerait-il un rapport entre son récit et les crises de nerfs d'Aniela ?

Lequel ? Une aventure avec le baron se cachait-elle vraiment dans le fond de son âme ? Mais non, c'était impossible ! Aniela l'avait persuadé si sincèrement, si tranquillement, sans aucun embarras, avec une innocence si enfantine qu'elle n'était pas au courant de cette histoire, que supposer le contraire eût été un crime, un sacrilège sur son amour à lui, sur son bonheur familial. Non, non ! Il n'y avait aucun rapport entre son récit sur Reuchlingen et la maladie d'Aniela ! Autrement, il eût été forcé d'admettre qu'elle mentait, jouait la comédie, avec une maîtrise sans pareille. Cette seule pensée le remplissait d'indignation, d'angoisse et d'aversion et il la repoussait loin de lui, avec toute la force de son amour... Pourtant, quelle pouvait être cette histoire dont la seule évocation avait mis Aniela dans tous ses états ? Le capitaine répugnait à se diriger en pensée vers le néant de conjectures odieuses, où il n'avait en outre aucun espoir de saisir un fait concret. Non, non, non ! Aniela était bien malade, d'autant plus gravement que son état et les causes de sa maladie étaient tout à fait énigmatiques. Il faudrait consulter un médecin dans l'immédiat et faire en attendant tout son possible pour maintenir son esprit dans une certaine tranquillité, éviter les irritations inutiles, lui assurer des distractions, lui faire plaisir. Avant tout, il fallait accomplir son désir et écrire cette demande au Commandement de le libérer

du service actif. Elle l'avait presque mis de force à la porte. Son impétueuse insistance n'était rien d'autre que le résultat de sa maladie, le symptôme d'une manie, mais lui, capitaine, n'allait pas quitter si vite son service. Cependant cette demande, il pouvait bien l'écrire maintenant. En cas de besoin, il pourrait lui dire qu'il l'avait remise ; et puis, demain, avec sa maladie mentale, n'aurait-elle pas un autre désir, absolument contraire à celui d'aujourd'hui ?

Absorbé par ses réflexions, le capitaine tira de la table du papier, une plume, de l'encre et écrivit sa demande selon toutes les règles de conformité. Papier en main, il se rendit ensuite chez sa femme pour le lui montrer et lui prouver qu'il avait accompli son vœu. Rencontrant Julia dans le salon qui, à sa vue, recula, épouvantée et embarrassée comme un lièvre aux abois, le capitaine, sans la regarder de trop près, fut reconnaissant au hasard d'avoir envoyé à Aniela une compagne et il décida de retenir Julia le plus longtemps possible.

— Ah, tante Julia ! s'écria-t-il tout joyeux, s'avancant vers elle et baisant la main qu'elle lui tendait. Comment allez-vous, madame ? Pourquoi n'êtes-vous pas venue nous voir hier soir ? Tiens, ma chérie, voici le papier dont nous avons parlé tantôt. Lis-le, si tu veux.

Sa demande remise à Aniela, il se tourna de nouveau vers Julia.

— Oh, qu'est-ce donc, madame, pourquoi ne prenez-vous pas place ?

— Je dois partir. Je ne suis venue chez Anie-la que pour un instant.

— Ta, ta, ta, ta ! N'y pensez pas, madame ! Débarrassez-vous, à l'instant même, de votre manteau et de votre chapeau !

— Mais, monsieur le capitaine, voyons ! prononça Julia, suppliante en se tournant vers lui. Ne me forcez pas à le faire, je vous en prie. Je vous donne ma parole...

— Ah non ! cria le capitaine, la débarrassant presque de force de son manteau. Je ne veux rien entendre. Les belles jeunes veuves n'ont pas voix au chapitre et doivent obéir au mari des autres, si elles n'ont plus le leur. Je vous mets aux arrêts, chère madame !

— Ha, s'il ne peut en être autrement, dit Julia avec résignation, ôtant son chapeau, que puis-je faire, pauvrete ? Je reste encore un peu, mais pas plus de dix minutes.

— Qu'est-ce cela ? Une révolte ? dit le capitaine avec bonhomie. Ne vous permettez pas, madame, de rompre la subordination ! Veuillez entendre l'ordre du jour. Vous restez chez nous, madame, avec l'obligation de prendre part à la conversation ! Après nous dînons ensemble, nous prenons du café noir, nous nous reposons un peu en nous divertissant avec des histoires amusantes et drôles et, seulement après, nous levons

les voiles et nous voguons, vous, madame, vers votre doux hâvre de veuve, moi, sur les grandes eaux de la vie militaire et sociale. Halte ! Pas d'opposition, ni de protestation ! Tel est l'ordre, et il faut qu'il en soit ainsi !

Julia écoutait avec une crainte non dissimulée les paroles du capitaine. Sa société lui paraissait très pénible et gênante. Tout son être recroquevillé et implorant reflétait son désir ardent de quitter au plus vite cette maison, de se cacher de cette voix forte et énergique, des regards scrutateurs du capitaine. Elle se sentait inerte, faible, perplexe en sa présence. Elle se tourna vers Aniela.

— Aniela, ma chérie ! Prie donc monsieur le capitaine... Explique-lui qu'il m'est impossible de rester, parole d'honneur, tout simplement impossible !

— Ça ne fait rien ! l'interrompit le capitaine. Trop tard. Marynia vient nous annoncer que le dîner est servi. N'est-ce pas, Marynia ? demanda le capitaine à la servante qui venait de se montrer à la porte.

— Oui, monsieur, le dîner est servi, répondit Marynia.

— Les enfants sont-ils rentrés ? s'enquit Aniela.

— Oui, madame. Gryts les distrait avec ses histoires. Il est si drôle.

— Donc, maintenant, il ne peut plus être ques-

tion de fuite ! dit le capitaine, tout joyeux. N'est-ce pas, Aniela, que nous ne la laisserons plus partir maintenant, cette tante ?

— Non, Aniela, je t'en prie, ne me fais pas ce coup-là ! implorait Julia. Tu sais toi-même, comme cela me serait désagréable.

— Ho, ho, ho ! Madame a peur que nous ne l'empoisonnions ! Eh, mais un soupçon pareil ne peut pas rester impuni. Donc, je dois vous empoisonner exprès avec deux doigts de vin de Bosnie ! Allons, enfants !¹ Aniela, marche en avant, et nous deux, derrière elle !

— Ecoute, Julia, Tony a raison, prononça enfin Aniela. Pourquoi te sauver ? Viens, nous allons dîner ensemble, nous discuterons, ta maison ne va pas s'envoler.

— Eh bien ! Vous voyez, madame, la sage décision de l'instance suprême ? s'écria le capitaine, tout content que sa femme qui, de prime abord, avait paru hésiter, se fût définitivement rangée de son côté. Je vous en prie, madame ! ajouta-t-il, lui tendant son bras et lui jetant ensuite un regard en coulisse. Voyant sur son visage une expression de mécontentement et d'ennui, il dit :

— Qu'avez-vous donc, madame, à affecter une innocence outragée ? Ma société vous serait-elle vraiment si désagréable ?

¹ En français dans le texte.

— Oh, vous plaisantez, monsieur le capitaine ! répliqua Julia, qui s'efforçait de sourire gaïement. Au contraire ! Seulement, j'ai à la maison...

— Oh, la maison ! dit le capitaine. Vous n'avez pas d'enfants qui pleurent, et les petits chats, les canaris et les chiens, eh bien, ils ne vont pas mourir d'ennui.

Julia, toute confuse, détourna la tête. Ils étaient déjà dans la salle à manger. Aniela s'empresait autour de la soupière. Les enfants étaient assis à leur place, tranquilles, mais joyeux. Seuls, leurs yeux riaient.

— Michou ! dit le capitaine, s'approchant de lui avec madame Julia. C'est bien à cette dame que tu en voulais hier ?

L'enfant se leva de son siège, tendit la main à madame Julia et dit :

— Bonjour, madame ! Je voulais vous dire, hier, que vous êtes méchante.

— Moi, méchante, Michou ? demanda Julia, surprise.

— Oui, madame, vous êtes méchante, prononça l'enfant d'un ton résolu. Vous nous avez fait croire que papa arriverait à la nuit, et il est venu le matin. Nous étions à l'école et nous ne sommes pas allés à la gare accueillir papa.

— Mais je n'y suis pour rien, mon petit, répliqua Julia. Ton papa l'avait télégraphié lui-même.

— Oh, télégraphié ! répondit l'enfant. Papa avait écrit qu'il viendrait le matin. Le télégramme était peut-être faux.

— Ha, ha, ha ! En voilà un gaillard ! rit le capitaine. Il sait piquer, celui-là.

— Mais, mon petit Michou, suis-je fautive si le télégramme était faux ? remarqua Julia.

— Il ne fallait pas le croire, trancha l'enfant.

— Ainsi, tu es fâché contre moi ?

— Hier, j'étais un peu fâché, aujourd'hui, non, répondit le petit garçon.

— Mon trésor ! s'exclama le capitaine, le baissant au front. Conduis-toi toujours ainsi. Si quelqu'un est coupable, dis-lui franchement ses quatre vérités dans les yeux, dis-lui ouvertement ce que tu en penses. Mais continue de l'aimer. Comme ça, tu ne dévieras jamais du bon chemin.

— Ça va, ça va, assez de morale. Prenez du bouillon, autrement il va refroidir ! dit Aniela.

Une courte pause s'établit, pendant laquelle on n'entendit que le tintement des cuillers en argent sur les assiettes.

L'atmosphère, désagréable et tendue, qui avait régné au début du dîner, bien que soigneusement masquée par toutes ces personnes réunies à la même table, commençait peu à peu à se dissiper. Le doux babil des enfants était comme une brise légère qui chassait les nuages émergeant à tout instant de quelques fissures mystérieuses et menaçant d'assombrir l'horizon de cet heureux foyer

familial. Sous l'influence de ces innocentes et saintes âmes enfantines, même madame Julia se détendit et commença à se sentir plus libre, bien qu'elle fût la voisine de table du capitaine. Seule, Aniela qui faisait des efforts, ne pouvait surmonter sa récente crise de nerfs et, de temps à autre, elle pâlisait et lançait des regards anxieux à la porte, comme si elle craignait à tout moment la venue d'un messenger du malheur. Aussi, lorsque, vers la fin du dîner, un coup rapide et énergique retentit réellement à la porte, Aniela faillit-elle crier d'effroi. Elle bondit de son siège et, se tournant vers la fenêtre pour que le capitaine ne vît pas son visage, elle porta la main à sa poitrine, s'efforçant de calmer les battements précipités de son cœur.

Une silhouette en uniforme qui, depuis longtemps, n'avait pas franchi le seuil de cette maison, parut à la porte. C'était Redlich. Entouré d'un nuage de vapeur, il entra dans la salle à manger en saluant. Le capitaine se jeta tout joyeux à sa rencontre et lui serra cordialement la main.

— Bonjour, capitaine ! dit Redlich. Bonjour, messieurs-dames ! s'adressa-t-il à la société qu'il ne voyait pas bien à travers ses lunettes embuées. Je passais par là et j'ai décidé de monter, dit-il de nouveau au capitaine, enlevant et essuyant ses lunettes. Je vais prendre mon service et j'ai quelques instants devant moi, de

sorte que nous pourrions discuter. Vous aurais-je dérangé par hasard ? ajouta-t-il, remettant ses lunettes sur le nez et voyant sur la table les restes du dîner.

— Oh non, point du tout, fit Aniela. Nous aurons terminé dans un instant. Voudriez-vous nous attendre un moment dans le salon, lieutenant ?

— Tous mes hommages, madame ! dit Redlich en saluant Aniela. Veuillez me pardonner de ne pas vous avoir saluée en premier lieu, mais mes malheureuses lunettes...

— Oh, je sais, répartit Aniela avec un sourire, s'efforçant de reconduire Redlich le plus gentiment et le plus aimablement au salon. Mais celui-ci demeurait sur place. Il vit Julia qui, dès son entrée dans la pièce, s'était levée de sa chaise et approchée de la fenêtre, tâchant de se faire toute petite pour attirer le moins possible l'attention sur sa personne. Mais Redlich l'avait reconnue et, visiblement intéressé, il s'avança vers elle. Une force fatale la poussa à tourner son visage vers lui. Voyant que c'était vraiment elle, Redlich resta pétrifié, déconcerté, incapable de prononcer la phrase la plus simple de salutation. Julia le salua d'un signe de tête.

— Ah, vous êtes là, madame ? demanda Redlich d'une voix étouffée.

— Mon amie, Julia Szablinska, dit Aniela. Vous vous connaissez peut-être ?

— Oh non ! s'empressa de répondre Julia.

— Si, un peu ! répondit Redlich en même temps, d'une voix également empressée :

Le capitaine, étonné, observait cette scène. Il allait s'esclaffer et, selon son habitude, commencer l'interrogatoire de ces deux personnes, lorsque Redlich, se détournant brusquement de Julia avec une certaine ostentation, s'approcha du capitaine et lui dit avec vivacité :

— Pardonne-moi, capitaine, mais je dois te quitter.

— Quoi ? Quoi ? Quoi ? s'écria le capitaine extrêmement surpris, s'avancant vers son vieil ami et s'efforçant d'accrocher son regard.

— Je dois m'en aller ! répéta Redlich, déconcerté, avec un regard à sa montre. J'ai mal calculé mon temps... J'ai encore quelques courses à faire...

— Redlich, dit le capitaine d'une voix sévère. Je ne te comprends plus. Tu viens chez moi pour discuter, tu m'annonces d'avance que tu as un peu de temps libre, et, maintenant, tu te dépêches de prendre congé.

— Pardonne-moi, capitaine, mais je t'assure... que je ne peux pas rester.

— Mais enfin, pourquoi ? Dis-moi la vérité !

— Une autre fois ! Je te le dirai une autre fois, et maintenant, je dois te quitter ! répéta Redlich d'une voix implorante, s'approchant de plus en plus de la porte.

— Non, ce n'est pas possible ! Redlich ! insis-

ta le capitaine, qui sentait monter la colère en lui. Tu ne me feras pas cela !

— Capitaine, reprit Redlich d'un ton décidé et énergique, voyant que celui-ci lui barrait le chemin, je te donne ma parole d'honneur que je ne peux pas rester ici un instant de plus.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria le capitaine qui ne pouvait plus se maîtriser. Tu le dis d'un ton comme si tu voulais m'outrager dans ma maison.

— Comprends-le comme tu veux, répondit Redlich, seulement tu as ma parole que je n'avais nullement l'intention de t'offenser, mais aussi que je ne peux pas rester ici un instant de plus.

A ces mots, le capitaine fut comme abasourdi. Pendant quelques secondes, il fixa Redlich avec toute la tension de son esprit, mais celui-ci soutint son regard scrutateur. Le capitaine ne put rien lire dans la profondeur noire des prunelles de son ami. Alors, il s'affaissa, comme fauché et s'écarta, laissant la voie libre à Redlich. Sans un mot d'adieu, celui-ci quitta la pièce. Le capitaine, ahuri, inconscient, tomba sur la chaise. Un silence de mauvais augure pesa quelques instants sur le salon. On n'entendait que la respiration retenue des enfants et les battements de cœur des femmes.

Le capitaine leva enfin les yeux et, promenant un regard absent à travers la pièce, prononça dans un murmure :

— Il est parti !

Ensuite, arrêtant son regard sur le visage d'Aniela, il demanda :

— Que veut dire ceci ?

— Je ne sais pas, mon chéri ! répondit Aniela. Je ne comprends absolument pas Redlich.

Et elle se tourna vers Julia qui se tenait toujours embarrassée, pâle et tremblante, près de la fenêtre.

— Ma chère Julia, peut-être que toi, tu nous expliqueras ce que cela signifie ? Que s'est-il passé avec le lieutenant ? Qu'est-ce qui l'a offensé ?

— Je ne sais pas, murmura Julia d'une voix à peine perceptible.

— Mais tu le connais ?

— Non, je ne le connais pas, répliqua Julia un peu plus courageusement.

— Mais il a dit, madame, qu'il vous connaissait ! dit le capitaine.

— Je ne sais pas d'où il l'a pris, répondit Julia, baissant de nouveau la voix, les yeux fixés sur le plancher.

— Redlich, chère madame, ne ment jamais, déclara le capitaine d'un ton sévère.

— Moi non plus, je n'ai pas cette habitude, riposta Julia, ironique.

— Que veut dire alors tout cela ? Quelle énigme y a-t-il là-dessous ?

— Il se peut que monsieur Redlich m'ait confondue avec quelqu'un d'autre, une femme qui l'a offensé, dit Julia avec courage.

— Hum, c'est possible, fit le capitaine, après réflexion. Il est myope et des quiproquos de ce genre lui sont arrivés plus d'une fois. Mais qu'il se fût oublié au point de m'offenser dans ma maison et en présence d'un hôte, non, je ne l'aurais jamais supposé.

Le dîner s'acheva dans un silence complet. Il semblait que l'apparition de Redlich et sa courte visite dans cette pièce en avaient changé l'ambiance. La fraîcheur, la gaieté et la liberté avaient disparu pour de bon. Tous se tenaient muets, accablés et tristes. Même les enfants étaient devenus moroses et avaient perdu l'appétit. Le capitaine ne toucha même pas à son dessert préféré, Aniela seule mangea sa portion ainsi que Julia qui, la regardant, se sentit obligée d'en goûter un peu, bien qu'elle le fît manifestement avec le plus grand effort. Personne ne prit de café et il ne fut plus question de la conversation d'après-dîner que le capitaine avait semblé tant priser, et qu'il avait pensé animer avec le récit de ses aventures, gaies et tristes, de sa vie en Bosnie, espérant ainsi amuser et distraire Aniela. Ils étaient assis comme si tout récemment ils avaient perdu quelqu'un de très cher.

Le dîner achevé, Julia prit froidement congé du capitaine et s'en alla chez elle. Le capitaine

ne la retint plus à présent. En sortant, elle murmura imperceptiblement quelques mots à Aniela. Le capitaine pria sa femme d'aller dans la chambre à coucher et de se reposer un peu, lui-même se rendit au salon, déclarant qu'il allait aussi s'étendre sur le canapé et faire un petit somme. Les enfants allèrent à l'école.

7

Le capitaine sortit vers quatre heures de l'après-midi, après avoir fait le point, il fut effrayé et surpris des changements qui s'étaient opérés en lui depuis la veille. Pourtant, il n'était rentré que la veille dans son foyer, après une longue absence ! Hier encore, celui-ci lui semblait un paradis, il le grisait d'un bonheur indicible et découvrait, devant son âme, des horizons infinis de bonheur, d'amour et de délice ! Et aujourd'hui ! Le capitaine, profondément embarrassé, dut s'avouer qu'il avait éprouvé un certain soulagement, lorsqu'il était sorti de cette maison qui contenait son paradis et son bonheur.

« Je suis un lâche, un misérable, un ingrat et un malhonnête ! se réprimandait-il. Que s'est-il donc passé, qu'y a-t-il de changé dans ma maison pour qu'elle commence à devenir une prison étouffante ? Rien n'a changé, rien ne s'est passé ! Les crises de nerfs d'Aniela, bon, disons que c'est désagréable, mais enfin, il n'y a là rien de

bien terrible. Elle fleurit comme une rose et a très bon appétit. La scène idiote que m'a faite Redlich ? Eh bien, je lui en parlerai et j'exigerai des explications. Il se peut qu'il ait des ran- cunes avec cette veuve, parce qu'elle ment vi- siblement quand elle dit qu'elle ne le connaît pas. Mais moi et mon bonheur, que viennent-ils faire là-dedans ? Et pourtant ! »

Le capitaine soupira de nouveau, sentant un poids lourd presser sa poitrine, comme si un en- nemi invisible, l'ayant brusquement jeté par terre, voulant l'humilier jusqu'au bout, y avait en- foncé des genoux brutaux.

En sortant, le capitaine avait annoncé à sa femme qu'il allait au Commandement du régi- ment déposer sa demande de démission. Il ne voulut pas mentir ouvertement, bien qu'il sût que sa femme n'ignorait pas qu'il mentait et que, la tenant dans cette assurance, il mentait en cachette, avec préméditation. Lorsqu'il quitta le seuil familial, il tourna instinctivement ses pas du côté opposé, remonta la rue Pékarska jusqu'au cimetière Lytchakiv. La rue était presque dé- serte, quelques rares passants marchaient sur le trottoir, et des servantes, portant des brocs d'eau, pataugeaient dans la neige. Le capitaine marcha longtemps sans s'arrêter, absorbé dans ses pen- sées. Était-ce ce ciel sombre, couvert de nuages de plomb qui, vers le soir, se mirent à cracher une neige fine, ou bien l'air froid qui faisait se

recroqueviller et se tasser les gens, les forçant à chercher un abri chaud. Ou encore, la perspective peu attrayante de la rue, longue et quasi déserte, qui donnait sur le cimetière, situé sur une hauteur, et à cette heure, presque noyé dans le crépuscule ? Ou peut-être tout cet entourage, triste, nébuleux et morose, accablait-il les pensées du capitaine et, au lieu de le soulager et de le calmer, le plongeait-il dans une mélancolie noire.

« Je ne me sens pas aujourd'hui aussi heureux qu'hier, se dit le capitaine. Je n'en connais pas la cause, mais le fait est qu'il en est ainsi. Je sens un mauvais esprit flotter au-dessus de notre maison, quelque chose qui empoisonne notre ambiance familiale, qu'il y a des points sensibles qu'il suffirait de frôler légèrement pour faire disparaître aussitôt harmonie, clarté, franchise et joie. Quels sont ces points sensibles, où sont-ils, comment sont-ils apparus et comment pourrait-on les guérir, je n'en ai aucune idée. Ils apparaissent au moment où on les attend le moins. Cette incertitude et ce tâtonnement dans les ténèbres me tourmentent, font souffrir Aniela, rendent impossible toute vie heureuse. Pourtant, je sens qu'Aniela, elle-même, ne veut pas ou ne peut rien faire pour dévoiler ce mystère, pour éclaircir toute cette affaire. Qu'est-ce que cela veut dire ? Y a-t-il vraiment un secret que l'on me cacherait, ou bien toute la faute reviendrait-elle

à ma maladresse ? Rien d'étonnant après tout, en cinq ans de vie de bohémien, de vie de camp presque, on peut se déshabituer de vivre dans la société de natures délicatement organisées, plus sensibles et plus impressionnables, comme disons, Aniela. En effet, plus d'une fois, j'ai pu à mon insu la choquer, mais cela suffit-il pour expliquer cette dissonance, cette tension nerveuse qui commence à se glisser entre nous ? Elle sait pourtant combien je l'aime ! Mais elle m'aime aussi, elle aime nos enfants et, au nom d'un amour aussi réciproque, on pardonne, on ferme les yeux sur beaucoup de choses. Non, il doit y avoir une autre raison ! Mais laquelle ? Aniela me cacherait-elle quelque chose, dissimulerait-elle un secret ? La crise nerveuse qu'elle a subie tantôt pendant mon récit sur le baron, serait-elle la conséquence de se savoir mêlée à une histoire abominable, que le baron aurait pu me dévoiler et que, seul, son suicide eût empêché de me la raconter ? Mais ce serait affreux ! Non ! Sa joie à mon arrivée, son humeur sereine et naturelle hier, et la conscience d'une action quelconque dont la seule éventualité d'être révélée, l'eût amenée à des crises nerveuses aussi aiguës, non, tout cela est insensé, invraisemblable ! »

Le cours des pensées du capitaine fut interrompu par un fait tout à fait banal. Devant une grande porte cochère, la neige était tassée. Les servantes, qui portaient l'eau dans des brocs,

en avaient versé sur le trottoir qui s'était recouvert d'une croûte de glace, lisse comme du verre. Il s'était formé ainsi, sur un chemin uni, un phénomène dangereux, connu en mécanique sous le nom de surface inclinée, et appelé simplement casse-cou Lvovien. Il est vrai qu'à Lvov, la prescription exige de recouvrir ce casse-cou de sable, de cendre ou autre matériau, mais toutes les prescriptions, assez scrupuleusement observées au centre de la ville, perdent tout pouvoir à mesure que l'on s'en éloigne vers la périphérie, et dans la rue Pékarska, on ne les suit que lorsque quelques-unes ou plusieurs dizaines de personnes tombent victimes du piège innocent, et s'il se trouve parmi elles une âme fière et récalcitrante qui s'adressera à la police, ou alors, si l'une d'elles connaît un mal si grave qui ferait scandale et bruit dans toute la ville et que la police serait forcée d'y prêter attention.

Le capitaine approchait justement du perfide verglas, devant la porte cochère. Il en était à une vingtaine de pas quand, tout à coup, il vit venir du côté opposé un vieillard vêtu d'une fourrure rapée, coiffé d'une chapka en mouton aux oreillettes rabattues, tout voûté, un bâton à la main. Il avait à peine fait un pas sur la glace que son bâton glissait et qu'il perdait l'équilibre, tombant de tout son long sur le trottoir.

— Oh, mon Dieu ! s'écria le malheureux, et il se tut, allongé sur la glace, ne donnant pas signe de vie.

En un instant, le capitaine fut auprès de lui. Il voulait l'aider à se relever, mais le vieil homme ne bougeait pas. Le capitaine lui releva la tête : son visage, sa moustache et sa barbe blanche étaient éclaboussés de sang qui coulait du nez et du visage. Une plaie profonde était visible, suite de sa chute sur un petit caillou. L'homme ne semblait pas respirer. Il n'y avait personne dans la rue. Voyant que le vieillard était évanoui, le capitaine le déposa sur la neige, courut à la porte cochère de la maison et tira avec force et à plusieurs reprises le cordon de la sonnette. Au bruit, le concierge accourut, suivi de son épouse et de quelques autres femmes et d'un monsieur. Le capitaine frictionnait le vieillard inconscient, une des personnes présentes courut chercher un agent de paix, la plupart d'entre elles se tenaient oisives autour du capitaine et du pauvre vieillard sans vie, observant les gestes et les soupirs de l'officier, manifestant plutôt de l'étonnement que de la compassion.

— Qu'est-ce que tu as à bâiller aux corneilles, idiot ! cria le capitaine au concierge. Pourquoi ne m'aides-tu pas à faire revenir à lui ce pauvre malheureux qui peut mourir par ta faute ?

— Par ma faute ? se récria grossièrement le concierge.

— Eh oui, par la tienne ! Parce que ton premier devoir était de sabler le verglas sur lequel il est tombé.

Le concierge s'exécuta de mauvaise grâce et il se mit à seconder le capitaine, non sans appréhension. Enfin, après quelques instants de frictions vigoureuses et de claques, le vieillard revint à lui.

— Oh, mon Dieu ! prononça-t-il d'une voix faible. Qu'est-ce que j'ai ? Que s'est-il passé ?

— Rien, ce n'est rien ! fit le capitaine. Vous êtes tombé, là, sur la glace.

— Ah oui, je suis tombé ! Je me suis cogné à la tête. Oh, mon Dieu !

— Eh bien, pouvez-vous vous lever ? demanda le capitaine, l'aidant à se mettre sur ses pieds. Mais le vieillard chancela et serait tombé si les badauds ne l'avaient soutenu.

— Oh, je ne peux pas ! Je n'ai pas la force ! gémissait le pauvre homme.

A ce moment, le sergent de ville arriva et, ayant appris ce qui s'était passé, envoya un garçon quérir un fiacre pour transporter le vieillard à l'hôpital. Il nota le nom du concierge négligent, puis, se tournant vers le capitaine en tant que principal témoin, il lui demanda son nom et prénom.

— Capitaine Antoine Angarovyitch, j'habite non loin d'ici, au quatre, rue Pékarska, répondit le capitaine, déclinant son identité.

Pendant que le sergent de ville notait dans un agenda l'état-civil du capitaine, le vieillard, entendant ce nom, commença à trembler d'une étrange manière. Sa tête dodelina, comme celle d'un enfant qui veut pleurer ; ses lèvres bougèrent comme pour articuler, seulement il était à bout de voix. Il essaya à plusieurs reprises de se lever, mais sans résultat. Pas un des badauds ne remarqua son manège. L'attention de tous était fixée sur le concierge qui commençait à se justifier d'une voix larmoyante, entremêlant à ses supplications des réprimandes grossières à l'adresse de sa femme qui, selon lui, devait sabler la rue et ne l'avait pas fait. Le vieillard était assis au milieu du trottoir, parmi tous ces gens accourus, poussés par la curiosité et avides de sensations et de scandale et qui, maintenant, ne lui prêtaient aucune attention. Son visage, tout en sang, pâle et miné par la misère, trahissait, outre la douleur, un sentiment tragique, faire quelque chose, dire quelque chose et, avec ça, la peur devant l'impossibilité de faire ce qu'il voulait. Il avait l'aspect d'un homme qui fût tombé au milieu d'un champ désert, dans un puits profond, et qui savait que, sans l'aide d'une main étrangère, il ne sortirait pas tout seul et que ses cris resteraient vains et inefficaces. Lorsque le capitaine, qui attendait la venue du fiacre, s'approcha enfin de lui, le vieillard tira d'une main tremblante le pan de son manteau. Le capitaine

se tourna vers lui, se pencha et vit avec étonnement l'expression de ce terrible embarras sur le visage du vieillard.

— Qu'y a-t-il, père, ça ne va pas ? interrogea-t-il avec une compassion cordiale.

— Vous êtes... monsieur... le capitaine... Anga...

— Oui, Angarovytych. Me connaissiez-vous ?

Le vieillard fit non de la tête et en même temps un geste énergique de la main, indiquant qu'il voudrait dire quelque chose, mais ne le pouvait pas.

— Où vous êtes-vous fait mal ? demanda le sergent de ville, s'approchant du vieil homme.

— Ici... ici... gémit le vieillard, montrant son visage et son front où bleussait une grosse bosse.

— Vous êtes d'ici ?

— Non.

— Votre nom ?

— My... My... Mykhaïlo...

Il ne put achever. Il s'était évanoui une deuxième fois.

— Vite à l'hôpital, dit le capitaine au sergent de ville, sinon il peut mourir ici, sur place. Visiblement, il est très exténué. Il a peut-être faim. Dans le cas où il faudrait lui acheter quelque chose, je vous en prie, prenez ceci.

Et le capitaine tendit un florin au sergent de ville. Les badauds offrirent aussi quelques sous.

Le fiacre arriva entre-temps. Le policier ordonna de mettre le malheureux dans la voiture, s'assit auprès de lui et commanda de les conduire rapidement à l'hôpital.

Cette aventure qui, du reste, n'avait rien d'extraordinaire dans les rues de Lvov, poussa les pensées du capitaine vers un autre cours. Le sentiment du devoir accompli à l'égard de son prochain lui redonna force et courage. Le jour commençait à décliner, pourtant, il se fit plus clair dans son âme. Il se mit même à se reprocher d'avoir vu, il y a un instant, en noir ses relations conjugales, d'avoir soupçonné des énigmes et des mystères là où, vraisemblablement, il n'y en avait point.

— Tout s'arrangera, mon pauvre Tony ! se disait-il. Tout s'arrangera et peut-être encore mieux que tu ne l'espères. Seulement, tout doux, sans bruit superflu ! *Nur nicht überstürzen!*¹, comme disait ce potier allemand, lorsque sa voiture avec les pots versa dans le fossé. Pourvu que toi-même, tu ne fasses rien que tu regretterais par la suite, et puis fie-toi à la grâce de Dieu !

Tout en philosophant et moralisant de la sorte, le capitaine quitta la rue Pékarska et se dirigea vers la ville. A vrai dire, il ne savait où porter ses pas et pourquoi il devait le faire, mais il n'éprouvait ni l'envie ni le besoin de rentrer

¹ Sans hâte ! (*all.*)

chez lui. Arrivé place Bernardytska, il tourna rue Galytska, de là, il déboucha place du Marché, puis rue Trybounalska et, passant près du corps de garde principal, il sortit rue Charles-Louis. Il suivait les rues les plus éclairées et les plus passantes. De la rue Charles-Louis, il se rendit place Mariatska, puis rue Académique et, après une heure de promenade, de contemplation des vitrines de magasins, de lecture attentive des titres de livres exposés dans les librairies et chez les bouquinistes, d'interception au vol de bribes insignifiantes de conversations, le capitaine se retrouva sans trop savoir comment rue Fredro, devant le club des officiers. Seulement alors, il se souvint qu'en sortant de la maison, il était fermement décidé à venir retrouver ici Redlich et à exiger de lui des explications sur l'esclandre dans sa maison.

Il était à peine six heures. Il n'y avait presque personne au club, seulement dans la salle de billard deux jeunes officiers réservistes qui criaient bien haut le nombre des marques. Lorsque le capitaine entra, ils firent le salut militaire et se remirent aussitôt à leur jeu, mais plus tranquillement. Un souffle de vide enveloppa le capitaine à la vue de ces grandes salles désertes, aux chaises banalement rangées, aux journaux étalés sur les tables comme des cadavres dans une morgue, aux plafonds vernis noircis par la fumée. Le garçon du club avait allumé, juste avant la

venue du capitaine, deux ou trois lampes à gaz, de sorte que les coins de la salle spacieuse étaient noyés dans la pénombre. S'étant débarrassé de son manteau et de son épée, le capitaine s'assit à une table et il commença à lire les journaux, prenant en premier lieu ceux de Lvov qu'il n'avait presque pas vus depuis cinq ans. Quoiqu'il n'y eût rien d'intéressant et de particulier, le capitaine les lut d'un bout à l'autre, sans omettre les annonces. Il rafraîchissait dans sa mémoire la physionomie de la ville, ses habitants, leurs intérêts et leurs goûts, comparait le présent au passé récent. Chaque nom qu'il trouvait dans les journaux faisait naître dans son esprit quelque chose de familier : un ami, un camarade de classe, un professeur, un médecin, le cordonnier qui lui avait fait ses chaussures, le tailleur qui, lorsqu'il était étudiant, l'avait si souvent habillé à crédit, la marchande de fruits ou une voisine querelleuse à laquelle, enfant, il avait fait tant d'espiègleries. Chaque nom de rue évoquait de nouveaux souvenirs. Il leur souriait comme à de bonnes connaissances rencontrées dans une foule d'étrangers. En lisant ces lettres, ces mots et ces phrases mortes, il ne s'efforçait même pas de saisir leur rapport logique, leur sens et leur contenu, il revivait par contre momentanément, comme dans un rêve ou un kaléidoscope, les divers épisodes, tristes ou gais, agréables, de sa vie.

Peu à peu, le club commençait à se remplir. Les militaires entraient d'un pas cadencé, *schneidig*¹, très droits, à la prussienne, cliquetant de l'épée et des éperons. Ils se saluaient avec des mots brefs, comme : « *Servus! Wie gehts dir?* »² La plupart se trouvaient dans la salle de restaurant, puis les uns passaient dans la salle de billard, les autres, dans la salle de jeux, longue et étroite, pleine de tables vertes et de chaises. Très peu se montraient dans la salle de lecture. Comme le capitaine était assis dos à la porte, ceux qui entraient les premiers, contournaient la table, faisant semblant de parcourir les journaux ou de chercher quelque chose de spécial, et le regardaient, mais à peine l'avaient-ils reconnu et murmuré un « *Servus!* », qu'ils s'emparaient du premier journal venu et s'en allaient sans l'approcher. Plus tard, ce manège cessa et, quoique plusieurs officiers fussent dans la salle de lecture, pas un ne lui tendit la main, ne lui adressa la parole, ne prit place à côté de lui. Quelques-uns, emportant les journaux, sortirent dans les salles voisines, d'autres prirent place à d'autres tables, ou se perdirent dans des coins éloignés. Le capitaine était assis, solitaire, toujours plongé dans la lecture des journaux de Lvov.

¹ Tranchant, énergique (*all.*)

² Salut ! Comment ça va ? (*all.*)

Tant qu'il était seul dans la salle, il se sentait libre et se livrait à cette joie poétique que ces journaux, ou plutôt ces noms et prénoms éveillaient en lui. Mais, à la vue des allées et venues des officiers dans la salle, au son des cliquetis de leurs éperons, au bruissement des feuilles de journaux et, surtout, aux regards qu'ils lui lançaient, pour se sauver ensuite de tous côtés, il se débarrassa promptement de cette illusion poétique. Que signifiait cette fuite ? Était-elle préméditée ou fortuite ? Les yeux fixés sur la feuille, mais ne voyant absolument rien, le capitaine cherchait à se persuader qu'elle était fortuite, que les officiers, hommes pleins de tact, le voyant absorbé dans sa lecture, ne voulaient pas le déranger et, pour cette raison, ne l'approchaient pas. Il est vrai qu'à l'égard des autres, ils ne manifestaient point cette délicatesse. Ce lieutenant, là-bas, était lui aussi plongé dans sa lecture, ce qui n'empêcha pas son camarade fraîchement arrivé de lui poser sans façon la main sur l'épaule, d'entamer une conversation et de l'arracher à son journal. « Oh, entre amis intimes c'est normal, mais nous, à vrai dire, nous nous connaissons à peine », raisonnait le capitaine, observant d'un œil oblique et un peu jaloux les manifestations de cette amitié sincère et intime de ces hommes qui lui étaient des étrangers. Une voix lui soufflait : « Mets donc de côté ton journal, regarde si l'un d'eux s'approchera ? » Mais

au même instant, une angoisse profonde l'étreignait à la pensée que personne ne l'approcherait et que le scandale serait alors indubitable, si bien qu'il n'osa pas se détacher du journal, se pencha sur lui et le tint dans ses mains comme un bouclier, comme un naufragé s'agrippe à la planche qui le sauve de la mort.

Cependant, il ne pouvait rester penché éternellement sur le journal qui lui était devenu absolument indifférent, faire semblant de lire, se taire et jeter des regards en coulisse aux autres, ce qui l'ennuyait fort et le contrariait. A vrai dire, le capitaine ne comprenait pas ce qui se passait avec lui. Qu'est-ce qui l'intimidait à ce point ? Pourquoi ne pouvait-il pas se lever maintenant et, avec naturel, s'approcher du groupe attablé près du poêle et qui conversait à voix basse ? Depuis la fête de la veille, il se souvenait de tous les visages. Ils avaient bu ensemble la coupe de la fraternité, aussi ne pouvaient-ils pas le repousser, du reste, pourquoi le feraient-ils ? Pourtant, malgré plusieurs tentatives de prendre son courage à deux mains, se traitant lui-même d'imbécile et de lâche, il ne put se lever et se joindre à leur groupe. Il sentait le sang lui marteler les tempes, ses yeux se troubler, ses pensées s'enchevêtrer. Seule, son ouïe s'aiguïsa étrangement, ses oreilles devinrent des espions pour intercepter la conversation qui se déroulait à l'autre bout de la salle. Celle-ci s'animait de

plus en plus. Dans le flot des paroles fusaient des rires cyniques, des plaisanteries grossières, entremêlés de chuchotements ou d'exhortations raisonnables d'officiers plus âgés et plus circonspects. Le groupe grossit peu à peu. Presque toutes les personnes présentes dans la salle abandonnèrent leurs journaux et se rassemblèrent autour du poêle.

Le capitaine était assis comme sur des braises. Il lui semblait que tous parlaient de lui, le regardaient, lançaient des clins d'œil méprisants à son adresse, le montraient du doigt. Les bribes de phrases qui parvenaient deçà, delà à ses oreilles, lui faisaient l'effet d'une cendre chaude appliquée contre sa peau nue. Il souffrait atrocément, mais s'efforçait en vain de comprendre la cause de cette souffrance.

Enfin, quelques officiers, surtout les plus jeunes, commencèrent à crier à haute voix des fragments isolés de phrases.

— Cela ne peut être ! Nous ne pouvons pas le souffrir ! glapit l'un d'eux.

— Mais il ne sait rien, vraisemblablement, ajouta un autre.

— Il est aveugle ou sourd pour ne pas savoir ce qui se passe autour de lui ?

— Non, nous ne pouvons pas souffrir un homme comme lui parmi nous !

— Mais il faudrait d'abord s'en assurer, lui donner la possibilité de s'expliquer.

Le vacarme se fit général. La situation du capitaine devint intolérable. Il mit le journal de côté et, prenant sa volonté à deux mains, se leva et s'approcha du lieutenant qui se trouvait à proximité et lui demanda poliment, doucement, d'une voix légèrement tremblante :

— Ne te fâche pas, ami, si je te demande de qui l'on parle en fait.

Le lieutenant jeta un regard perplexe et gêné au capitaine et prononça entre ses dents :

— Euh, de... de...

— Qu'as-tu à biaiser, lieutenant ? cria un capitaine d'infanterie, homme robuste à la forte voix de baryton. Il faut bien lui dire une fois la vérité. Ecoute, Angarovyitch, nous parlions de toi.

La foudre qui serait tombée d'un ciel clair tout près de lui n'eût pas autant épouvanté le capitaine que ces paroles-là. Depuis la veille, il avait beau pressentir que les officiers avaient quelque chose contre lui, il trouvait pourtant que c'était une supposition, une superstition à laquelle on ne pouvait pas se fier. Mais, maintenant, impossible de douter, et cette terrible réalité le terrassa comme une balle. Il pâlit, chancela et, se tenant au dossier de la chaise, demanda d'une voix brisée :

— Pourrais-je savoir, camarades, ce que vous disiez de moi ?

— Nous débattions la question de savoir si nous pouvions ou non te tolérer plus longtemps dans notre société.

— Moi ? s'écria Angarovytsch. Qu'ai-je donc fait que vous ne puissiez me tolérer dans votre société ?

— Ne te fâche pas, frère, dit le capitaine d'infanterie. Tu sais que dans la vie, il y a des situations où une méchante ombre tombe sur un homme, quoique, ni en actions ni en pensées, il n'ait favorisé l'accomplissement d'une mauvaise action.

— Donc, si j'ai bien compris, une méchante ombre est tombée sur moi ? demanda rudement le capitaine, redevenu courageux face à la certitude de la situation critique où il se trouvait. Veuillez me dire quelle est cette ombre ?

— Nous pensions que tu savais toi-même de quoi il s'agissait.

— Moi, je devrais savoir quelque chose de mauvais sur moi-même et j'oserais venir dans votre société ? se récria Angarovytsch.

— Oh, tu sais, frère, nous ne te connaissons pas si bien, répliqua un des officiers plus âgés. Evidemment, il serait moche de venir dans notre société en se sachant coupable d'une action ignominieuse, mais avoue, cependant, qu'il n'y aurait là rien d'impossible.

— Pour moi, ce serait absolument impossible !

— Ha, peut-être. Mais il nous a aussi semblé

impossible que tu ne saches pas, jusqu'à présent, avec qui et comment tu vis.

— Quoi ? Que dites-vous là ? s'exclama le capitaine, étonné. Ah ça, je ne comprends plus rien.

— Bon, je ne suis pas forcé de te l'expliquer, répartit avec hauteur son interlocuteur, regardant autour de lui.

— Comment ça ? dit le capitaine, retenant avec peine sa colère. Vous me blâmez, vous m'évitez comme un lépreux, vous me considérez comme indigne de votre société, vous prononcez mon arrêt de mort et vous l'accomplissez, sans vouloir me dire de quoi je suis coupable !

La colère, l'indignation, le sentiment d'une cuisante injustice, la peur que celle-ci pût avoir des motifs réels et, enfin, un désespoir impuissant à la vue des camarades qui se détournaient de lui, tout cela bouillonnait dans le cœur du capitaine. Il ne savait qu'entreprendre, comment agir dans cette situation atroce où il se trouvait, sans trop savoir comment, ni pourquoi. De grandes taches rouges commencèrent à danser devant ses yeux et un désir irrésistible émergea des replis les plus secrets de son âme de laver son offense, sa honte dans le sang du premier venu de ces hommes hautains et repus, certainement indifférents à ses souffrances.

— Tiens, voilà Redlich, prononça tout à coup un des officiers et, se tournant vers le capitaine,

il ajouta : il pourra t'expliquer le pourquoi de l'affaire.

— Oui, oui, crièrent quelques voix en chœur, et s'il refuse, alors le premier venu d'entre nous est prêt à te rendre ce service.

— Redlich ! dit un des officiers à Redlich, occupé à frotter ses lunettes. Angarovytsch est ici et il veut te parler. Nous pensons que toi, son ami, tu voudras et sauras l'édifier le mieux sur la situation. Et si tu ne veux pas, envoie-le à n'importe lequel d'entre nous.

— Oui, oui, confirmèrent d'autres officiers, chacun de nous est prêt à lui rendre ce service ! Et ils sortirent en foule de la salle, laissant les deux amis en tête-à-tête.

Redlich se tint un moment pétrifié. Il n'espérait pas trouver Angarovytsch ici. Il était sûr, sans trop savoir pourquoi, que celui-ci viendrait le voir chez lui et qu'il exigerait des explications sur son impolitesse de l'après-midi. Mentalement, il avait déjà préparé les phrases les plus délicates et les plus cordiales avec lesquelles il voulait calmer la juste colère du capitaine. Mais maintenant ! Ici ! Un coup d'œil à la situation qu'il avait trouvée, les premières paroles qui s'étaient échappées de la bouche des officiers, le persuadèrent que l'affaire était irrémédiablement gâchée, qu'il ne pouvait plus être question d'amoindrir la vérité, de la traiter d'une manière délicate ou de la voiler partiellement.

Redlich ne se leurrerait nullement sur les conséquences de son entretien avec le capitaine. A l'instant où les officiers les laissèrent, Redlich sentit que leurs mains amies l'avaient placé sur une dalle chauffée à blanc. Une douleur infinie et un immense chagrin transpercèrent son âme. Devait-il s'en laver les mains ? Devait-il simplement prier le capitaine de s'adresser aux autres ? Un coup mortel porté par une main amie ne serait-il pas cent fois plus douloureux ? Mais, d'autre part, ses camarades n'auraient-ils pas alors le droit de le considérer comme un lâche ?

Un silence sépulcral régna quelques instants dans la salle. Les deux amis se tenaient l'un en face de l'autre comme des condamnés à mort, pâles, incapables de prononcer un mot, ni de se regarder dans les yeux. Enfin, Redlich s'approcha le premier du capitaine et lui tendit une main que celui-ci serra. Les mains des deux hommes étaient froides comme de la glace.

— Qu'est-ce que tu as à me dire ? s'enquit le capitaine d'une voix sourde.

— Asseyons-nous ! répliqua Redlich, presque dans un murmure.

Ils prirent place. Redlich garda de nouveau un instant le silence, cherchant les mots, la tournure avec lesquels il pourrait commencer cette conversation fatale.

— Tu es fâché contre moi, dit-il enfin, sans lever les yeux sur son ami. Tu te sens offensé,

n'est-ce pas ? Tu as raison. Je t'ai blessé cet après-midi. Et le pire est que je ne peux pas te demander pardon, parce que j'ai agi ainsi par nécessité, je ne pouvais pas faire autrement.

Le capitaine se dressa comme piqué par une vipère et, bouleversé, il demanda dans un souffle :

— Et pourquoi ça ?

— Je vais tout te dire, tout t'expliquer, reprit Redlich, mais Dieu m'est témoin que je donnerai bien la moitié de ma vie pour ne pas avoir à t'expliquer, pour que ce que j'ai à te dire soit faux, pure invention ou méprise.

— Ne prends pas Dieu à témoin et dis ce que tu dois me dire ! fit le capitaine, avec une froide résignation.

— Soit, je serai bref, dit Redlich en soupirant. Cette femme que j'ai trouvée chez vous, appartient à ce genre de femmes dont on n'ose pas prononcer le métier dans une société convenable. Ne pense pas que ce soit simplement une femme déçue. Oh non ! Nous sommes des pécheurs, nous déchoyons tous dans notre vie et l'on peut même avoir du respect pour ce genre de femmes, la plupart victimes de la misère, des préjugés ou même d'un sentiment véritable. Tu sais que dans mes jugements, je ne me laisse pas guider par des préjugés sociaux, par conséquent, réfléchis un peu...

— Mais cette femme ne te connaît pas ! s'écria

le capitaine. Tu l'as peut-être confondue avec une autre ?

— Malheureusement, non ! répondit Redlich tristement. Je la connais trop bien, la plupart des officiers ici présents la connaissent aussi et si tu veux t'en rendre compte, nous pouvons te conduire chez elle.

— Chez elle ? Mais enfin, qui est-elle ?

— Les mots me manquent pour te caractériser l'horrible et abject métier qu'elle pratique. Ce métier est d'autant plus sordide qu'il repose sur la fourberie, la dissimulation aux yeux des autorités et est pratiqué sous le couvert innocent de pension pour jeunes filles pauvres et honnêtes.

Le capitaine demeura sidéré d'étonnement et d'effroi.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il. Et une femme comme celle-ci ! Mais je l'ai retenue moi-même presque de force à dîner. Et cette créature... mes enfants ont appris à l'appeler tante !

Des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux et il sanglota comme un enfant, couvrant son visage de ses mains. Redlich se taisait.

— Oh, c'est horrible, horrible ! répétait le capitaine, puis il releva brusquement la tête et, fixant Redlich de ses yeux pleins de larmes, il dit d'une voix presque joyeuse :

— Et alors ? Bon, disons, c'est une erreur. Mais ni moi ni ma femme n'en savions rien jusqu'à présent. Et cette créature abominable est

l'amie de pension de ma femme. Donc, si c'est cette ombre qui est tombée sur nous et pour laquelle les camarades voulaient m'exclure de leur société, qu'y a-t-il de plus facile que de laver cette tache, de repousser cette ombre ? Pouvais-tu, toi, ou n'importe lequel d'entre vous, supposer qu'en apprenant tout cela, je tolérerais un instant la présence de ce monstre en jupon dans ma maison, que je souffrirais chez moi la seule évocation de son nom ? Ainsi, à cause de l'ombre de cette faute, on m'a causé tant d'ennuis, au lieu de me raconter franchement et ouvertement de quoi il s'agissait ! Non, mon vieux, vous n'avez pas agi en amis ! Les amis n'agissent pas de la sorte ! Eh bien, assez de cela ! Donne-moi ta main ! Tout s'arrangera, tout se réparera.

Redlich écoutait ces propos qui jaillissaient en flot continu de la bouche du capitaine. Son cœur se déchirait en voyant la joie et l'espérance de son ami et il ressentait que, dans un instant, il devrait lui porter un coup fatal, précipiter des radieuses hauteurs une âme généreuse et belle, pleine de bonté et de confiance dans les gens, et la pousser dans le gouffre noir du désespoir et de la désillusion. Mais enfin, il n'y avait pas d'autre issue !

— Hélas, vieil ami, c'est bien là le malheur ! reprit Redlich, lugubre, n'acceptant pas la main tendue du capitaine. Rien ne s'arrangera, et ce qui est gâché ne pourra plus être réparé. Ce que

je viens de te raconter n'est que la moitié de l'affaire, et malheureusement, la petite moitié.

— Quoi ? Il y a encore autre chose ! s'écria le capitaine.

— Oui, et c'est quelque chose que je préférerais ne jamais te dire. Mais que faire, si l'affaire est allée si loin et que je ne peux plus me taire. Sache donc que ta femme...

— Oses-tu dire que ma femme ? glapit le capitaine à pleine voix, bondissant sur ses pieds.

— Sait très bien qui est cette dame, poursuivit Redlich d'une voix unie.

— Tu mens, tu mens ! brailla le capitaine.

— Et même, nous en avons des preuves irréfutables, qu'elle est en rapport secret avec elle, continua Redlich.

— menteur ! Lâche calomniateur ! Tais-toi, tais-toi ! hurla le capitaine, se jetant sur lui en avant. Seul ton sang peut laver cette odieuse calomnie inouïe, que tu as jetée sur la femme la plus honnête ! Mon Dieu, que se passe-t-il avec moi ? Hors de ma vue ou je t'étripe ! Va-t-en !

Et le capitaine, fou de rage, saisit une chaise et se jeta de nouveau sur Redlich.

A ces cris, les officiers accoururent en foule et les entourèrent tous deux.

— Lâches ! Misérables ! criait le capitaine, la bouche écumante. Ainsi, voilà ce qu'il vous fallait ! C'était ça votre conspiration ! Vous avez eu envie de me tuer, de me torturer, de me maltrai-

ter. Pourquoi ? Que vous ai-je fait ? Et ce... ce scorpion qui se faisait passer pour mon ami, a permis de se faire votre instrument. Oh, que la honte retombe sur vous ! La honte et la malédiction !

Tous les officiers se taisaient. Quelques-uns, les plus forts, tenaient le capitaine par les bras et les épaules. Il se démenait, jurait et grinçait des dents, avide de vengeance, de sang ou de mort. Redlich se tenait à l'écart, pâle comme la mort, attendant que le capitaine se calmât. Enfin, les officiers, voyant que la seule vue de Redlich mettait le capitaine dans tous ses états, le prièrent de se retirer dans la salle voisine. Une bonne demi-heure plus tard le capitaine, tout enrôlé, affaibli et épuisé, s'affala comme mort sur une chaise et se mit à pleurer.

Il était déjà tard quand son âme bouleversée se calma assez pour pouvoir réfléchir un peu plus froidement à ce qu'il devait entreprendre. Il voulut avoir un nouvel entretien avec Redlich. Celui-ci arriva, pâle, mais tranquille et plein de résignation.

— Tu m'as dit que tu avais des preuves qui témoignaient contre ma femme ? demanda le capitaine. Quelles sont-elles ? Montre-les moi.

— Ce sont des preuves que je ne peux pas te montrer, mais qui cependant sont indubitables. C'est le récit du malheureux baron Reuchlingen.

— Le baron ! s'écria le capitaine, touché en plein cœur.

— Oui, le baron, que ces deux femmes ont attiré dans leurs filets et ruiné. Ta femme a même joué le rôle principal dans cette histoire. Quel était ce rôle...

— Tais-toi ! Tais-toi ! s'exclama le capitaine et, arrachant de la main son gant, il le jeta au visage de Redlich. Celui-ci accepta le défi tranquillement et sans la moindre émotion visible.

En moins d'une demi-heure, l'affaire fut réglée. Les témoins réciproques établirent, sur l'accord des deux parties, les conditions d'un arrangement d'honneur de toute cette aventure. Le lendemain, à sept heures du matin, devait avoir lieu un duel au pistolet. La distance serait de quinze pas, l'échange des balles se ferait par trois fois et si les adversaires s'en tiraient indemnes, après une intervalle d'une demi-heure, le duel reprendrait. Vers onze heures du soir, le capitaine quitta le cercle.

— Et cette... cette femme... où habite-t-elle ? demanda-t-il en sortant.

On lui donna l'adresse de Julia, et il partit en saluant, mais sans tendre la main à personne.

Après être sorti du cercle, le capitaine marcha un certain temps droit devant lui, machinalement, inconsciemment, comme un automate. Il évitait les passants, tournait au coin des rues, allant de l'une à l'autre, poursuivait sa marche, sans réfléchir, ni savoir où il allait et pourquoi. Il éprouvait le besoin de bouger, d'oublier, d'être dans le noir.

La nuit était froide, calme et sombre. Il neigeait et les flocons glacés se posaient, denses, sur son visage, ses yeux et ses lèvres. Il sentait leur frôlement comme des piqûres d'aiguille et il éprouvait en même temps une certaine volupté à leur contact. Le roulement des fiacres qui passaient à une vitesse vertigineuse lui était aussi agréable, parce qu'il semblait apaiser l'orage qui grondait en lui, ruinant, mettant sens dessus dessous et déracinant tout ce qui avait été sacré, beau et aimé.

De la rue Fredro, il déboucha rue Batory, puis rue Kamianna, ensuite il longea la Panska et tourna en direction de la Zèlèna, mais ne l'emprunta pas et obliqua rue Zyblikevytch. Il cherchait les ruelles perdues et sombres, ce qui le fit déboucher rue Stejkova, puis de nouveau rue Fredro, mais à l'autre bout cette fois. De là, traversant la place Académique, il remonta la rue Gontcharska, puis la Golèbia, descendit la rue

Kalitcha et longea tout droit la rue Ossolinskich, vers le Jardin des Jésuites, désert et mort, dans les ténèbres. Les arbres étaient nus. Leurs branches s'estompaient dans l'obscurité, seuls, les troncs les plus épais et les grosses branches se profilèrent sur le fond noir. La neige tombait, épaisse, voilant la lumière des réverbères qui scintillaient faiblement au coin des rues. Le roulement des fiacres ne parvenait ici que de loin, comme un bouillonnement sourd et continu. Le capitaine marchait sans s'arrêter pressant convulsivement dans sa paume la poignée froide de son sabre. Il avait peur de s'arrêter, même un instant, comme si un monstre terrible le poursuivait, qui n'attendait que cet instant pour le rattraper et l'anéantir.

Enfin, il se fit violence et s'arrêta, reprenant haleine, et il se mit à rassembler les forces dissipées et brisées de son âme.

— Qu'est-ce que j'ai ? Que s'est-il passé ? se demanda-t-il, s'efforçant de comprendre cette catastrophe si brusque et si étrange. Pourtant, hier seulement, je suis revenu de Bosnie ! Hier encore, j'étais heureux comme jamais de ma vie. Je demandais même à notre Seigneur pourquoi il me donnait tant de bonheur. Imbécile, imbécile ! Je ne sentais pas, je ne supposais pas que mon bonheur était une illusion, un mirage, une bulle de savon ! Et cette bulle vient de crever. Que faire maintenant ?

Le capitaine était chaudement vêtu, du reste il était endurci au froid. Cependant, il sentit en cet instant le gel intense le transpercer de part et d'autre, le pénétrer jusqu'au cœur, au cerveau, lui causant une douleur terrible. Et de nouveau, ne sachant que faire de lui-même, comme une bête aux abois, il se remit à marcher d'un pas précipité, passant devant le Palais de la Diète, puis dans la rue Mickiewicz et la remontant jusqu'à l'église Saint Youra. Il ne s'arrêta que sur la place de l'église, happant l'air à pleins poumons. Ses pensées reprirent leur cheminement. La scène récente du cercle reparut, tel un éclair à ses yeux.

« Que me veulent-ils ? Pourquoi me châtier-ils ? Je ne leur ai pourtant rien fait de mal. Oh, les lâches, les lâches, les misérables ! Ils veulent me frapper en plein cœur, me torturer moralement, puis physiquement et, à ces fins, ils calomnient ma femme, ils bafouent tout ce que j'ai de plus sacré. Ils ont tramé une conspiration formelle contre moi. « Si toi, Redlich, tu ne le prends pas sur toi, n'importe lequel d'entre nous est prêt à le faire ». C'étaient bien leurs paroles ! Ils m'ont tendu un piège, ils m'ont encerclé, sachant bien que je ne leur échapperais pas. Ils m'ont envoyé ce nigaud de Redlich chez moi pour m'offenser, me provoquer, me pousser dans la souricière. Oh, les lâches, les lâches ! Les Judas ! Eh bien, non, vous ne me mangerez pas si

vite ! Je vais lutter, je vais vous mordre à coup de dents, mais je ne vous permettrai pas de triompher si facilement ! »

Il se redressa et promena un regard plein de haine sur ce lac sombre et terne, fait de maisons, de palais, de lumières scintillant çà et là, et de roulement de fiacres, qui s'étalait à ses pieds. Il tira par habitude son sabre du fourreau et il le brandit si fort qu'il siffla dans l'air. Puis, ayant remis le sabre dans sa gaine, le pas léger, la tête droite, il redescendit vers le Palais de la Diète.

Mais à mi-chemin il s'arrêta, se figea brusquement, comme pétrifié. Le monstre menaçant qui le poursuivait sans arrêt depuis sa sortie du cercle et le guettait de loin, venait seulement maintenant de lui enfouir ses griffes dans la poitrine. Cela se passa subitement et imperceptiblement. Il était calme. Il lui semblait que sa décision de se venger le lendemain des officiers qui avaient conspiré sa perte, lui avait redonné courage et assurance. C'est dans cet état d'esprit qu'une pensée traversa son esprit : « Je vais rentrer à la maison ».

Au même instant, il sentit le monstre le déchirer de sa patte, il éprouva une douleur intolérable, il sentit le désespoir, au visage cadavérique, le fixer.

« A la maison ? Pourquoi faire ? Que vais-je y trouver ? »

Toutes ces questions trottèrent dans sa tête, pareilles à des gonds fixés sur une porte qui ouvrait sur un gouffre infernal. Personne n'eût pu expliciter ou reproduire ce qui se cachait derrière cette porte. L'horreur est un mot trop pauvre, même pour masquer ce qui se cachait derrière. Les cachots souterrains où l'on torturait avec cruauté les hommes, autrefois, étaient des lieux de distraction et de repos en comparaison avec ce gouffre qui ouvrait sa gueule, dans le plus profond de son âme. Sa femme devait être un monstre, un vampire qui suçait le sang humain ! Cette belle femme innocente, si pleine d'amour, si chère à son cœur devait être une diablesse, la complice de cette femme-Satan ! Redlich le lui avait dit, cet homme qu'il n'avait encore jamais surpris à mentir, cet homme consciencieux qui ne lançait pas en l'air des soupçons aussi odieux, son camarade de classe et son ami intime. Donc, tout cela devait être vrai ? « Oh, en ce cas, maudit soit le jour où je suis né et l'instant où il fut dit : c'est un être humain ! En ce cas, il n'y a pas de plus grande honte au monde que d'être un homme ! »

Le capitaine grelottait de tout son corps, comme s'il avait la fièvre. Il filait à perdre haleine à travers les rues, ne sachant trop où le menaient ses pas. Pourtant, après avoir erré une demi-heure, il vit tout à coup qu'il se trouvait rue Pékarska, en face de la maison où il demeurait.

Il y avait de la lumière à la fenêtre de la chambre à coucher. Le capitaine se tenait sur le trottoir opposé, les yeux fixés sur cette lumière.

« Elle m'attend ! » Les pensées volaient en désordre dans sa tête, comme des feuilles mortes chassées par le vent d'automne. « Et les enfants, mes enfants appellent cette... cette... »

Il grinça des dents. Une fureur sauvage bouillonna en lui. D'un bond, il traversa la rue et arriva devant la porte de la maison. Il tira la sonnette pour réveiller le concierge. Sa première intention était de se précipiter dans la chambre à coucher de sa femme, de la forcer à avouer sa faute, de l'écraser sur place, de la déchirer, de la mordre ! Mais à peine eut-il mûri jusqu'au bout cette pensée qu'il en fut effrayé, il sauta en arrière, sur le trottoir opposé et se mit à fuir comme le dernier des lâches, craignant que le concierge ne se réveillât, ne le vît et ne le forçât à entrer. Non, pour rien au monde maintenant il ne pourrait rentrer chez lui ! Il était dans cet état qui, certainement, eût fait qu'on aurait retrouvé, Aniela ou lui, mort, le lendemain dans la chambre à coucher. Par bonheur, comme toujours à Lvov, la sonnette refusa d'obéir, ou bien le concierge ne l'avait pas entendue, bref, personne ne vint ouvrir. Après les quelques dizaines de minutes de mortelles angoisses que le capitaine passa caché derrière l'angle de la maison, grelottant, scrutant des yeux comme un voleur,

il commença à se calmer et à réfléchir plus lucidement sur ses sentiments à l'égard d'Aniela.

« Elle doit m'attendre certainement ! Le capitaine tissait de nouveau le fil interrompu et confus de ses pensées. Elle s'énerve, s'étonne de ne pas me voir rentrer. Autrefois, elle pleurait quand je la laissais ainsi toute seule, tard dans la nuit. A présent, elle s'y est faite. Oh, elle a dû se faire à beaucoup de choses ! Tout ce que m'a dit Redlich sur elle est vrai, ce qu'il y a de plus vrai ! Je le sens de toute mon âme, de tout mon être ! On peut devenir fou de ce sentiment. Quel désespoir ! Mon Dieu, quel désespoir ! Et il m'a dit qu'il avait des preuves ! Voilà où en est arrivée ma bien-aimée, mon adorée, la mère de mes enfants ! Non, je ne le supporterai pas ! Il faut que je règle maintenant, sur l'heure, mes comptes avec elle, une fois pour toutes ! D'une façon ou d'une autre, nous ne pourrons plus vivre ensemble ! »

Et de nouveau, il se dirigea vers la porte d'entrée. Mais il était à peine arrivé au milieu de la rue, en face de la maison, qu'il crut entendre les pas lourds et le soufflement somnolent du concierge qui s'apprêtait à ouvrir la porte. Et lorsqu'il vit, à cet instant, l'éclat qui tombait de la fenêtre de la chambre d'Aniela, cette douce et faible lumière qui, filtrant l'épais et mouvant le manteau des flocons de neige, prenait à ses yeux une légère lueur pourpre, comme si une large

mare de sang la reflétait, alors une peur terrible enveloppa de nouveau tout son être et, sans penser plus à rien, sans un regard autour de lui, tintant du sabre sur le pavé, il s'enfuit loin de cette porte, remonta la rue Pékarska et tourna dans une des ruelles latérales, vers la rue Lytchakiv. Le sergent de ville en service au coin de cette rue, voyant la course effrénée d'un militaire et supposant qu'il s'était passé quelque chose qui exigerait son intervention, se mit à courir après lui. Le capitaine, s'en apercevant, s'enfonça dans une ruelle sombre et se mit à la remonter à grande vitesse.

— Monsieur ! Hep, monsieur ! Attendez donc ! l'interpella le sergent qui glissa, voyant qu'il ne rattraperait plus le fuyard. Or le capitaine n'entendait pas ses cris. Le sergent se mit à siffler pour attirer l'attention des autres agents sur le fuyard mystérieux, mais il n'y en avait pas à proximité et son sifflement retentit sans écho. Entre-temps, le capitaine déboucha rue Kourkova. Il était à bout de souffle. Il s'arrêta dans un recoin noir où personne ne pouvait l'apercevoir à une dizaine de pas et il reprit sa respiration, s'efforçant de poursuivre le fil interrompu de ses pensées. Mais cette fois elles s'acheminèrent dans une toute autre direction.

« Mais elle m'aime ! Et elle aime les enfants ! On le voit à chacun de ses gestes, à chacune de ses paroles, à chacune de ses lettres. L'amour et

une dépravation infinie peuvent-ils vivre de pair ? Sa dépravation, ses affaires criminelles sont-elles maintenant prouvées ? Elle m'avait prévenu de ne pas écouter les commérages. Donc, ceux-ci avaient dû parvenir à ses oreilles, Elle m'avait supplié de démissionner. Et moi, imbécile, je n'avais pas compris pourquoi elle le faisait ! Maintenant, je le vois. Oh, maintenant, je le comprends très bien quand le coup a été porté, quand je ne peux plus revenir sur mes pas. Elle voulait m'arracher à cette fange, à ces hommes détachés de la vie, habitués à l'oisiveté, dépravés et semant la dépravation autour d'eux. Peut-être même était-elle au courant de la conspiration, du complot tramé pour me perdre. Sa crise de nerfs, son angoisse pour les enfants, ses exhortations fiévreuses pour me faire prendre ma retraite... Oh, aveugle, aveugle qui j'étais de ne pas l'avoir remarqué tout de suite ! Elle se mettait en peine pour moi, voulait mon bonheur et mon repos ! Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas dit carrément de quoi il s'agissait ? Pourquoi ? Ah, je comprends, je comprends ! Elle me connaît trop bien, elle connaît mon caractère têtu, plein de préjugés et de lâches soupçons ! Elle savait que je ne l'aurais pas crue, que je l'aurais soupçonnée de Dieu sait quoi. Elle pensait qu'elle arriverait à différer l'affaire, à me préparer à la triste vérité. Mais moi, idiot, j'ai tout gâché. Et j'en suis pour mes frais ! Oh, mon Dieu, merci de m'avoir éloigné

de cette porte, de ce seuil qui, une fois franchi, m'eût fait devenir Caïn, accomplir une action que ni maintenant ni plus tard je ne me serais jamais pardonnée ! »

L'orage était passé. La bourrasque s'était calmée. L'amour pour sa femme et sa famille, la foi en son amour et sa bonté, la foi en la générosité de l'âme humaine s'avérèrent plus forts que cet orage, elles soutinrent une attaque terrible et en sortirent vainqueur. Il se calma. Seul un sentiment subsistait en lui de cet orage intérieur, celui d'une peine immense envers les gens, bas, envieux, malicieux, qui faisaient gicler autour d'eux l'écume de leur envie sur tout ce qui dominait leur moralité. Contre Redlich surtout, contre cet ami en qui il avait eu tellement confiance et qui en avait si horriblement abusé, il éprouvait un sentiment de noble colère et d'indignation. Le capitaine sentait à présent que si, le lendemain, il se trouvait face à face avec lui, que si son adversaire ne l'abattait pas raide mort au premier coup de pistolet, sa main à lui ne tressaillirait certainement pas, que sa vengeance pour le temple bafoué de son foyer familial serait décisive, entière, inévitable.

Le coup des horloges qui sonnèrent une heure du matin interrompit le cours de ses pensées. Une heure ! Si tard ! Et Aniela l'attendait sans doute, en proie à l'angoisse ! Un sentiment douloureux agita le cœur du capitaine. Il aimait sa

femme en cet instant plus que sa vie, plus que tout au monde, plus que son honneur. Mais en même temps, il sentait qu'il ne pouvait pas la voir maintenant, qu'il ne le devait pas. Sept heures le séparaient encore de la minute où devait se décider son sort : la vie ou la mort. Le duel avec Redlich était inévitable. Il ne pouvait être aucunement question de l'annuler. Cependant, revoir Aniela pouvait l'amener à ébranler cette décision. Non, non ! Demain, il devait être calme, fort, prêt à tout, ses pensées et ses sentiments en ordre. Sa rencontre avec Aniela et les enfants pouvaient tout déranger. S'il restait en vie, il les reverrait demain et il leur épargnerait quelques heures d'angoisse et d'incertitude, et s'il mourait, eh bien, ils l'apprendraient toujours assez tôt !

Une profonde douleur oppressa son cœur, lorsqu'il pensa qu'il pouvait mourir sans revoir ceux qu'il aimait si ardemment, qu'il risquait sa vie pour leur honneur et leur bonne réputation. Il n'avait pas peur de la mort. Sur les champs de bataille, il allait hardiment à la tête de ses hommes, redonnait du courage à ses soldats, se moquait des balles qui sifflaient. Seule, la conscience qu'il pouvait mourir là-bas, entre les quatre murs du manège, si près de sa femme et de ses enfants et, en même temps, d'une manière si imprévue pour eux, le pressentiment de leur douleur, de leurs larmes, de leur pénible sort d'orphelins après sa mort, fendaient son cœur. Mais

il chassait loin de lui ces pensées mélancoliques, il s'efforçait d'affermir en lui la foi que son adversaire ne relèverait pas le défi ou qu'il se dédierait avant le duel de ses diffamations ou bien encore, se sentant coupable d'une mauvaise action, qu'il le manquerait. Il considérait ce duel comme le jugement de Dieu entre lui et la clique des misérables qui, pour une raison inconnue, avaient juré sa perte. C'est que Dieu, connaissant son bon droit et son innocence, ne permettrait pas que la bassesse et l'intrigue triomphent.

Méditant sur tout cela, il descendait lentement les Remparts du Gouverneur, dirigeant ses pas vers la place du Marché. Arrivé là-bas, il vit, en dépit de l'heure tardive et du mauvais temps, passer de loin en loin les silhouettes des habitués des auberges et des tavernes. Les uns suivaient, solitaires, un but déterminé, la démarche chancelante, d'autres marchaient en groupes, au milieu de conversations bruyantes et de rires encore plus éclatants. Le capitaine sentit qu'il avait faim et qu'il était fatigué. Sa première pensée fut d'entrer dans la première brasserie venue ou dans un des restaurants ouverts à cette heure. Il était déjà dans le hall d'un restaurant quand, soudain, il s'arrêta et sortit précipitamment sur la place du Marché. Il se rappela que, dans tout local de ce genre, il trouverait des officiers parmi les habitués. Les voir, les saluer, leur parler présentement, il n'eût pu le faire à aucun prix.

Qui sait s'il n'aurait pas dû souffrir de nouveaux outrages et humiliations qui l'auraient privé du calme acquis avec tant de peine. Non, non ! Pour rien au monde, il n'entrerait au restaurant ! Evitant soigneusement toute rencontre avec les militaires qui apparaissaient de temps à autre dans ces groupes bruyants et criards, le capitaine se rendit à l'hôtel des Anglais, pria qu'on lui donnât une chambre, qu'on lui apportât à souper et une bouteille de vin et aussi quelques feuilles de papier, une plume et de l'encre, et s'étant restauré, il se mit à écrire des lettres d'adieu à sa femme et à ses enfants.

Après le départ de son mari, Aniela se sentait tranquille et éprouvait même une certaine joie. Elle était persuadée que le capitaine était allé au Commandement déposer sa demande de démission et elle se sentait l'âme plus légère à la pensée que le lendemain, le surlendemain ou dans quelques jours, il pourrait ôter cet uniforme qui autrefois, l'avait tant séduite et qui, a présent, lui paraissait horrible, lourd comme des chaînes. Elle savait que cet uniforme imposait à son mari diverses obligations, pénibles et terribles, et c'était précisément elles qu'elle craignait le plus. Elle savait aussi qu'il devait fréquenter, si non pour une autre raison, du moins pour cet uniforme, la société d'autres officiers, et à quel point cela pouvait être dangereux, elle l'avait clairement vu lors de la dernière visite de

Redlich. A la seule évocation de celle-ci, Aniela frissonna de tout son corps. Cet idiot, cet abruti ! Pourquoi était-il venu ? Pourquoi, au lieu de trouver un tant soit peu de politesse dans sa cervelle, s'était-il aussitôt dressé comme un ours irrité ? « Oh, je le hais ! Je les hais tous ! » murmurait Aniela entre ses dents, se rappelant la pénible atmosphère qui s'était établie dans la salle à manger après le départ de Redlich, la sueur froide qui l'avait inondée et les efforts surhumains avec lesquels elle s'était efforcée de maîtriser son émotion et de paraître naturelle et naïve aux yeux de son mari. Mais enfin, Dieu merci ! Elle n'aurait plus longtemps à redouter la compromission de la part de gens comme ce Redlich. Par la force de sa volonté et de son amour pour son mari, elle écarterait cette épée de Damoclès. Ses beaux yeux brillaient de la flamme d'une vraie joie en se voyant tous deux, elle et son mari, quitter la ville pour la campagne, dans un coin perdu des montagnes, s'établir dans leur petite propriété où elle pourrait respirer librement et oublier tout le passé, arracher de son âme toutes les affres de la peur qu'elle avait dû subir et se donner entièrement, sans partage, à son amour, à sa famille.

Avec la souplesse, ordinairement propre aux caractères énergiques et actifs, Aniela balaya vite de son âme toutes les impressions pénibles et désagréables de cette journée, elle allait et

venait d'un pas alerte à travers son appartement, absorbée par ses occupations domestiques habituelles. Elle inspecta les vêtements des enfants, raccommoda l'un, mit un bouton à un autre, ordonna à la servante de nettoyer une tache. Tony allait rentrer, il fallait préparer le café et le goûter, songer au souper. Pendant ce temps, les enfants revinrent de l'école, apportant dans le foyer une vague vivifiante de voix joyeuses, de rires et de babils. Aniela les aida à se débarrasser de leurs vêtements, parlant et riant avec eux comme une enfant, elle les fit manger, puis travailla avec eux la leçon de gymnastique de chambre. Après, les enfants se mirent à la lecture et elle alla à la cuisine aider Marynia à préparer le café.

Tony ne venait pas. Le général, qui l'aimait beaucoup, ayant appris son intention de démissionner, l'avait certainement invité chez lui et tâchait maintenant de l'en dissuader, promettant un prompt avancement, une majoration de sa pension... Eh bien, une majoration de pension serait évidemment une bonne chose. Ils ne pouvaient aucunement se considérer comme des gens aisés, quoique, grâce à ses démarches et à ses efforts, ils n'appartenaient pas non plus aux plus pauvres. Ah, la pauvreté, l'indigence étaient pour elle les fléaux les plus terribles de la vie ! Pour les conjurer et les tenir à l'écart de son foyer, elle avait sacrifié beaucoup... tant de choses ! Tony n'en savait absolument rien, et Dieu veuille

qu'il ne l'apprenne jamais. Il l'aimait ardemment, passionnément, elle l'avait vu du premier coup d'œil. Il croyait en elle, voyait son amour et était sûr qu'elle ne l'avait pas trompé. Et là, il voyait juste ! Elle lui avait été fidèle, pas un instant, même en pensée, même en rêve, elle n'avait violé le serment de fidélité qu'elle lui avait juré. Et pourtant, ce brave et sentimental Tony... Si jamais il apprenait tout, qui sait ce qui se passerait ! Qui sait s'il...

Aniela secoua la tête, ne voulant pas achever cette réflexion. « Et alors ! Je lui étais fidèle et cela me donne de la force. Je n'ai pas violé mon serment, donc de ce côté-là, il ne peut me faire aucun reproche. Et le reste... et tout ce qui s'ensuit... eh bien, nul ne sait encore comment cela s'arrangera. On peut le considérer sous différents points de vue. Si je pouvais seulement gagner du temps ! Si nous pouvions quitter Lvov, cette société, ce milieu et alors, on verrait ! »

Il était six heures passées, Tony ne rentrait pas. Quelque officier supérieur l'avait sans doute invité à prendre une tasse de thé et à un brin de conversation, et il n'avait pas pu refuser ni se libérer plus tôt. Elle prit le café avec les enfants et leur permit de jouer. Mais les enfants demandèrent la permission de se rendre à la cuisine où Gryts, avec lequel le petit Michou s'était déjà lié d'amitié, lui avait préparé un petit établi de menuisier, c'est-à-dire qu'il lui apprenait à

manier le burin et la vrille. Cécile ne voulait pas non plus être en reste, et quoique Marynia se fût efforcée de la persuader qu'il ne seyait pas une demoiselle de s'occuper d'un travail de ce genre, elle se mit quand même à table et, en une heure, tous deux fixèrent tant de trous dans la planchette que Gryts leur avait donnée, qu'elle ressemblait à une crible. Pendant que les enfants étaient occupés, Gryts, assis sur le banc et fumant sa pipe, racontait plutôt à Marynia qu'aux enfants ses étonnantes aventures et celles de son capitaine en Bosnie, il parlait des brigands de montagne et des insurgés, des Turcs et des Turques, des mosquées et des maisons vétustes, des hommes du pays, des montagnes et des produits agricoles de la région. Paysan lui-même, c'était justement cela qui l'intéressait le plus, et son bon visage orné d'une petite moustache noire reflétait un sincère contentement intérieur quand il voyait que Marynia écoutait bouche bée toutes ces histoires, qu'elle l'interrogeait avec enthousiasme et un vif plaisir sur la vie, le travail et les mœurs des gens de là-bas.

Entre-temps, Aniela s'ennuyait dans sa chambre. Pourquoi Tony ne rentrait-il pas ! Le méchant ! Ce n'était que sa deuxième soirée à Lvov et déjà il commençait à la délaisser. Elle se martelait la tête de questions : où pouvait-il être en ce moment, avec qui parlait-il et de quoi ? Toutes sortes de suppositions lui venaient à l'esprit,

qu'elle rejetait aussitôt. Son imagination tressaillait à la seule idée qu'il pût se trouver au cercle maintenant. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle était persuadée que Tony ne s'y rendrait pas aujourd'hui. Elle prit un ouvrage dans ses mains et demeura assise, sans réfléchir, scrutant seulement chaque bruit, chaque murmure, chaque son qui parvenait du vestibule, croyant chaque fois que c'était lui qui venait et, chaque fois, restait déçue. Elle enviait les joyeux ébats de ses enfants dans la cuisine et avait été à maintes reprises prête à se joindre à eux, mais quelque chose la retenait toujours. Et si Tony revenait ! Elle voyait en pensée sa silhouette encadrée à la porte, ses gestes, sa voix, sa manière de la saluer, de l'embrasser, de lui demander pardon, sa façon habituelle de déboutonner son manteau, d'abandonner cette occupation et de lui baiser la main, puis elle le voyait secouer la neige de son bonnet, enlever son manteau, arranger la lampe sur la table, arpenter la chambre et lui faire un récit, gesticulant avec vivacité, puis elle le voyait, planté devant elle et se souvenant alors qu'il fallait déboucler son sabre. Le bon, l'aimé, le cher homme ! Les années passées en Bosnie, les épreuves et les incommodités ne l'avaient point changé. Il avait même embelli, était devenu plus viril, son visage avait un peu bruni, à part cela, il était resté le même.

Aniela rêvait les yeux ouverts, assise, immobile, à table et souriait doucement à ses rêves. Un léger grattement à la porte interrompit sa rêvasserie. Aniela, effarouchée, se leva brusquement de sa chaise et regarda autour d'elle, semblant chercher de l'aide ou une cachette. Toutefois, nul danger ne la menaçait, mais le léger grattement timide se fit de nouveau entendre à la porte.

— Entrez ! dit tout haut Aniela.

Une vieille femme, emmitouflée dans un châle, entra timidement dans la chambre. De prime abord, Aniela ne la reconnut pas.

— Loué soit Jésus-Christ ! dit la femme en saluant.

— Ah, la Szymonova ! s'écria Aniela. La Szymonova, veuve d'un cordonnier de Délatyne ou de Nadvirna, était la servante de Julia. Quel bon vous amène ?

— C'est madame qui m'envoie. Je vous apporte une lettre, madame la capitaine, répondit la Szymonova, déposant sur la table, devant Aniela, une petite carte de visite cachetée dans une enveloppe.

— Julia m'écrit ? demanda Aniela, étonnée. Pourquoi ça ? Serait-elle malade qu'elle n'ait pu venir elle-même ?

— Non, madame, ma maîtresse n'est pas malade. Elle doit certainement vous l'expliquer dans sa lettre. Veuillez la lire, madame. Ma maîtresse m'a dit d'attendre la réponse.

Aniela découpa avec des ciseaux l'enveloppe et en tira un billet couvert de la belle et fine écriture de Julia. Celle-ci écrivait :

« Très chère Aniela ! Je viens d'apprendre du nouveau sur l'affaire qui nous intéresse énormément. Tu ne peux pas te figurer ce qui s'est passé. Il faut absolument que nous nous voyions et que nous avisions sur la manière d'agir. Je serais déjà venue chez toi, parce que je suis folle de terreur, mais après la scène idiote du dîner, j'ai peur de revoir ton mari. Je l'estime beaucoup, mais je le crains encore plus. Ecris-moi, plutôt non, n'écris rien et ce billet, jette-le au feu. Dis seulement à la Szymonova si je peux venir chez toi, et quand. Au moins pour un petit instant. Ta Julia ».

Aniela était au comble de la stupeur.

— Quelle est donc cette nouvelle dont parle Julia ? s'écria-t-elle, involontairement.

— Je n'en sais rien, madame, répliqua la Szymonova.

— Qui est venu la voir ? Qui a pu lui dire quelque chose de si grave ?

— Je ne sais pas, madame. Toutes sortes de messieurs viennent chez nous.

— Rentrez chez vous, la Szymonova, et dites à votre maîtresse qu'elle vienne à l'instant me voir, dit Aniela et, lui donnant une pièce de vingt-cinq sous, elle reconduisit la femme.

A présent, elle était prise de spasmes sous l'emprise de la plus vive curiosité. Elle priaît Dieu de retenir Tony pour une heure encore, afin qu'il ne trouvât pas Julia à la maison. Elle jeta un regard à sa montre, il était sept heures. Elle s'assit et s'efforça de reconduire en pensée la Szymonova chez elle. Elle la voyait patauger dans la boue de la rue Tcharnetski, de là se rendre place Bernardski, passer près des éventaires où les Boïko vendaient des légumes, tourner rue Galytska, se diriger place du Marché et déboucher rue des Dominicains, puis arriver rue Virmenska. Pourquoi cette vieille femme ne pouvait-elle prendre tout droit, de la rue Tcharnetski aux Remparts du Gouverneur, et de là, dans la rue des Dominicains ! Un semblant de forêt la remplissait, la nuit, d'une terreur indicible et elle préférait faire un grand détour, deux fois plus de chemin, que de passer sous des arbres. Aniela maudissait cette peur étrange de la Szymonova, contractée dans son enfance. Elle avait une dizaine d'années lorsqu'elle était rentrée un soir, avec sa mère, par un petit bois. Elles furent assaillies par des vagabonds qui assassinèrent sauvagement sa mère et elle, folle de terreur, ne sachant ce qui se passait, avait sauté dans un fourré et s'était terrée sous un tas de branchages où elle avait perdu connaissance et était restée plusieurs heures, plus morte que vive, jusqu'à ce que le lendemain des gens l'eussent trouvée et

tirée de sa cachette. Depuis, elle ne pouvait passer, le soir, près d'un bosquet quelconque, arbres ou arbustes. Cependant, elle devait être rentrée à présent. Julia s'habillait déjà, marchait, suivant le chemin le plus court pour venir chez elle, dans un instant elle serait là et lui dirait ce qui s'était passé...

Aniela sentait son inquiétude s'accroître. Et si Tony arrivait ! S'il trouvait Julia si tard chez elle. Si tard ? Mais il n'était pas encore huit heures ! Aniela se leva, voulant étouffer l'anxiété qui la tirait et alla à la cuisine.

— Eh bien, les enfants, il est temps de vous coucher ! Demain matin, vous allez à l'école.

— Encore un peu, petite maman ! s'écria Michou. Regarde cette cannelure, comme elle est droite ! C'est moi qui l'ai creusée !

— Et moi, maman, j'ai vrillé ce petit cercle rien qu'avec des trous, regarde comme il est joli ! s'exclama Cécile.

— Qui vous a appris à faire ça ?

— Gryts ! crièrent les enfants en chœur, montrant le soldat qui, debout près de la table, se tenait fixe devant madame la capitaine comme devant un général, sa pipe discrètement cachée dans sa main, un bon sourire illuminant son large visage.

— C'est bien joli, dit Aniela, pourtant, il est temps d'aller au lit.

— Tu viendras avec nous, maman ? demanda la fillette, rangeant la vaille et secouant la sciure de sa jupe.

— Non, ma petite, je dois attendre votre père.

— Où est-il allé, papa ?

— Chez monsieur le général, répondit Aniela sans réfléchir.

— Et il va bientôt rentrer ?

— Je ne sais pas. Mais il faut que je l'attende. Il peut rentrer et avoir faim et il faudra lui préparer à manger.

Sur cette conversation au sujet de leur père, Aniela fit sortir les enfants de la cuisine. Elle les déshabilla et les mit au lit. Elle voulut les laisser, mais Cécile, déjà couchée dans son petit lit, l'arrêta, saisit sa main et se mit à la baiser.

— Non, petite maman, ne t'en va pas encore ! Raconte-nous quelque chose au sujet de papa !

— Que voulez-vous que je vous raconte sur lui ?

— Parle-nous de sa bonté. Tu sais, Gryts nous a raconté des histoires merveilleuses sur lui !

Et la fillette ferma à demi les yeux, égrenant avec un vif plaisir ses souvenirs.

— Quelles sont ces histoires ? questionna Aniela.

— Il nous a raconté qu'il y avait une grande fusillade et un massacre dans une ville, les gens se sabraient les uns les autres, maman ! Il y avait aussi du feu, les maisons flambaient...

C'était horrible ! Devant une des maisons en feu se tenait un groupe de Turcs, nos soldats les attaquaient et ceux-ci tiraient sur nos hommes, et les nôtres sur eux. Quand les Turcs furent tous abattus et que le grenier de la maison commença à s'écrouler, nos hommes virent que des fenêtres de la maison on tirait encore. Nos soldats voulurent riposter, mais papa cria : « Halte ! Ce sont des femmes ! » C'étaient, en effet, trois Turques. Nos hommes clamèrent : « Qu'elles périssent ! » Et elles tirèrent jusqu'à la dernière cartouche sur nos soldats. Après ça, elles jetèrent leurs fusils par la fenêtre. Alors papa dit à Gryts : « Suis-moi, Gryts, autrement ces malheureuses périront dans les flammes ! » Ils défoncèrent la porte, et ces Turques, croyant qu'on voulait les tuer, se jetèrent sur eux avec des couteaux. Papa arracha le couteau des mains de l'une d'elles, Gryts, de la deuxième, pendant ce temps, la troisième se tua. Ils sortirent les deux femmes de la maison en feu. A peine étaient-ils sortis que le plafond de la chambre s'effondra et la troisième Turque brûla.

Le petit Michou racontait cette histoire d'une manière vive, la voix haletante, visiblement fier et heureux, et Cécile, ses petits yeux fermés, manifestait par de petits cris son étonnement. Aniela ne pouvait détacher la vue de ses enfants, elle les admirait non moins que ceux-ci

admiraient les récits de Gryts sur le bel exploit de leur père.

— Bon, maintenant, dormez, dormez vite ! dit-elle enfin. Demain, votre papa vous racontera une histoire plus belle encore.

— Ah ! murmura Cécile, goûtant d'avance ce récit.

— Oh, de plus belle, il ne nous en racontera pas ! répliqua le petit garçon gravement. Gryts a dit que celle-ci était la plus belle.

Aniela sourit. Ayant embrassé les enfants, elle se retira dans sa chambre. Après le doux babillage, elle fut enveloppée par une froide atmosphère d'angoisse, d'incertitude et d'attente ! Ni son mari ni Julia n'étaient là. Neuf heures allaient sonner. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Aniela s'assit et voulut reprendre son ouvrage, mais ses doigts tremblaient, ses pensées n'arrivaient pas à se calmer ni son attention à se concentrer. Elle délaissa son ouvrage et demeura assise, l'oreille tendue. Le roulement des fiacres, le flot bruyant de la vie nocturne de la ville, des cris entrecoupés, des lambeaux de phrases d'une querelle de rue, le traînement pesant de pas dans l'escalier qui approchaient lentement pour s'éloigner et se perdre à l'étage supérieur, tout cela, comme dans un kaléidoscope, vacillait dans son cerveau, lui donnait momentanément soit un frisson nerveux, soit un sentiment hébété de tension monotone, soit de résignation mélancolique.

Les minutes filaient les unes après les autres, les quarts d'heure s'enchaînaient. Neuf heures et demie déjà, dix heures moins le quart. Aniela faisait les cent pas dans la chambre, regardait par la fenêtre dans la rue. Il faisait sombre. Le flot de la vie nocturne commençait à s'apaiser, mais plus le silence s'établissait autour d'elle, plus une angoisse pesante et insupportable grandissait dans son âme. L'inquiétude pour son mari et l'agitation provoquée par le billet de Julia allaient croissant. Elle ne pouvait plus y penser séparément, elle se débattait, impuissante comme un chat enfermé dans un sac, et cette faiblesse intérieure la faisait souffrir, l'irritait horriblement.

Marynia entra et demanda si madame allait souper seule.

— Non, je ne veux pas, répondit Aniela. Avez-vous déjà soupé avec Gryts ?

— Oui, madame. Gryts est allé coucher à la caserne.

— Va te coucher. Mets le souper de monsieur dans le four. Je vais l'attendre.

Marynia sortit. Aniela tira machinalement le tiroir de la commode et commença à trier le linge. Là-dessus, on frappa à la porte, cette fois-ci d'une manière brusque, pressante. Aniela sursauta et s'effraya, comme un malfaiteur pris en flagrant délit. Elle voulut répondre : « Entrez ! », mais ne put tirer un son de sa gorge. La porte

s'ouvrit sans attendre son invitation, et la Szymonova entra, ou plutôt se précipita dans la chambre. Son visage était décomposé par une terreur horrible, son châle jeté n'importe comment sur ses épaules, sa tête nue poudrée de neige. La vieille femme respirait péniblement, portait les mains à sa poitrine et à sa gorge et faisait des gestes désespérés avec les mains et la tête, jusqu'à ce qu'elle pût enfin parler.

— Au nom du ciel, la Szymonova, qu'y a-t-il ? s'écria Aniela qui, ayant reconnu la femme, se calma promptement et l'observa, plutôt avec surprise qu'effroi.

— Oh, oh ! gémissait la Szymonova, s'affalant à bout de force sur une chaise. Je n'en peux plus !... Chère madame... j'ai couru... de toutes mes forces... par la promenade...

— Ha, ha, ha, ha ! s'esclaffa Aniela. Ah, voilà pourquoi vous êtes tellement effrayée. Ah ! La Szymonova a emprunté l'allée ! Ha, ha, ha, ha ! Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce qui vous a poussée à une telle imprudence ? Je croyais, moi, que la moitié au moins de la ville s'était écroulée. Mais où est Julia ? Pourquoi n'est-elle pas venue ?

La Szymonova, qui ne s'était pas remise de son émotion, agita de nouveau désespérément ses mains.

— Oh, je ne peux pas ! gémissait-elle. Je ne peux pas !... Chère madame !... Là... j'étouffe ! ajouta-t-elle, montrant sa gorge.

— Tenez, prenez ceci, fit Aniela, tendant à la vieille femme un bon verre de vin. Cela vous remettra.

Les mains tremblantes, la Szymonova prit le verre et le but d'un trait. La boisson la fortifia, en effet. Elle respira profondément une fois, une deuxième, et se mit à pleurer.

— Oh, je n'ai plus de maîtresse ! dit-elle en sanglotant. Et nos demoiselles ne sont plus là non plus ! Il n'y a personne, madame, personne !

— Que me dites-vous là, la Szymonova ? ! interrogea Aniela, surprise, ne comprenant encore rien. Où sont-elles ?

— On les a arrêtées ! Toutes ont été arrêtées.

— Qui les a arrêtées ?

— Les agents de police. Pensez donc : je rentre de chez vous, madame la capitaine, et devant la maison qu'est-ce que je vois, cinq fiacres, des agents de police près de la porte, sous les fenêtres, dans l'escalier, l'appartement mis à sac. Des commissaires, des inspecteurs, des cris, des larmes, on fouille les tiroirs, tout est sens dessus dessous, les demoiselles, pâles, tremblent de frayeur et s'habillent. Quelques messieurs, que cette horde a trouvés chez nous, se tiennent comme des âmes en peine. Et ma maîtresse est assise, pâle comme la mort, mouillée, elle s'était évanouie, on avait dû la faire revenir à elle à renfort d'eau. A peine étais-je entrée, que le commissaire m'a demandé qui j'étais et ce que

je faisais ici. Oh, madame, depuis que je vis au monde, je n'ai jamais encore connu de si grande peur !

Aniela écoutait ces paroles, plus morte que vive. La nouvelle de l'arrestation de Julia l'avait abasourdie, lui avait enlevé toute possibilité de sentir et de réagir. Elle n'éprouvait rien, ni douleur ni frayeur. Il lui sembla tout à coup que tout autour d'elle disparaissait, que toute la réalité se dissipait comme une brume, que les gens, avec tout l'enchevêtrement de leurs rapports, s'estompaient, que la maison, la ville, la terre entière s'écroulaient et qu'elle-même, pareille à une graine de pavot, jetée dans le gouffre, disparaissait doucement dans l'abîme, se fondait dans le néant. Un fil tout fin suspendu entre le ciel et l'abîme la retenait encore, et ce fil, c'était la voix de la Szymonova, tremblante, faible, qui lui parvenait de loin, d'un lointain infini.

— J'ai voulu partir tout de suite, poursuivait la Szymonova, mais on ne m'a pas laissée. Après, on a fouillé toutes mes affaires, mais on n'a rien trouvé. Ensuite, on m'a ordonné d'habiller ma maîtresse, qui était froide comme un cadavre. Oh, ce que j'ai pleuré sur elle, comme si je devais la mettre dans un cercueil ! Et elle, la pauvrete, sous mes larmes, elle est revenue peu à peu à elle et elle m'a dit :

— Ne pleurez pas, la Szymonova ! J'espère bien que tout ce malheur passera.

Après ça, comme personne ne se trouvait près de nous, elle m'a chuchoté à l'oreille :

— Courez vite, la Szymonova, chez Aniela... Oui, oui, c'est bien ce qu'elle a dit, la malheureuse : chez Aniela, et racontez-lui tout. Elle arrivera peut-être, par l'intermédiaire de son mari ou de quelqu'un d'autre, à faire quelque chose pour moi, et pour elle aussi. Oui, elle a ajouté clairement : et pour elle. C'est ça ! Je lui ai baisé les deux mains quand on l'a fait monter dans le fiacre. On a aussi emmené toutes les demoiselles. Deux étaient couchées, malades, elles ont dû s'habiller et partir au commissariat de police. Oh, mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir !

Et la Szymonova se remit à pleurer, essuyant de temps à autre les larmes avec le coin de son tablier.

Aniela se tenait toujours immobile, les yeux grands ouverts, fixant un coin de la chambre, les lèvres entrouvertes, le visage vide d'expression, avec un soupçon de sourire étrange sur la bouche. Du reste, la Szymonova, toute à l'aventure de sa maîtresse, ne faisait pas spécialement attention à Aniela et, ayant pleuré tout son soul et essuyé ses larmes, elle se leva de sa chaise.

— Je m'en vais, madame, dit-elle en saluant Aniela. J'ai fait mon devoir, il faut que je me dépêche maintenant de rentrer. J'ai bien tout fermé à clef, mais je dois quand même rentrer.

Je suis toute seule à présent. Au revoir, madame ! Je vous remercie pour le verre de vin.

En effet, ayant baisé la main d'Aniela qui reposait inerte sur la table, la Szymonova quitta la chambre, après lui avoir souhaité bonne nuit.

Aniela ne se leva pas, ne bougea pas, ne la regarda pas partir. Elle était assise comme une statue de pierre. Les minutes, les quarts d'heure, les heures passaient et elle continuait de rester assise, immobile. Seule, sa respiration régulière et calme témoignait que ce n'était pas une statue, mais un être vivant. Et si le capitaine qui, justement en ce moment, tirait le cordon de la sonnette et menait ensuite un rude combat avec lui-même, était entré dans la chambre et avait enfoncé son sabre affilé en Bosnie dans la poitrine de sa femme, sa mort n'eût été qu'une transition insignifiante et imperceptible du présent d'hébétude dans l'engourdissement éternel, une traversée tranquille et inconsciente d'un havre calme dans l'immense et insondable océan.

Ce n'est que vers une heure du matin que cet état changea, les paupières d'Aniela se fermèrent doucement, sa tête se pencha sur la table et sa main se posa sous son front par un réflexe inconscient. Aniela s'endormit. C'est dans cette position que Marynia, effrayée, la trouva, le matin, près de la lampe allumée.

Il faisait encore noir dans la chambre d'hôtel. Le capitaine dormait. Un coup violent à la porte le réveilla.

— Qui est là ? s'écria le capitaine.

— C'est moi, le garçon, répondit une voix derrière la porte.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Vous avez prié, mon capitaine, de vous réveiller à sept heures.

— Il est déjà sept heures ?

— Parfaitement.

— Ça va, ça va. Je te remercie.

— Faut-il vous apporter quelque chose, mon capitaine ?

— Tu m'apporteras du café dans une demi-heure. Et la note !

— A votre service, mon capitaine.

Le capitaine se leva, se lava et commença à s'habiller lentement, tranquillement. Bien que n'ayant dormi que trois heures environ, il se sentait ragaillard. Sans émotion aucune, il prit les lettres écrites la veille qui reposaient sur la table et les cacha dans la poche latérale de sa tunique. Il but ensuite son café, alluma un cigare, paya la note et quitta la chambre.

Il était huit heures moins le quart. Il neigeait toujours. Dans la rue, il faisait encore noir. La voûte céleste paraissait étroite et, pareille à un

grand chapeau enfoncé sur le front, changeait et dissimulait la physionomie de la ville. Tout semblait plus petit, menu, insignifiant. La circulation était faible à cette heure dans les rues de Lvov. La plupart des passants étaient des enfants qui se hâtaient à l'école.

« Et les miens y vont aussi », songea le capitaine et une douleur aiguë transperça soudain son cœur. L'enfer qui, la veille, semblait s'être apaisé, venait de se réveiller. Il avait beau tout faire pour ne pas penser à ses enfants et à sa femme en cet instant, les pensées tourbillonnaient autour de lui comme des guêpes importunes, bourdonnaient et le piquaient de leur dard.

« Les revoir encore une fois, de loin ! » songeait le capitaine, suivant des yeux chaque groupe d'enfants qui passaient devant lui. « Qui sait, c'est peut-être la dernière fois ! Et hier, je ne les ai même pas embrassés en sortant de la maison. Je ne me suis pas encore réjoui de leur présence, je n'ai pas rempli mon âme de leur doux bavardage. Mes pauvres enfants ! Qu'advient-il de vous, si je meurs aujourd'hui ? »

Des larmes lui montèrent aux yeux, mais il les refoula par un effort de volonté surhumain. Il passait justement de la place Mariatska à la place Galytska, lorsque huit heures sonnèrent. Il pressa le pas. Dans cinq minutes, il devait être au tir, au lieu convenu, et il avait encore un bout de chemin à parcourir. Il tourna rue

Galytska, de là rue Sobieski, déboucha sur les Remparts du Gouverneur et se dirigea dans la Korkova où se trouvait le tir municipal. La salle spacieuse de tir, d'habitude déserte à cette heure-ci, était le lieu choisi pour le duel.

« Je suis en retard de trois minutes ! pensa le capitaine, consultant sa montre. Ils doivent certainement m'attendre. Ils croiront que j'ai eu peur. Qu'ils pensent ce qu'ils veulent. Je leur montrerai qu'ils ne m'auront pas si facilement ».

Il voulut presser le pas, mais ses efforts furent vains. Une faiblesse l'étreignit. Ce bout de chemin, de l'angle de la préfecture à la salle de tir, lui sembla infiniment long et pénible. Il n'éprouvait aucune peur, était plein de résignation, calme, cependant ses jambes étaient devenues lourdes comme du plomb. Il se demandait où il devait viser, la poitrine ou la tête. Il sentait que sa main serait sûre et ne tremblerait pas, il savait qu'il l'atteindrait infailliblement s'il n'était pas lui-même touché avant. S'il visait la tête, il lui était plus facile de rater le coup, or, un coup de feu bien porté était ordinairement mortel. Peu lui importait que les règles du duel exigent de viser la poitrine. Et ses ennemis, ses calomniateurs, quelles règles avaient-ils observé ? S'il visait la poitrine, il lui serait plus facile d'atteindre son adversaire, mais plus difficile de porter un coup mortel. A moins de viser un peu plus bas, du côté de l'estomac et de vouer

son adversaire à la mort, après de longues, d'horribles souffrances? Non, le capitaine se sentit terrifié à cette seule pensée. Abattre Redlich d'un coup, sur place, d'accord! Ce serait honnête, son honneur l'exigeait, ou plutôt ce sentiment de vengeance et d'indignation qui couvait au fond de son âme. Mais le vouer à des souffrances de plusieurs jours et après le voir mourir, ça non! Il était un homme, pas un bourreau! Hier encore, Redlich était son ami!

Sur la place devant la caserne, appelée comme par le passé *Heumarktskaserne*¹, quelques compagnies de fantassins accomplissaient les exercices coutumiers de marche, de maniement de carabine et de tir à blanc. Ils lui firent le salut militaire quand il passa près d'eux. Un sentiment de tristesse s'éveilla en lui à la vue de ces hommes alignés en deux rangées, aux visages rouges de froid et de fatigue, aux bottes crottées de neige qui avait fondu sous leurs pieds. Il se souvint de la formule latine retenue d'une lecture de collègue : *Morituri te salutant*². Puis il sourit amèrement à la pensée que, cette fois-ci, il serait plus convenable de changer cette formule par : *Moriturus vos salutat*!³.

« Dans une demi-heure, la physionomie de cette place va changer à en être méconnaissable!

¹ Caserne située à proximité du marché à foin (*all.*)

² Ceux qui vont mourir te saluent (*lat.*)

³ Celui qui va mourir vous salue! (*lat.*)

pensa le capitaine. Vous aurez alors un *Ruht*¹ plus long, mes pauvres gars. Tenez, de là-bas, par cette porte d'entrée où deux officiers se promènent, la mine la plus innocente du monde en fumant des cigares et en tintant du sabre (tiens, ce sont les témoins de qui?), par cette porte, on sortira l'un de nous, la tête fracassée ou la poitrine trouée d'une balle, couvert de sang, les bras ballants, rigides. Il va de soi qu'on fera venir quelques-uns d'entre vous et qu'on vous ordonnera de porter ce fardeau. On commandera aux autres de préparer l'ambulance. On y placera le cadavre, pour que personne ne le voie, et on l'emportera à la morgue de l'hôpital militaire. Cette ambulance traversera toute la ville, les rues pleines de monde, des centaines de personnes la dépasseront et personne ne se doutera qu'un cadavre est à deux pas. Ma femme passera aussi près de la voiture, me cherchant, furieuse, mal reposée, et la pensée ne l'effleurera pas que, dans cet horrible fourgon jaune, dans cette grande caisse est caché le cadavre déjà froid et raide de son mari. Tant mieux, s'il en est ainsi ! »

Absorbé par ces pensées noires et tragiques, le capitaine arriva enfin à la porte qui menait au jardin, devant la salle de tir. Les officiers, qui montaient la garde devant la porte, le saluèrent poliment mais froidement.

¹ Repos (*all.*)

— Redlich est déjà là, fit l'un d'eux. Les témoins et les médecins sont également sur place.

— Et vous, qui êtes-vous ? interrogea le capitaine, étonné.

— On nous a priés de veiller à ce que personne ne vous dérange, répliqua un des officiers.

— Soyez gentil, arrangez vite votre affaire d'honneur, ajouta un autre en souriant. Il fait froid ici et il est temps de déjeuner.

Le capitaine ne répondit pas. Le sourire et les paroles de cet officier lui parurent cyniques.

« Il est pressé d'aller déjeuner ! pensa-t-il avec un sentiment d'amertume. Il lui est indifférent qu'avant un cœur humain cessera de battre, une vie s'éteindra et l'existence d'une famille sera ruinée. C'est une affaire d'honneur qui, arrangée au plus vite, à fond, c'est-à-dire avec le plus de destruction, sera réglée pour le mieux ».

Le jardin était désert. Les marronniers et les frênes dépouillés levaient leurs branches grises vers le ciel gris lui aussi. Sur les plus grosses branches et les troncs reposaient des bonnets de neige fraîche et humide. Toute la terre était couverte de neige. De la porte au corps principal où se trouvait la salle, on voyait seulement un sentier battu par plusieurs personnes. Le gardien qui logeait dans une petite maison latérale, ayant obtenu une somme conforme et sachant de quoi il retournait, s'était doucement éclipsé en ville, pour n'être le témoin de rien. Sa femme

vaquait aux soins du ménage dans son logement exigu. C'était une personne calme et sûre : point curieuse de ce qu'elle ne voyait pas, elle ne pouvait pas entendre ce qui se passait dans la grande salle, même si de gros canons eussent tonné, parce qu'elle était sourde comme un pot.

Le capitaine monta gravement, prudemment le sentier, approcha d'un pas lent des marches qui menaient à l'entrée principale de la salle de tir. Il s'efforçait de se représenter les sentiments du condamné montant à l'échafaud. Il compte les marches, examine les planches de l'échafaud, remarque le trou d'un nœud délogé de son nid, le pieu mal enfoncé, les charpentiers s'étaient dépêchés !, la calvitie des juges qui se tiennent de côté, les visages, les moustaches et les vêtements du public attroupé autour du cordon, il cherche à deviner si le jeune homme qui se tient là-bas, les mains nues à la balustrade du balcon, a très froid, et ce que pense la dame qui, debout derrière lui, appuie commodément sa grosse poitrine sur ses épaules. Le malheureux voit tout et le fixe à la hâte dans son esprit, tâchant seulement de ne pas voir, de ne pas remarquer et de ne pas noter cette chose terrible, menaçante et inévitable qui se tient là devant lui, qui l'attend et qui, dans quelques minutes, dans un instant, dans quelques misérables secondes, l'engloutira, l'écrasera, le broyera, le dévorera de ses dents sanglantes. Et, se représentant la situation de ce

pauvre malheureux, le capitaine sentait qu'à cet instant sa propre situation lui ressemblait beaucoup. Il était debout près de la porte menant à la salle. Il se tourna une fois de plus, voulant saisir avec ses yeux et enfouir dans son âme le plus de lumière, d'espace, mais le misérable paysage d'hiver lui refusa ce plaisir. Il n'y avait rien à saisir ! Les lèvres serrées, le capitaine ouvrit tranquillement la porte et pénétra dans la salle.

Derrière la porte, il entendit les propos bruyants et les éclats de rire joyeux des officiers dans la salle. Ils se sentaient à l'aise, comme à un bal, attendant les danses. Mais lorsqu'il parut à la porte, tous se turent brusquement et le regardèrent. Bien entendu, la plupart voulaient le regarder d'un œil indifférent et se détourner, mais personne n'y parvint. Il y avait quelque chose dans sa figure, dans son visage qui attirait de force leur attention. Toute l'assistance fut stupéfaite à sa vue. Les yeux, d'abord indifférents, sortaient doucement des orbites, les pupilles se dilataient avec une expression d'effroi comme si, à cet instant, à la place d'un homme vivant, une horrible vision céleste était entrée dans la salle.

— Bonjour ! dit le capitaine, avec le salut militaire et un regard ébahi à l'assemblée. Personne ne répondit à son salut, tous demeurèrent encore quelques secondes frappés d'une muette

stupéfaction. Les médecins que l'on avait invités à assister à cette « affaire d'honneur », et qui ne connaissaient pas le capitaine, interrompirent cette scène muette et commencèrent à ranger leurs instruments et leurs bandages.

— Bonjour, Redlich ! dit le capitaine, s'approchant de son adversaire, la main tendue. Tu ne vas pas me refuser ta main, n'est-ce pas ?

Sans une parole, Redlich serra la main tendue et détourna en même temps son visage, essuyant les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Jusqu'à hier, nous étions amis, n'est-ce pas ? demanda le capitaine, un sourire mélancolique aux lèvres. Je pense que nous pouvons nous serrer la main en amis, avant de donner la parole à nos pistolets.

— Comment as-tu dormi ? s'enquit Redlich, surmontant son émoi.

— Oh, comme ci, comme ça, répliqua le capitaine. J'ai couché à l'hôtel.

— Tu n'étais pas à la maison ?

— Pourquoi faire ? Il vaut mieux ne pas parler de ces choses-là avec les femmes. Lorsque tout sera fini, elle aura assez de temps pour apprendre ce qui s'est passé.

— Je crois que tu as raison, répondit Redlich et il mit fin à la conversation.

Les témoins du capitaine s'approchèrent, lui tendirent la main assez cérémonieusement, puis l'un d'eux le prit par le bras et le conduisit dans

un coin désert de la salle, loin du groupe des médecins et des témoins de Redlich. Ce dernier était debout près de la fenêtre et tambourinait avec ses doigts une marche sur la vitre.

— Conformément au souhait de votre collègue, dit le témoin au capitaine, nous avons dressé, avec la partie adverse, les conditions du duel.

— C'est-à-dire ? demanda le capitaine.

— Nous avons exigé les conditions les plus rudes. Pistolets, tir sans barrière, distance de dix pas avec le droit, pour chaque partie, d'avancer de trois pas pendant le commandement et échange de trois coups de feu.

— La partie adverse a-t-elle discuté ?

— Les témoins ont protesté, mais apparemment en leur nom. Mais nous avons tenu ferme.

— Et que disait Redlich ?

— Il a accepté nos conditions sans la moindre hésitation.

— Alors, ça va, dit le capitaine d'un ton lugubre. Eh bien, on commence bientôt ?

— Tout de suite.

Les témoins s'éloignèrent pour faire les préparatifs et, pendant ce temps, après avoir ôté son manteau et débouclé le ceinturon avec son sabre, le capitaine contemplait, indifférent, une lithographie qui ornait le mur nu de la salle. Il lui semblait que tout cela était un rêve. Il ressentait même un étrange dédoublement au fond de lui, il avait l'impression que cet homme en

tunique militaire qui contemplait, les mains dans les poches, avec une attention soutenue, la lithographie au mur, lui était absolument étranger, inconnu, peu intéressant, que son « moi » secret l'observait de côté avec un léger étonnement.

Entre-temps les témoins, conversant à voix basse, faisaient les préparatifs nécessaires prescrits par le code traditionnel du duel. Deux d'entre eux mesuraient la distance, comptant les pas à haute voix et marquant à la craie l'emplacement sur le plancher de chacun des adversaires et la limite jusqu'où ils avaient le droit d'avancer. Deux autres, un de chaque côté, chargeaient les pistolets, pendant que les médecins mettaient sur la table les bandages et leur trousse de chirurgie. Suivant l'exemple du capitaine, Redlich se débarrassa de son manteau et déboucla son ceinturon avec le sabre. Les autres gardèrent leur manteau, à cause du froid pénétrant qui régnait dans la salle.

Les pistolets chargés, les témoins les marquèrent de signes, puis reportèrent ces mêmes signes sur des feuilles de papier qu'ils roulèrent et jetèrent dans un bonnet. Sans un mot, chaque adversaire tira un papier, d'abord Redlich, puis le capitaine. On leur distribua les pistolets correspondants. C'étaient de gros revolvers d'officier, plus d'une fois employés pour des affaires d'honneur de ce genre. Un étrange frisson parcourut le capitaine, lorsqu'il toucha cet instru-

ment, comme si on avait passé un glaçon sur tout son corps, de la main au cœur.

« C'est le pressentiment de la mort », cette pensée passa comme un éclair dans son esprit. Il n'éprouvait ni crainte ni peine, comme s'il s'agissait d'une autre personne. Avec un calme impassible, il inspecta son arme et se dirigea vers la place que les témoins lui indiquèrent.

— Attention, messieurs ! prononça très haut un des témoins. Me permettez-vous de commander ?

— Oui.

— Bon, alors, je vous rappelle, messieurs, qu'au moment où je dirai « trois », au plus tard cinq secondes après, vous faites feu. Pendant le commandement, chacun de vous a le droit d'approcher de trois pas de son adversaire, jusqu'à la raie transversale marquée sur le plancher.

Les deux adversaires se tenaient calmes, très droits, les pistolets baissés à terre.

— Un... deux... trois ! commanda lentement le témoin.

Deux coups de feu retentirent presque simultanément. Les deux adversaires n'avaient pas bougé, ni avant ni après le coup de feu. Le capitaine entendit la balle de Redlich siffler au-dessus de sa tête. Redlich aurait-il manqué exprès son but ? Quant à lui, le capitaine savait qu'il n'avait pas l'intention de le manquer.

— L'un de vous, messieurs, est-il blessé? demanda le témoin.

— Non, répondirent les adversaires en chœur.

— Tenez-vous, messieurs, à tirer une deuxième fois?

— Oui, j'y tiens, dit le capitaine. Redlich se taisait.

Les pistolets furent nettoyés et rechargés. Le capitaine pressa convulsivement le manche de l'arme et mordit ses lèvres.

« C'est quitte ou double! » Ces mots bourdonnaient dans sa tête. Il s'efforçait de faire renaître en lui sa haine contre Redlich, de la renforcer et de l'exaspérer. L'odeur de la poudre réveillait dans son sang la fièvre bien connue des escarmouches en Bosnie.

— Un... deux... trois! se fit de nouveau entendre le commandement.

Cette fois, un seul coup partit, un seul pistolet vomit du feu et de la fumée, celui du capitaine. Pendant le commandement, profitant des conditions, il s'était approché de trois pas de Redlich et, au moment où le mot « trois » retentit, il tira. Au même instant, semblant emporté par un puissant tourbillon, Redlich pirouetta brusquement à gauche, lâcha le pistolet, leva les bras en l'air, les agita comme un homme qui se noie ou qui perd son équilibre, puis chancela, émit un « aïe » et, portant la main droite à la poitrine, dans la région du cœur, il s'abattit sur le

plancher. Tout cela ne dura que l'espace de quelques secondes.

Les médecins et les témoins se jetèrent vers lui, le soulevèrent et, le portant dans leurs bras, le déposèrent près de la fenêtre. Il ne restait sur le plancher qu'une grande tache rouge, ronde comme le fond d'un verre. Le capitaine se tint un moment à sa place, fixant cette tache. Enfin, il s'approcha du groupe qui s'était formé près de la fenêtre, à côté de Redlich qui ne donnait pas signe de vie.

— Comment va-t-il ? s'enquit-il.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? répliqua l'un des témoins de Redlich d'un ton rude. Vous pouvez vous retirer, vous avez fait votre affaire. Ne lui empoisonnez pas les derniers instants de son agonie.

— Donc, la blessure est mortelle ? gémit le capitaine, prenant la tête dans ses mains et oubliant que l'instant auparavant, il le souhaitait ardemment.

— Ne faites pas la comédie ici, trancha le deuxième témoin de Redlich, avec un mépris et une haine non dissimulés. Vous avez ce que vous avez souhaité. *C'est votre deuxième victime déjà*, ajouta-t-il avec une pression particulière. Je crois que cela vous suffit. En désirez-vous une troisième ? En ce cas, je suis à votre service.

— Monsieur ! s'écria le capitaine avec douleur, abattu jusqu'au plus profond de son âme

par tous ces regards, ces propos et la conduite des témoins.

— Allez-vous en, monsieur, partez ! répéta le témoin, impatient. On n'a pas besoin de vous ici, d'ailleurs, nos obligations à votre égard sont terminées. Vous nous avez prouvé que vous saviez tirer, mais ne pensez pas que pour cela, l'un de nous changera son opinion sur vous et votre honorée épouse. Adieu !

Le capitaine eut des bourdonnements dans les oreilles, ses yeux s'obscurcirent. Une envie folle s'empara de lui de se jeter comme une bête sur cet officier, de le déchirer, de se baigner dans son sang chaud. Mais le fond de son être restait muet, inerte, comme foudroyé. Sans savoir lui-même quand et comment, il s'approcha de la chaise où se trouvaient son sabre et son manteau, s'habilla, fit machinalement le salut militaire nul ne sait à qui, car personne ne lui prêtait attention et, sans un regard, les lèvres serrées et le cœur brisé, il quitta la salle de tir.

10

« Donc, j'ai tué ! pensait le capitaine. J'ai tué un homme, mon ami ! Je suis un assassin ! J'ai une vie humaine sur la conscience, et moi, je suis en vie ! Que faire maintenant ? Où aller ? »

Il sortit dans la rue. Les officiers qui y patrouillaient avaient abandonné leur poste, à peine

le bruit des coups de feu apaisé et s'étaient rués dans la salle. Ayant rencontré le capitaine sur le perron, ils lui posèrent une question, mais il ne les comprit pas et passa près d'eux sans répondre. Lorsqu'il franchit la porte de la salle de tir, il eut l'impression de tomber dans un désert sans fin. Il sentait que tout ce qui venait d'avoir lieu, qui était resté derrière lui, c'était du passé, que quelque chose d'irréremédiablement mort s'était écroulé derrière lui, comme un pont miné par l'eau qu'il eût traversé pour déboucher sur une berge, nouvelle et inconnue. L'endroit qu'il venait de quitter, il n'y reviendrait plus, pas plus qu'il ne reverrait ce qu'il avait laissé derrière lui. Ce qui allait commencer dans un instant, serait entièrement nouveau et inconnu. Il ne savait pas si cela serait bon ou mauvais et il n'était point curieux de l'apprendre. La différence entre le bon et le mauvais s'était effacée dans son âme, comme s'il n'y avait plus de gauche ni de droite dans cet infini sans bornes.

— Je l'ai tué ! J'ai tué un homme ! répétait le capitaine, remontant lentement la rue. Il était surpris que cela se fût déroulé aussi vite. Il s'étonnait lui-même de ne pas être plus impressionné, de n'éprouver qu'un certain étonnement, une stupéfaction passagère, mais aucune douleur, aucun tourment moral. Il sentait bien que ce meurtre différait entièrement de ceux commis en Bosnie, dans les montagnes et les rochers,

Là-bas, c'était la guerre, une tuerie réciproque, là-bas, tuer était un devoir et ne touchait en rien à la morale ni à la responsabilité personnelle. Là-bas, il fallait tuer et, la conscience tranquille, on lançait le commandement : *Feuer!*¹ Le cœur tranquille, on interrogeait le pauvre bougre attrapé les armes à la main, puis l'on prononçait le verdict : Fusiller sur place ! Et l'ordre était aussitôt exécuté. Ici, le prix d'une vie humaine était tout autre, la question de la responsabilité personnelle se dressait dans toute son horreur devant la conscience. Pourtant, il se sentait tranquille, comme un homme qui avait accompli son devoir.

« Vraiment, pouvais-je agir autrement ? Je n'avais pas le choix. Ou bien demeurer déshonoré sans protester, permettre sans broncher que l'on bafoue mon nom, mon honneur, la réputation de ma femme, ou bien laver tout ça dans le sang humain. Une alternative terrible, mais, hélas, inévitable ».

Il revit avec netteté les deux filets de sang qui coulaient de la poitrine trouée de Redlich, sur le plancher sale et boueux et s'y répandaient en un rond pas plus grand qu'un fond de verre. Il lui semblait s'agenouiller, pencher son visage sur le plancher et regarder les filets de sang, les observer à la loupe, les analyser, s'ef-

¹ Feu ! (*all.*)

forcer d'y déceler les microbes de cette infection morale qui avait contaminé le cœur de son ami d'une manière aussi brusque et mystérieuse. « *Blut ist ein besonderer Saft* »¹, ce vers de Goëthe, ces paroles ironiques et, en même temps, profondément symboliques de Méphistophélès résonnaient dans son esprit. La particularité de laver un honneur taché, par exemple, serait-elle le propre de cette substance ? Ma bonne renommée et celle de ma femme seront-elles maintenant protégées contre toutes les attaques malveillantes par ce rond pourpre, pas plus grand qu'un fond de verre, foulé par les pieds des témoins sur le plancher souillé de la salle de tir ? Ces deux filets rendront-ils à notre honneur sa pureté et sa clarté ?

Privé un instant de la faculté de réagir à son environnement, l'esprit du capitaine s'enfonçait dans un fourré inextricable de questions et d'oppositions, trouvant une certaine prédilection aux contrastes sauvages, ne cherchant point de réponse ou de consolation. Quelque chose qui rappelait la divergence de la lumière en optique se déroulait à présent en lui. S'étant heurtée à un fait, celui d'avoir tué un homme, sa pensée n'était pas en état pour le moment d'en englober et d'en digérer toute l'importance, elle se répandait en une infinité de ruisseaux et de lambeaux,

¹ Le sang est une substance toute particulière (*all.*)

chatoyait de toutes les couleurs, s'irisait, scintillait, giclait en écume.

« La vie humaine est un songe ! Qui me réveillera et comment, cela m'est complètement égal. Moi aussi, j'aurais pu me trouver étendu, couvrant convulsivement ma poitrine trouée de mes mains. Je voudrais bien savoir si l'on serait accouru aussi promptement à mon secours, ou bien si l'on m'aurait laissé crever comme un chien ? Redlich a visé au-dessus de ma tête. En échange, il a reçu de moi une balle en pleine poitrine ».

Seulement maintenant, le capitaine sentit des pointes douloureuses dans sa poitrine.

— Pour quoi ? gémit-il, tâchant de vaincre ce sentiment nouveau et terrible. C'est pour ce qu'il m'a dit hier ! Pour cette calomnie inouïe et malhonnête qu'il n'a pas voulu démentir. Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? Par méchanceté innée ? Ou ne pouvait-il pas le faire ? Il ne le pouvait pas ? Pourquoi ne le pouvait-il pas ? Mais parce que tout ce qu'il m'a dit, était la pure vérité. Oh, mon Dieu !

Ces dernières paroles, le capitaine les cria et chancela. Il se serait évanoui et tombé si, inconsciemment, il ne s'était pas cramponné des deux mains à un réverbère. Celui-ci était mouillé, froid et glissant. A son contact, le capitaine reprit ses esprits, mais le sentiment de douleur

et d'angoisse ne s'apaisait pas dans son âme, mais s'amplifiait, au contraire, de plus en plus.

Cet abîme infect et épouvantable qui, après sa conversation d'hier avec Redlich, s'était ouvert à ses pieds et qui dans son combat solitaire à la porte d'entrée, avait failli le mener à un dénouement sanglant, cet abîme que, par la suite, il emplissait, piétinait et nivelait à grands coups de volonté et d'amour, avait rouvert pour toujours, eût-on dit, sa gueule devant lui. Il était comme un monstre avide d'offrandes. Le sang de Redlich ne l'avait pas assouvi, au contraire, il l'avait agrandi, approfondi, rendu plus terrible. Et si Redlich était vraiment innocent, si tout ce qu'il lui avait dit était vrai? Après tout, Redlich le lui avait raconté de son propre gré, et non pas par goût de médisance. Il le lui avait dit, parce qu'il le devait. La rencontre fatale avec Julia au dîner et le mépris qu'il lui avait manifesté après, l'avaient forcé à se justifier. A qui la faute, si cette justification avait tiré au jour un si grand abîme de scandale et de bassesse? Du reste, Redlich n'était pas le seul à connaître ce secret. Tous les officiers étaient apparemment au courant de cette histoire, puisqu'ils avaient décidé de l'exclure de leur société! Chacun d'eux était prêt à lui répéter ce que Redlich lui avait dit. «Donc, puisqu'il en est ainsi, pourquoi ai-je tué Redlich? Ou plutôt, pourquoi ne m'a-t-il pas tué, lui? Pourquoi ne

m'a-t-il pas fait cette bonne action ? Je serais mort, convaincu de mourir en victime innocente d'une intrigue honteuse. Et maintenant ? Qui suis-je à présent ? »

Arrivé au premier banc du square devant la préfecture, il s'assit, épuisé, et continua à méditer. Les passants qui coulaient en flot continu jusqu'à l'église Volosska ou revenaient du marché dans la rue Lytchakiv, le dévisageaient comme s'ils voyaient sur lui les traces de la lutte intérieure de ses sentiments, haussaient les épaules ou émettaient tout haut des remarques acerbes sur ce capitaine qui avait certainement bu un coup de trop la veille et qui, à présent, se dégrisait avec un bol d'air frais. Cependant, le capitaine ne voyait rien, n'entendait rien, tout à la lutte destructive qui bouillonnait dans le tréfonds de son âme. Parmi les passants, il y avait aussi des soldats qui, se rendant à la caserne, le saluaient, exécutaient des « *links schaut* »¹ et passaient, droits comme des perches. Le capitaine les regardait les yeux grands ouverts, mais il ne les voyait pas et ne répondait point à leurs salutations muettes. Tout ce fourmille-ment d'hommes qui flânaient devant ses yeux lui paraissait si lointain, si étranger, si illusoire qu'il fût vain de chercher un rapport entre eux et lui-même.

¹ Alignement à gauche ! (*all.*)

« Ma femme, mon Aniela eût-elle pu, de connivence avec cette Julia, tenir une maison de débauche ? Ma femme, Aniela, et une maison de débauche ! »

Cette pensée, qu'hier encore, il trouvait simplement ridicule dans sa monstruosité, impossible et contraire à toutes les lois de la nature, lui parut maintenant simple, familière et naturelle... Julia, son amie, était une veuve ingénieuse et sans scrupules. Aniela était une veuve de paille, avec deux enfants, une retraite médiocre et sans aucun gagne-pain. Elle avait parlé de leçons particulières dans ses lettres, mais c'était faux ! Autrefois, elle avait joué du piano, mais pas au point de donner des leçons. Par conséquent, elles avaient une entreprise commune ! Un bel appartement, des meubles, un petit pensionnat pour jeunes filles et la chasse aux joyeux voyageurs, fils de famille, friands de plaisirs raffinés et distingués. La chasse aux oiseaux bleus que l'on pouvait plumer. En premier lieu, les militaires, les officiers et les hauts gradés ! Et l'aristocratie ! Les revenus, elles se les partageaient. Voilà tout le secret de son économie et de sa bonne gérance ! Voilà la quintessence et le fond de l'histoire avec le baron Reuchlingen ! « Ah oui ! Je comprends maintenant ! En partant, je l'avais mise en garde contre lui. Il lui manifestait une grande sympathie, un profond respect, chaque jour presque, il passait nous voir. Elle le tenait

à distance. Jamais dans ses lettres, elle ne m'en parlait. Cela me paraissait suspect, mais je ne voulais pas la chagriner, l'interroger plus minutieusement. Et puis, brusquement, cette déchéance morale du baron, cette rage féroce qui s'allumait dans ses yeux à la seule évocation d'Aniela. Il l'appelait, tour à tour, un ange et le diable. Oh, je comprends, je comprends ! Elle avait exploité sa passion, sans l'assouvir. Elle et son amie l'avaient tondu, amené à perdre son domaine, son honneur et sa raison. Comment s'y étaient-elles prises ? Ah, était-ce si difficile à deviner ? »

Avec une célérité forcenée, une sorte de clairvoyance diabolique, le capitaine plongeait dans cette mer d'ignominie, s'y enfonçait, tentait d'en mesurer toute la profondeur. Ce qui, tout récemment encore, lui paraissait énigmatique, confus, plein de contradictions et obscur, venait de s'éclaircir soudain, devenait compréhensible et net, comme des lettres, longues d'une aune. Et il lisait, avec empressement, avec une avidité inassouvie, ce livre horrible dont il eût été heureux, une heure auparavant, de laver chaque mot de son sang. Avec une amertume infinie, il se répétait qu'il suffisait de perdre tout respect pour une personne pour comprendre ses intentions et ses motifs les plus secrets.

Pourtant, nonobstant cette vue pessimiste, nonobstant les nombreux et graves indices qui

accablaient Aniela, le capitaine sentait qu'il continuait de l'aimer, que dans son pauvre cœur incorrigible couvait toujours l'étincelle de son attachement pour elle, voire même celle d'un espoir insensé que tout cela pût être un mensonge, une illusion, un songe horrible que ses beaux yeux, ses paroles, toute sa figure briseraient d'une façon magique, disperseraient ces cauchemars, dissiperaient ces nuages, brilleraient d'un nouvel éclat merveilleux.

-« Et le grand-père ! Et le vieux Hurter ! se souvint-il d'un coup. Mais j'ai vérifié les comptes où étaient portées des sommes assez importantes qu'il lui envoyait à diverses époques. J'ai vu ses lettres, pleines de gratitude, d'amour paternel. Ce n'est pas une illusion, ça ! Et puis cela explique tout, tout ! Il est vrai que ces sommes, je ne les ai pas vérifiées, je ne les ai pas comptées, et les lettres, je les ai parcourues superficiellement. Avais-je la tête à cela, alors ! Des nuages roses de bonheur me couvraient la vue. J'étais ivre d'un bonheur calme. Mais ces papiers existent, et sont une arme irréfutable avec laquelle je pourrai me déclarer et accuser les calomniateurs de mensonges. J'intenterai un procès, je lutterai pour mon bonheur, non pas contre ce pauvre diable de Redlich, mais contre le gros du public. Oui, ce sera la meilleure voie ! Cette Julia peut être cent fois coupable, cela ne

me regarde pas ! Aniela avait pu la recevoir sans rien savoir de son infâme gagne-pain. Mais je dois coûte que coûte obtenir une disculpation, ou alors... »

Le capitaine se leva et se redressa. Il se sentait renaître. Comme le naufragé s'accroche à un brin de paille, lui, il se rattachait aux lettres et aux comptes d'Aniela, cherchait en eux un appui et le salut, et les trouvait l'espace d'un instant. Sentant ce petit bout de terre ferme sous ses pieds, il pouvait se calmer un peu, réfléchir à la ligne de conduite qu'il devait adopter. Il ne doutait nullement qu'il lui faudrait agir d'une manière décisive. Chaque instant d'hésitation et d'incertitude pouvait entraîner les plus funestes conséquences.

En ce cas, il devait donner sa démission, et cela à l'instant même. Parce que, maintenant, chaque rencontre avec les militaires était pour lui un supplice moral, mais aussi l'exposerait à de nouveaux conflits, pareils à celui qu'il avait eu avec Redlich. Dans la campagne qu'il devait commencer à mener pour réhabiliter son foyer familial, il avait besoin d'une liberté d'action, de pouvoir disposer librement de sa personne, ce qui eût été incompatible avec son engagement militaire. Au reste, le capitaine le sentait, l'affaire même, qu'il aurait à élucider, était de celles dont l'exposition publique ne seyait nullement à un militaire et que si, à cet instant, il ne

démissionnait pas lui-même, dans quelques jours, il pourrait s'attendre à être mis d'office à la retraite, si l'affaire avait du retentissement. La demande de démission, qu'il avait ébauchée la veille pour satisfaire, comme il le lui avait semblé, un étrange caprice de sa femme, lui était d'un grand recours à présent. Sans perdre un instant, le capitaine se rendit au Commandement général, frappa à la porte du procès-verbal de présentation et y déposa sa demande, au grand étonnement des fonctionnaires présents dans la pièce qui avaient vu le général, l'avant-veille, saluer amicalement le capitaine arrivé de Bosnie.

Sorti du bureau, le capitaine décida de rentrer chez lui. Il était déjà dix heures. Il devait avoir une conversation avec sa femme, lui parler à cœur ouvert, lui raconter en détail tous les événements, l'adjurer de lui dire la vérité. Il devait être certain, tout connaître, le bon et le mauvais, pour savoir contre quoi il devait lutter.

Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'un homme, de l'autre côté de la rue, ôta son bonnet, commença à le brandir, à le saluer et à faire toutes sortes de grimaces. Le capitaine lui jeta un coup d'œil, mais ne le reconnaissant point et pensant que c'était un poivrot, il se détourna et s'apprêta à poursuivre son chemin. Alors l'homme qui, apparemment, n'osait pas crier, retroussa son manteau jusqu'aux genoux et s'en-

gagea dans la boue de la rue, courant en biais vers le capitaine. L'ayant rattrapé, il ôta de nouveau son bonnet et tout en le saluant, il lui sourit de ses grosses lèvres.

— Mes hommages, mon capitaine ! Vous ne me reconnaissez pas, mon capitaine, n'est-ce pas ? demanda l'inconnu.

Le capitaine le regarda machinalement et grommela :

— Non.

— Je suis Slyvinski. Vitsko Slyvinski. J'étais votre ordonnance en Bosnie, mon capitaine.

— Ah, c'est toi, Vitsko ! fit le capitaine, lui tendant la main que Vitsko baisa. Alors, comment ça va ? Que deviens-tu ?

— Ça va bien, mon capitaine. Mon service terminé, je suis rentré chez moi. Mais comme j'ai été blessé en Bosnie et que j'y ai été distingué pour mon service, vous vous souvenez, mon capitaine, de cette affaire de cartouches avec lesquelles j'ai sauvé notre compagnie, et qu'à la maison je n'avais pas les moyens de vivre, alors on m'a offert une place de garde-malade à l'hôpital du pays.

Le capitaine sourit quand Vitsko mentionna les cartouches. Il se rappelait fort bien cette aventure qui avait fait du bruit dans toute la garnison de Bosnie. Un détachement de sa compagnie, harcelant les rebelles, s'était aventuré profondément dans les montagnes. Il était com-

mandé par un caporal, un brave gars, courageux et résolu, mais pas très malin. Dans ce détachement, c'était Vitsko le plus intelligent. Il portait plusieurs charges de dynamite dans un sac à dos que le capitaine avait obtenu pour lui au commandement.

Les soldats, ne voyant aucun danger, avaient installé un bivouac dans un petit bois, posé leurs carabines en pyramide, allumé un feu et commencé à rôtir le mouton qu'ils avaient attrapé lors du passage de la montagne voisine. Tous étaient absorbés par ce travail et avaient oublié toute précaution lorsque, juste derrière leur dos, un coup de feu retentit brusquement. Ils se relevèrent, effrayés, saisirent les carabines, mais virent au même instant les rebelles cerner le bosquet de tous côtés.

— Ne vous risquez pas à tirer ! cria le chef des insurgés. Nous vous voyons tous et vous tenons en joue. Si vous tirez un seul coup de feu, nous riposterons sur-le-champ à notre manière et vous tomberez tous, percés par au moins quatre balles.

Les soldats, pris de panique, étaient debout, la carabine à la main, perplexes, comme des moutons destinés à l'abattoir. Un seul, Vitsko, enfant de Lvov, garda tout son sang-froid. Provenant un coup d'œil rapide sur le terrain, il vit que le petit bois était composé de grands chênes assez rares, doublés de fourrés épais,

mais bas. Il vit encore que les rebelles avaient encerclé le petit bois de tous côtés, mais qu'ils craignaient visiblement une embuscade, aussi n'approchaient-ils pas trop. Une idée salvatrice passa comme un éclair dans son esprit.

— Ecoute-moi, Mykola, souffla-t-il au caporal. Fais ce que je te dis et tout ira bien. Donne-nous l'ordre « *Duckt euch!* »¹ et toi, pendant ce temps, cause avec ce Bosniaque. Fais semblant de vouloir te rendre, mais marchande le plus longtemps possible. Fais-le hardiment, ne montre pas que tu as peur!

— *Duckt euch!* cria le caporal, se tournant vers ses hommes et ceux-ci, suivant l'exemple de Vitsko, s'accroupirent d'un coup et disparurent ainsi de la vue des Bosniaques, mais pas tout à fait. Pourtant, l'avantage de cette manœuvre était que ces derniers ne pouvaient pas les compter et les mettre en joue.

— Qu'est-ce que vous faites? s'écria le Bosniaque, qui n'avait pas compris l'ordre, mais voyait que sa position était maintenant loin d'être aussi avantageuse qu'il y a un instant.

— Mais nous ne tirons pas, répondit le caporal d'un ton bonasse. Je leur ai ordonné de s'asseoir pour que l'envie ne prenne pas à l'un d'eux de tirer. Tu sais, la main peut parfois démanger.

¹ Baissez-vous (*all.*)

— Sale boche ! grogna le Bosniaque, accompagnant son injure d'un de ses gros mots à lui à l'adresse du saint spécial de ces fichus boches qui, de plus, parlaient un pur ukrainien et pouvaient se faire comprendre des Bosniaques sans le truchement d'un interprète.

— Alors, que nous voulez-vous ? questionna le caporal.

— Rendez-vous ! répliqua le chef.

— Hum, en un mot, tu en veux trop, prononça lentement le caporal du ton d'un homme qui marchanderait le prix d'un cheval à Drogobytch avec un bohémien d'un autre village. Tu te rends compte, frère, de ce que nous chantera notre général, si nous nous rendons les armes à la main ?

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? riposta le Bosniaque. Si vous ne pouvez pas vous rendre les armes à la main, rendez-vous alors comme ça : rangez d'abord les armes, puis rendez-vous vous-mêmes.

— C'est encore pire, dit le caporal. Nous ne gagnons rien ainsi.

— Comment ça, rien ?

— Eh oui, si vous ne nous décapitez pas, monsieur le général donnera l'ordre de nous faire tous passer par les armes.

— Qu'est-ce qu'on doit faire alors avec vous ? demanda le chef des rebelles, persuadé que le

détachement ne pourrait pas lui filer entre les doigts.

— Le sais-je, moi, répliqua le caporal hochant la tête. Je ne voudrais pas vous faire de tort, mais je n'ai nullement envie de perdre ma tête à cause de vous. Tu sais quoi, vieux, si on s'arrangeait comme ça : vous prenez nos sacs et nos capotes, tout l'argent que nous avons sur nous, les provisions de poudre et de cartouches, tout cela peut vous servir, n'est-ce pas ? Et vous nous laissez partir avec les carabines, parce que nous devons rejoindre en hâte le régiment.

— Ah oui ? Vous n'avez pas le temps ? cria le Bosniaque, narquois, et il se mit à tenir conciliabule avec ses compagnons. A ce moment, Vitsko arriva en rampant vers le caporal et lui souffla :

— Cache-toi derrière le chêne et commande : *Feuer !*

D'un bond, le caporal fut derrière le chêne et cria :

— *Feuer !*

La salve éclata, se répercutant en écho dans les montagnes. Les soldats cachés dans les fourrés visaient, agenouillés, les rebelles et abattirent raides morts quelques Bosniaques, y compris leur chef. Mais cela n'eût servi à rien, parce que les rebelles étaient plus nombreux et la petite quantité de boches leur redonnait courage. Mais, juste au moment où ils voulurent riposter à leur tour,

une terrible explosion retentit, faisant trembler la terre. Un chêne à la lisière du bois fut emporté avec ses racines et, dans un terrible fracas, se répandit en copeaux qui s'abattirent sur la terre, frappant même quelques Bosniaques à la tête.

— Au secours! Le diable aide les boches! hurlaient les rebelles.

— Lance la deuxième! cria le caporal rendu plus hardi et, au même instant, à l'autre extrémité du bois explosa une deuxième charge de dynamite, aussi puissante que la première, produisant le même effet mystérieux sur les Bosniaques.

— *Boga mi!*¹ clamèrent-ils. Les boches ont des canons! Sauve qui peut! Filons! Filons vite!

L'explosion de la troisième charge couvrit leurs cris. Protégés par ces puissants feux d'artifice, le détachement sortit avec honneur de cette redoutable position, sans aucune perte, battant en outre l'ennemi à plate couture. Pour cette prouesse, Vitsko obtint la médaille d'argent du courage et, son service terminé, la place de garde-malade à l'hôpital du pays.

— Je vous cherche, mon capitaine, depuis une heure, dit Vitsko.

— Moi?

¹ Mon Dieu! (*croate*).

— Oui. Je suis passé chez vous, mon capitaine. Madame votre femme m'a dit que, sans doute, vous étiez au cercle. J'y suis allé, on m'a dit : il était hier ici, mais aujourd'hui il n'est pas passé, il se peut qu'il soit au bureau du régiment, rue Jovkivska. Je m'y suis rendu, on m'a dit que vous étiez en congé maintenant et que vous ne veniez pas, mais que peut-être...

Le capitaine, surpris, interrompit ce récit intéressant.

— Quel besoin urgent t'a fait me rechercher si intensément ?

— Moi, je n'ai besoin de rien, mon capitaine, répondit Vitsko, débonnaire. Mais hier, à l'hôpital... vous savez, mon capitaine... on nous a amené un vieillard... Vous le connaissez, n'est-ce pas, mon capitaine ?

— Quel vieillard ?

— Il a dit que vous le connaissiez. Hier, il est tombé et s'est blessé sur un trottoir. Ce ne serait pas trop grave, il n'a rien de cassé. Mais il se révéla qu'il n'avait pas mangé depuis deux jours et était à bout de force. A l'hôpital, il a attrapé la fièvre. Toute la nuit, il vous a appelé, mon capitaine.

— Moi ?

— Mais oui, mon capitaine. C'est ce qui a attiré mon attention. Il ne faisait que répéter : Angarovytsch, Angarovytsch ! Je l'ai veillé cette nuit. Je lui ai demandé plusieurs fois : « Que lui

voulez-vous, père, à Angarovytsch ? » Mais lui, dévoré par la fièvre, ne comprenait rien. Ce n'est qu'à l'aube qu'il est revenu un peu à lui. Il m'a appelé et m'a prié, au nom du ciel, de retrouver monsieur le capitaine Angarovytsch et de lui demander de venir le voir le plus tôt possible. Comme je vous connais, mon capitaine, et comme j'avais justement à faire en ville, je lui ai promis de vous retrouver.

— Mais qui est donc ce vieillard qui a besoin de moi ? Comment s'appelle-t-il ?

— Hier, il n'a rien pu nous dire, tellement il était faible. Il ne pouvait même pas manger et nous devons le nourrir comme un bébé. Ce n'est que ce matin qu'il a dit qu'il s'appelait Mykhaïlo Hurter.

Un coup de tonnerre, qui eût éclaté à proximité, n'aurait pas tant épouvanté le capitaine que ce nom prononcé dans ces circonstances. Qu'était-ce encore que cette énigme-là ? Hurter, ce richard, ce propriétaire de plusieurs fabriques, n'eût pas mangé depuis deux jours ! Il serait ce vieillard indigent qu'il avait vu tomber sur le trottoir et pour lequel il avait donné deux guldens par charité ? Le tourbillon de pensées, d'appréhension et de soupçon, qui avait commencé doucement à s'apaiser, se remit à gronder dans sa tête. D'un geste de la main, il renvoya le serviable Vitsko et se mit à courir d'un trait

place Bernardska, sauta dans le premier fiacre et se fit conduire à l'hôpital.

Hurter était assis dans son lit, le dos soutenu par un oreiller et mangeait du bouillon avec l'aide d'une sœur de charité, quand le capitaine entra dans la salle. C'était un vieillard bien charpenté, osseux, mais extrêmement maigre, revêtu d'une grosse chemise d'hôpital et d'une veste en laine. Son visage, ridé comme une pomme desséchée, avait la couleur d'un vieux parchemin et était encadré d'une longue barbe blanche en broussaille. Il ressemblait à un de ces mendiants, habitués des églises, et le capitaine crut même percevoir une légère odeur d'encens.

A la vue du capitaine, Hurter tressaillit de tout son corps et lâcha la cuiller qu'il allait porter à sa bouche.

— Ah! ... mon fils! Capitaine! ... Tu es venu! balbutia-t-il d'une voix tremblante et saccadée. J'ai tant prié Notre Seigneur... avant de mourir... Oh! parce qu'il ne me reste plus longtemps à vivre, mon fils. Mais prends place! Assieds-toi, ici, près de moi, plus près! Tu as une chaise? C'est bien comme ça! Donne-moi ta main!

Sans mot dire, le capitaine prit la chaise et s'installa au chevet de Hurter. Son cœur se serrait, comme s'il eût été pris entre des tenailles. Il tendit sa main à Hurter qui la pressa contre ses lèvres et l'arrosa de larmes. Le capitaine s'efforçait de ne pas le laisser faire. Les larmes

du vieillard le brûlaient comme des gouttes de plomb chauffé à blanc.

— Que faites-vous, père ? Il ne faut pas, voyons ! s'écria-t-il, arrachant sa main des lèvres du vieil homme.

— Non, non ! Laisse-moi faire ! Donne-moi ta main, donne-la, murmurait Hurter. Je suis une vieille bête... une vieille bête... Les sanglots interrompirent son monologue, je te dois... cette satis... oh, oh !... faction !... Dieu me châtie... et avec justesse... pour mon orgueil... mon fichu orgueil... et mon aveuglement !...

Le capitaine écoutait ces propos avec compassion et douleur, bien que leur enchaînement, leur lien logique lui échappât. Cependant, il n'interrompit pas Hurter qui, secondé de la sœur, achevait son déjeuner, gémissant et toussant de temps à autre, tout en poursuivant son récit :

— J'étais bête, mon fils ! L'orgueil m'aveuglait... Oh ! tu sais, si Dieu veut prendre quelqu'un... kakh-kakh-kakh !... Je n'en peux plus !... Je n'en ai plus pour longtemps, et j'ai tant de choses à te dire ! Tu sais, je sens mon cœur se geler. Il n'est pas mort, il vit, mais il est gelé. Il voudrait fondre, il tressaille parfois, mais il ne peut pas le faire tout seul... Imbécile que je suis !... Je l'ai refroidi moi-même et j'en meurs à présent !

...Il s'interrompit. La sœur de charité le força à achever son bouillon qui était devenu tout

froid. Le capitaine était assis, l'air absent et promenait un œil mécanique sur tout ce qui se passait autour de lui. La sœur, après avoir nourri Hurter, reposa l'oreiller à sa place, puis aida le vieil homme à se recoucher, le couvrit avec une couverture et s'en alla sans mot dire, prenant congé du capitaine d'un léger signe de tête.

— Donc... que voulais-je dire... reprit Hurter, levant sur le capitaine des yeux ternes, profondément enfoncés dans les orbites et à moitié recouverts de sourcils en broussaille. Merci, cent fois merci d'être venu me voir ! Donne-moi ta main... n'aie pas peur... je veux seulement la poser ici, sur mon cœur... Je sais, je sais, tu es bon et généreux ! Malheureusement, je l'ai appris trop tard. Autrefois, quand j'étais riche, j'étais aveugle, je glaçais mon cœur et l'enveloppais d'une carapace d'acier, je ne voulais même pas te voir ni entendre parler de toi. Je te haïssais profondément. Je te méprisais. J'ai maudit Aniela de t'avoir épousé. Oh, Dieu m'a puni. Il m'a envoyé deux coups, mon fils, l'un plus douloureux que l'autre. Il a repris ma fortune et m'a ouvert les yeux !

Les sanglots, sans larmes, qui secouèrent tout son corps, ne lui permirent pas de poursuivre son récit. Ensuite, il eut une longue quinte de toux qui fit accourir la sœur de charité et s'assurer que rien de grave ne menaçait le malade. Lorsque la quinte s'apaisa, un silence de quel-

ques minutes s'établit dans la salle. Puis le vieillard reprit son souffle, suffisamment calmé, afin de poursuivre son récit.

— Il y a quatre ans que j'ai tout perdu, continua Hurter.

— Quatre ans ! s'écria le capitaine qui, ne pouvant maîtriser son émotion, tomba sur la chaise, comme échaudé.

— Oui, mon fils, quatre ans, confirma Hurter qui ne comprenait pas son émotion. C'est une bien longue histoire... J'ai été trahi, trompé, que Dieu leur en garde rancune ! Je suis resté sur la paille. On a fait de moi un suisse d'église... Oh, le pain amer que je mangeais, mais que faire, j'y étais bien forcé. Alors, je me suis souvenu de vous, d'Aniela, de toi... J'ai appris que tu étais en Bosnie... J'ai écrit à Aniela, je lui ai expliqué ma situation, la suppliant de me secourir. Elle ne m'a pas répondu... Un an plus tard, je lui ai écrit encore une fois. Elle a laissé ma lettre sans réponse... Je suis tombé malade... J'ai perdu ma place... Un vieux, ce n'est bon à rien... qui donc a envie de garder un poids ! J'ai été réduit à la mendicité, à tendre la main pour un morceau de pain. Alors, j'ai pensé que peut-être... Mon Dieu ! Mais elle est ma nièce après tout ! Je l'ai élevée, je lui ai donné une dot ! Elle n'allait pas me mettre à la porte. C'est ce que je pensais d'Aniela... et je suis parti vous voir. De Cracovie... à pied... mendiant en che-

min... souffrant la faim et le froid... Oh, mon fils ! Je sens que Dieu me punit avec justesse pour mes péchés. Mais son châtement est bien dur !

En écoutant ces paroles, le capitaine était tout torturé. A chaque phrase, un clou s'enfonçait dans son corps. Chaque plainte du vieillard tortillait, comme une vrille, ses articulations. Chaque accès de toux le brûlait comme une torche. Il tâchait de ne pas regarder Hurter, pour ne pas trahir les horribles souffrances que lui causaient ses paroles. Et le vieillard, ayant toussé tout son soûl, reprit son récit :

— Elle ne m'a pas répondu ! Elle m'a oublié et ne voulait pas se souvenir de moi. C'est peut-être juste après tout. Il se peut que je l'aie mérité pour vous avoir oubliés dans le temps. Mais, malgré tout, elle aurait pu le faire... Oh, mon fils, je ne souhaite ni à toi ni à elle de goûter à ce qui, pendant ces quatre années, fut mon pain quotidien !

Il essuya les lourdes larmes qui roulaient de ses yeux et se perdaient dans les profonds sillons de son visage.

— Mais toi, toi, tu ne me repousseras pas, n'est-ce pas ? Tu m'abriteras jusqu'à la fin de mes jours, dis ? fit Hurter d'une voix tremblante, en se tournant vers le capitaine.

— Comment donc, père ! s'écria celui-ci, étreignant les deux mains desséchées dans les sien-

nes. Auriez-vous pu en douter un seul instant ? Rétablissez-vous vite pour partir d'ici.

— Oh, je guérirai, je guérirai ! dit Hurter précipitamment. Je sens que c'est Dieu qui t'envoie à moi. Ta seule présence me redonne force et santé. Je te remercie, mon fils ! Je te remercie cent fois !

Puis, secouant la tête d'un air mélancolique, il ajouta :

— Mais j'ai peur d'elle... J'ai peur d'Aniela. Surveille-la, mon fils ! C'était une bonne fille, intelligente, énergique. Or, c'est moi, moi, maudit et pauvre malheureux, qui lui ai empoisonné l'âme ! C'est moi qui lui ai inculqué cet orgueil, ce mépris des humbles, des miséreux, des infirmes... cette crainte de la pauvreté et de l'indigence... ce dédain des pauvres... Et je crains bien, mon fils, que cette ivraie n'étouffe les bonnes graines dans son cœur. Tu vois, elle n'a pas répondu une seule fois, quand je lui ai avoué que j'étais pauvre et que je souffrais la misère. Elle ne m'a pas réconforté, ne m'a pas tendu une main secourable. Ça, mon fils, c'est un mauvais présage, un très mauvais présage ! Elle m'a battu avec l'arme que je lui ai mise dans les mains. Surveille-la, parce que c'est une arme fort dangereuse !

Le capitaine, pâle et froid comme un cadavre, contemplait Hurter d'un œil hagard, puis il se leva et prit en hâte congé du vieil homme. Il

sentait que s'il restait plus longtemps ici, s'il écoutait encore les propos de Hurter, il deviendrait enragé et fou. En proie à l'angoisse que l'on ressent avant une attaque d'apoplexie, il faisait tout ce qu'il pouvait pour sortir au plus vite d'ici et se retrouver à l'air frais.

— Tu t'en vas déjà, mon fils ? dit Hurter d'une voix plaintive. Bon, pars ! Je sais que tu es occupé, que tu as des obligations. Mais reviens me voir dès que tu trouveras un moment ! Et puis, quand je serai rétabli, je t'en supplie, au nom de tous les saints, prends-moi chez toi ! Donne-moi un petit coin dans ta maison et un morceau de pain ! Je ne te gênerai pas longtemps. Seulement, ne me laisse pas crever de faim dans la rue !

11

« Ainsi, elle a menti ! Là aussi, elle mentait ! » Cette pensée torturait le cerveau du capitaine. « Elle m'a entouré d'un réseau de mensonges de tous côtés. Mon Dieu, avec quelle maîtrise elle tenait son rôle ! Elle me paraissait pure, sainte, innocente. J'aurais donné ma tête à couper que, jamais, une méchante pensée n'avait effleuré son âme. Et pendant ce temps, elle... Elle m'a montré de faux comptes, sachant bien que, dans l'émotion de la première joie, je ne serais pas en état de les examiner minutieusement. Elle

m'a montré de fausses lettres du vieux Hurter, pleines de gratitude et d'amour, en réalité, elle n'a pas daigné répondre au vieillard, affamé et écrasé de la misère. Quelle nature est-ce donc ? Quel cœur ? Est-ce une diablesse ou seulement une comédienne ? »

Puis il se souvint des paroles de Hurter sur l'âme d'Aniela empoisonnée par l'orgueil et le mépris des pauvres et se mit à réfléchir froidement.

« Mais c'est vrai ! Elevée dans la richesse et le luxe, dans un monde moyenâgeux surréaliste, loin de la vie réelle et de sa lutte, loin des hommes malheureux et des déçus, d'où pouvait-elle apprendre la compassion à leur égard ? Elle n'est habituée à aucun travail utile. Dans sa jeunesse, on l'a préparée à être une poupée, un idéal, un être astral, une idôle et un amusement pour les hommes, mais non pas un être humain, une citoyenne. On lui a donné une éducation religieuse, c'est-à-dire qu'on lui a appris le catéchisme, les prières, la pratique religieuse, mais toute son éducation, sa vie, ses manières, les traditions de la maison et de l'école lui ont gâché à jamais ses fondements éthiques. Et puis, ce qui devait arriver arriva ! »

Sorti de l'hôpital, le capitaine prit un raccourci, une ruelle étroite et raide, plutôt un chemin vicinal, qui menait directement rue Pékarska, chez lui. Il tremblait à la seule pensée de revoir

sa femme, de devoir lui parler, d'entendre ses nouvelles ruses, ses nouveaux mensonges étayés par de nouvelles preuves, de devoir déchirer fil après fil cette misérable toile d'araignée. Il éprouvait une aversion infinie pour elle, comme pour une femme déchue, indigne de son nom. Comme elle était tombée bien bas à ses yeux, depuis ces dernières vingt-quatre heures ! Lucifer, jeté du haut du ciel au fond de l'enfer, n'était pas tombé plus bas. Et c'était Aniela, la mère de ses enfants ! C'était cette femme qui portait son nom et qui, sans l'ombre d'une hésitation, le traînait dans la boue ! Le voilà l'honneur pour lequel il avait sacrifié la vie de son meilleur ami !

La rue était déserte. Pour échapper à ses pensées qui, pareilles à des souris, rongeaient son âme, le capitaine s'efforçait de fixer son attention sur les choses les plus insignifiantes qui l'entouraient. Il lisait attentivement les enseignes déteintes et délavées par les pluies successives. Il comptait les piquets des palissades. Il contemplait le visage de la madone en plâtre devant l'internat des Ressuscités, essayant d'y retrouver un trait qui lui rappellerait Aniela.

Ensuite, sans aucune raison apparente, il pressa le pas, se mit à marcher vite, à courir presque vers sa demeure, comme si un incendie y faisait rage et menaçait la vie d'un des siens, ou qu'une calamité menaçait sa demeure et que lui, arri-

vant opportunément, la détournait. Seulement maintenant, à cet instant de terrible angoisse, d'inquiétude insensée, de battements précipités de cœur, qui allaient s'intensifiant à mesure qu'il approchait de la maison verte, si familière, il sentait qu'en dépit de toutes ses souffrances, de la honte qui couvrait son nom, il l'aimait toujours, il aimait cette belle femme gaie, énergique, ces yeux profonds et charmants, ces lèvres roses, ces cheveux brillants et opulents, cette taille souple, cette voix, ces mains... Il ne réfléchissait pas à ce qu'il ferait après avoir démêlé ce nœud maudit qui l'enveloppait tout entier. Il sentait approcher la catastrophe, le roulement sourd des nuages lourds de foudre, mais il ne savait pas, ne cherchait pas à deviner qui serait foudroyé le premier.

S'approchant de sa maison, le capitaine aperçut du côté opposé, rue Panska, un groupe peu commun de cinq jeunes filles, vêtues de robes criardes et vulgaires, coiffées de chapeaux à plumes, ornés de fleurs artificielles et d'énormes cocardes. Les gestes et les silhouettes de ces filles ne laissaient aucun doute sur leur métier. Tout en marchant, elles jetaient des regards aguicheurs aux hommes, riaient à gorge déployée et faisaient tout pour attirer sur elles l'attention des passants. Un seul homme les accompagnait, entre deux âges, trapu, aux traits typiquement

sémitiques, vêtu d'un habit bourgeois simple et élimé.

Tout en suivant le trottoir, les filles jetaient des coups d'œil aux maisons puis, s'arrêtant devant celle où demeurait le capitaine, elles la montrèrent du doigt :

— Ici ! C'est ici ! Dans cette maison verte.

L'homme au visage sémitique se jeta sans mot dire de l'autre côté de la rue, vers la porte d'entrée, suivi des filles qui riaient et relevaient, avec une visible coquetterie, le bas de leur jupe. Le capitaine s'arrêta près de la porte d'entrée et regarda, sidéré, cette société singulière. L'homme qui marchait devant, entra dans le vestibule et, voyant seulement maintenant le capitaine, il s'arrêta et, après un instant d'hésitation, toucha de la main droite le bord de sa casquette, puis s'approcha de lui.

— Excusez-moi, mon capitaine, dit-il avec cette humilité douceâtre propre aux garçons de café et aux inspecteurs de police, demeurez-vous dans cette maison ?

— Parfaitement.

-- Ne pourriez-vous me dire si une femme de capitaine loge ici ?

— Une femme de capitaine ? Quelle femme de capitaine ?

— Une veuve de capitaine.

— Autant que je sache, aucune veuve de capitaine n'habite ici.

— Eh bien, ne vous l'avais-je pas dit ? répliqua l'homme d'un air triomphant, en se tournant vers les demoiselles, restées à la porte d'entrée. J'ai feuilleté tous les registres de la police, aucune veuve de capitaine n'habite ici et n'y a jamais habité.

— Si, à l'époque, elle habitait ici ! trancha résolument une des filles et, rejetant la tête, regarda le capitaine avec une moue provocatrice.

— Je la reconnaîtrais tout de suite ! fit une autre.

— Moi aussi ! Moi aussi ! reprirent en chœur toutes les autres.

— Mais enfin, de quoi s'agit-il ? s'enquit le capitaine.

— Voyez-vous, mon capitaine, il y a là toute une histoire, répondit le petit homme, se grattant la tête. Je suis Hirsch, inspecteur de police, et ces demoiselles, eh bien, ce sont de celles, enfin, vous savez, mon capitaine...

Et il cligna d'un air significatif.

— Non, je ne sais pas, monsieur Hirsch, répondit le capitaine.

— Ce sont des demoiselles auxquelles un malheur est arrivé... Vous savez, mon capitaine, elles reviennent directement d'un lointain pays étranger. Savez-vous d'où, mon capitaine ? Deux rentrent d'Alexandrie, trois, de Constantinople. Et savez-vous, mon capitaine, comment elles se sont retrouvées là-bas ? Elles disent qu'une veuve de

capitaine de Lvov, jeune, élégante, dont elles ne se rappellent pas le nom, est venue à Stryj ou dans une autre petite ville pour engager une servante qu'elle voulait belle et habile, si possible orpheline, lui promettant un bon travail en ville et de bons gages. Or, vous savez, mon capitaine, des filles de cette espèce, à Stryj ou dans chacune de nos petites villes, il y en a, et si l'on veut, on les trouve. Plusieurs se sont présentées. Elle en choisissait une ou deux, celles qui lui plaisaient le plus et elle les emmenait à Lvov. En ville, elle descendait avec elles dans un hôtel et leur disait qu'elle-même n'avait pas besoin de servante pour le moment, mais qu'elle les placerait chez une amie. Celle-ci les gardait quelques jours, les nourrissait. Les pauvres filles demandaient du travail et cette femme leur disait qu'elle n'avait pas non plus besoin d'aide, mais que, justement, une de ses connaissances, de Stanislav, l'avait priée de lui envoyer une bonne. La fille n'avait pas d'argent pour le voyage. Cette femme lui donnait quelques guldens et se rendait avec elle à Stanislav. Là-bas son ami, qui ressemblait à un propriétaire arménien, l'accueillait, promettait à la fille monts et merveilles et partait avec elle pour Kolomyïa, Tchernivtsi, Seret. La fille était sotte, elle ne comprenait pas ce qui se passait et où elle se rendait, elle s'étonnait seulement que cela durât si longtemps. Le monsieur lui remettait un passe-

port qu'elle devait présenter à la frontière roumaine, traversait avec elle la Roumanie jusqu'à Galatzi, l'embarquait sur un bateau, l'emmenait à Constantinople et la vendait... vous savez, mon capitaine, il la vendait comme une bête. Il la vendait dans une maison... vous comprenez, mon capitaine ! Et celles qu'il ne vendait pas... Il avait un entrepôt à Galatzi, et de là-bas, il les expédiait par groupes... Donc, celles qu'il ne vendait pas, il les emmenait à Smyrne, à Alexandrie ou les envoyait encore plus loin, à Bombay, à Rio de Janeiro, Dieu sait où encore.

— Mais c'est une histoire horrible ! s'écria le capitaine, ébahi. C'est incroyable !

— Eh oui, eh oui ! acquiesça Hirsch, opinant de la tête. Incroyable, pourtant, c'est la pure vérité. Vous savez, mon capitaine, au début, nous aussi, nous avons de la peine à y croire. Il y a deux ans déjà, on écrivait dans les journaux qu'à Constantinople et dans d'autres villes de Turquie, il y avait des marchés clandestins de jeunes filles et que certaines personnes y amenaient, secrètement, un grand nombre de filles de chez nous, de Galicie. Vous savez, mon capitaine, ce que les journalistes écrivent... il se pouvait qu'il y eût un brin de vérité dans tout cela, mais lorsque la nouvelle tombait aux mains d'un journaliste, il racontait aussitôt un tissu de mensonges, modifiant tout au point que le père d'une de ces filles ne serait pas arrivé à connaître un

brin de vérité. Or, la police lit tout cela et se dit : si c'était vrai, il y aurait des femmes déshonorées, on serait venu se plaindre, réclamer, alors nous pourrions prendre l'affaire en mains. Mais vous savez, mon capitaine, *wo kein Kläger, da ist auch kein Richter*¹. Les journaux rendaient compte et nous nous sommes tus. Par la suite, la presse n'en a plus parlé, elle avait trouvé d'autres sujets et nous n'avons rien entrepris.

Il faisait froid dans le vestibule plein de courants d'air. L'inspecteur Hirsch, visiblement flatté de l'intérêt que manifestait le capitaine à son histoire et de son attention, se laissa emporter par son éloquence et, tout en faisant des gestes, clignant des yeux, coupant et reprenant à tout moment son récit, il décrivait l'enchaînement et l'étrangeté de cette histoire. Pendant ce temps, les filles se tenaient sur le trottoir, devant la porte, et commençaient à s'impatienter, ne sachant que faire et attendant visiblement une décision de l'inspecteur.

— Vous savez quoi, monsieur Hirsch, dit le capitaine en interrompant le flot de ses paroles, cette histoire m'a beaucoup ému. Je me rappelle qu'il y a quelques années, dans cette maison demeurait, en effet, une veuve de militaire, je ne me souviens plus si c'était un capitaine ou un

¹ Là où il n'y a pas de plainte, il n'y a pas de juge
(all.)

colonel. Il se peut que je puisse vous aider à la retrouver.

— Je vous en serais très reconnaissant, mon capitaine ! répliqua l'inspecteur. Savez-vous pourquoi ? Ce n'est pas une simple affaire. C'est une affaire très délicate même, que l'on ne peut pas comparer à un simple vol ou même à un meurtre. Et s'il se trouve que cette veuve de capitaine a des relations parmi les militaires, ou si jamais nous tombons sur une autre et non pas sur celle que nous cherchons, alors... mon capitaine, un pauvre petit inspecteur de police est comme un pauvre insecte que l'on peut facilement écraser quand on a des protections.

— Donc, raison de plus pour agir avec précaution. Je suis assez connu dans les cercles militaires et il se peut que je sois en état de vous fournir certaines informations, mais avant cela, je voudrais connaître le fond de toute cette affaire. Je vous inviterais bien chez moi, mais il y a ma femme, et un enfant malade...

— Oh non, non, s'écria l'inspecteur avec précipitation. Je ne veux pas vous déranger.

— Peut-être vaudrait-il mieux que nous procédions ainsi. Renvoyez ces demoiselles... où demeurent-elles ?

— A l'hôtel, chez Hecker.

— Donc, qu'elles rentrent à l'hôtel ! Et quand nous aurons retrouvé cette criminelle, vous les ferez venir pour la confrontation. Ça va ?

— Je pense que ce serait mieux ainsi ! dit l'inspecteur, à la fois content d'avoir trouvé subitement un allié en la personne d'un capitaine si remarquable, et étonné que ce capitaine, qui lui était inconnu, prenne à cœur cette affaire et lui propose, sans raison apparente, son concours. Se tournant vers les filles, il dit d'un ton tout autre, dur et impératif :

— Rentrez à l'hôtel et attendez-moi. Je viendrai sous peu.

Les filles s'en allèrent, parlant et riant à haute voix, tout en regardant souvent derrière elles.

— Et nous, fit le capitaine à l'inspecteur après le départ des filles, nous pourrions aller dans un restaurant ? Vous avez déjà déjeuné ?

— Oh non ! Nous n'avons pas le temps de penser de si bonne heure au déjeuner, avec le travail que nous faisons !

— Bon. Moi-même, j'ai un peu faim. Nous allons déjeuner ensemble et parler.

L'inspecteur commençait à devenir de plus en plus soupçonneux, mais il n'en fit rien paraître, d'autant plus que, outre les informations promises, il avait en perspective un bon déjeuner en compagnie du capitaine. Ils entrèrent à l'hôtel Varsovie. Le capitaine demanda un cabinet particulier, commanda le déjeuner et une bouteille de vin, et prenant place à table auprès de Hirsch qui, quelque peu gêné, était assis sur le

bout du siège, il prononça d'une voix des plus détachées :

— Ah, j'ai oublié de me présenter, monsieur Hirsch ! Capitaine Angarovytsch. Je viens de rentrer il y a quelques jours de Bosnie. Je crois que vous m'avez regardé avec une certaine suspicion, quand je vous ai promis mon concours pour découvrir cette criminelle...

— Mais, mon capitaine ! se récria Hirsch, sautant de son siège, comme s'il avait été piqué. Comment aurais-je osé...

— Restez assis ! dit le capitaine en le prenant par les épaules et en l'enfonçant dans son siège. Vous n'avez pas à vous gêner. C'est après tout votre métier de soupçonner, de deviner toutes sortes de rapports secrets. Je ne vous en veux pas. Mais déjeunons d'abord ! ajouta-t-il, lorsque le garçon eut versé le bouillon dans les assiettes.

La conversation s'interrompit pendant un certain temps. On n'entendait que le tintement des cuillers sur les assiettes. L'inspecteur mangeait avec zèle, consciencieusement, avec le désir de masquer son embarras provoqué par cette situation insolite.

— Je vais tout vous expliquer, dit le capitaine, après avoir vidé son assiette. En vérité, il y a bien quelque chose, un rapport qui m'incite à m'efforcer à retrouver cette femme. Mais achevez d'abord votre récit !

Par malheur, à présent, l'inspecteur n'était plus aussi loquace.

— Mon récit ? demanda-t-il, l'air étonné. Que devrais-je vous dire de plus, mon capitaine ?

— Mais enfin, cette... femme... Comment s'appelle-t-elle ?

— Ah, si nous le savions ! s'écria Hirsch. Elle serait déjà entre nos mains. Ces pauvres sottes ne lui ont pas demandé son nom, elles l'appelaient toujours madame la capitaine, et même si l'une d'elles le savait, elle l'eût oublié.

— Bon, mais d'où connaissent-elles son domicile ?

— Certaines, justement celles qui sont venues avec moi, se sont rappelées qu'en arrivant à Lvov, la femme du capitaine les avait amenées, un certain temps, dans sa demeure rue Pékarska. C'est tout ce qu'elles savaient, elles n'ont même pas retenu le numéro de la maison, il a fallu les conduire sur les lieux pour identifier la maison.

— Bon, et cette femme du capitaine, avait-elle des enfants ?

— Je crois que non. En tout cas, aucune d'elles n'en a fait mention.

Le capitaine respira un peu plus librement.

— Et cette femme a recruté beaucoup de filles de cette manière ?

— Qui le sait ? Elle a fait toutes les petites villes, et là où elle n'allait pas elle-même, son amie le faisait pour elle. Jusqu'à présent, dix-sept

sont revenues de Turquie, mais on dit que beaucoup plus y sont restées. Celle qui a été achetée par un riche Turc et est enfermée dans un harem, celle-là est perdue à jamais. Et celles qui ont été placées dans des maisons... enfin, vous savez, mon capitaine... il leur est bien difficile d'en sortir. Celles qui sont revenues ont eu à surmonter de grandes difficultés. Notre ambassadeur a été forcé d'intervenir pour que ces malheureuses victimes puissent rentrer dans leur pays.

— Mais c'est horrible tout cela ! proféra le capitaine, semblant se parler à lui-même. Arrachées à leur famille, au cercle familial de leurs connaissances, à leur pays, jetées dans la boue de la dépravation, vouées à l'esclavage éternel, à l'oubli, à une mort prématurée ou, à ce qui est cent fois pire que la mort, à la misère à l'étranger !... Rien que cette pensée peut vous faire devenir fou. Et cette canaille, qui n'est pas une femme, prenait encore de l'argent pour cela !

— L'ambassade a procédé, dans la mesure du possible, à une enquête sur cette affaire-là, poursuivit Hirsch. Les Turcs payaient pour les filles belles, jeunes et vierges cent et même deux cents ducats. Pour les autres moins.

— Bon, mais celui qui les vendait, cet homme...

— Oh, celui-là, nous le tenons déjà ! l'inter-

rompît Hirsch fièrement. Ah, c'est un renard rusé !

— Un Juif, sans doute ?

— Bien entendu ! acquiesça Hirsch, comme à contre-cœur. Seul un Juif peut être à la tête d'une affaire de cette envergure. Je suis sûr et certain que sans lui, ni cette femme du capitaine ni son amie n'auraient eu l'idée de faire ce commerce pour lequel il les a engagées et il ne leur donnait qu'une petite partie de ce qu'il gagnait lui-même, cela va de soi. Eh bien, à l'heure actuelle, il en est pour ses frais. Il y a quelques jours, sur notre demande télégraphiée, il a été arrêté à Budapest. Nous avons reçu un rapport de la police du pays selon lequel il avait, sur lui, beaucoup de papiers, de comptes, de reçus et une longue liste de ses aides et complices. Cela représente pour nous un gros travail, mon capitaine ! On va faire une chasse dans tout le pays !

Le capitaine tressaillit de dégoût en voyant paraître, sur le visage de cet homme, une lueur de joie féroce, la joie du loup qui voit un troupeau de brebis tassées dans un enclos, qui sait qu'il pourra les déchirer, les égorger, les mordre et qu'aucune d'elles ne pourra ni lui échapper ni lui résister.

— Je comprends votre joie, monsieur Hirsch, dit le capitaine, après un moment de silence, pourtant, il me semble qu'il y aurait lieu de vous

réjouir plus, si vous aviez manifesté, messieurs, un peu plus de vigilance avant et aviez empêché qu'on emmène sous votre nez, dans l'inconnu, tant de victimes innocentes.

— Est-ce que cela me regarde ? demanda Hirsch avec bon sens, attaquant le rôti qu'on venait de servir. Mon capitaine, ai-je mon mot à dire dans cette affaire ? Nous autres, inspecteurs, commissaires, nous sommes comme des chiens : on nous montre l'animal, on nous lâche, et notre devoir est de l'attraper. Le reste ne nous regarde pas, mais regarde ceux qui dirigent la chasse. Nous avons sans cela du travail plein les bras, oh, il y a tant à faire, il faut tant courir que nous avons à peine le temps de reprendre notre souffle. Tenez, prenons hier soir ! Me croirez-vous, mon capitaine, qu'à Lvov même, en plein cœur de la ville, se déroulent, des années, des choses qui rappellent beaucoup l'histoire du négoce des filles ? Et personne n'en savait rien !

— Que voulez-vous dire ? s'enquit le capitaine.

— Non loin des Dominicains vivait une certaine dame, madame Julia Szablinska qui se faisait passer pour veuve, mais en réalité, c'était une femme divorcée. Jeune encore, comme il faut, toujours élégamment vêtue, instruite, elle fréquentait le beau monde. Depuis quelques années, avec l'autorisation de l'Etat, elle tenait un pensionnat privé pour jeunes filles à l'instruction

secondaire. Elle devait les préparer au baccalauréat ou à un diplôme analogue. Et figurez-vous, monsieur, qu'il y a quelques jours, la police apprend que ce pensionnat était, en fait, une des plus horribles maisons de passe. Seuls les aristocrates, les richards et les hauts gradés y étaient admis, mais ce qui se passait dans cette société close, dépasse tout entendement humain.

Chaque mot du récit était comme un coup de couteau enfoncé dans le cœur du capitaine et retourné dans une plaie béante. Inondé de sueur froide, respirant à peine, torturé, il se tenait à grand-peine sur son siège et ne put que proférer de ses lèvres pâles :

— Et alors ?

— Je ne vous le cite que pour l'exemple ! poursuivit Hirsch, achevant le rôti apporté pour deux et l'arrosant du vin qui, évidemment, lui déliait de plus en plus la langue. Mais il est difficile de s'imaginer que pas un des messieurs appartenant à nos cercles les plus influents, n'en sût rien. Ils y allaient eux-mêmes ! En ville, on cite tout haut les noms des grosses légumes qui étaient les habitués de cette maison. Et, cependant, tout était calme. Ce n'est que lorsque quelques jeunes filles de ce pensionnat tombèrent gravement malades et que quelques autres décédèrent à l'hôpital, que, de tous côtés, se firent entendre des voix indignées que la police put intervenir. Hier, nous avons arrêté cette dame

et tout son pensionnat. Hé, monsieur, si vous aviez entendu tous ces cris, ces indignations, ces évanouissements, ces comédies ! Oh, oh, oh ! Et tous ces papiers, toutes ces quittances et ces lettres que nous avons emportés ! Eh bien, on pourra apprendre par eux de belles histoires ! Bah, seulement toutes ces choses ne verront pas le jour. Il se trouvera des hommes qui feront tout pour que ne soit tiré au clair que ce qui leur convient.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmura le capitaine, sentant une boule terrible lui serrer la gorge et opprimer la poitrine. Hirsch prit cela pour un encouragement à poursuivre son récit et, après avoir vidé la moitié de la bouteille de vin, il continua sans ambages, parfois même d'un ton doctoral.

— Pourquoi est-ce que je vous dis tout cela, mon capitaine ? Pour vous expliquer la politique. Parce que ce n'est pas une politique d'abattre l'arbre quand il est en fleurs. Il faut savoir attendre que les poires mûrissent, et après cela secouer l'arbre et les voir toutes tomber, mûres, appétissantes et savoureuses, alors là, quel plaisir ! Quel mérite ! Or, chez nous, mon capitaine, on ne peut pas faire autrement. Tant que le criminel n'a pas accompli son délit, il n'en est pas un. Qu'est-ce que cela m'eût rapporté si, par exemple, j'avais attrapé cet homme quand il emmenait une fille de Stanislav à Tchernivtsi ?

— Vous auriez sauvé la fille ! dit le capitaine.

— Oh, la fille ! Quoi, la fille ! Pour elle, il n'y a qu'un chemin ! trancha Hirsch en riant cyniquement. Je l'aurais, disons, arrachée aujourd'hui à un agent et demain, sans lui, elle serait tombée dans la débauche. Je ne sais même pas, si je l'aurais sauvée de ses griffes. Il m'aurait dit qu'il l'avait embauchée à son service, la fille aurait confirmé, essaie ensuite de prouver que ce n'est pas vrai. Il m'aurait accusé et il suffit de deux ou trois cas de ce genre, pour que le pauvre inspecteur soit privé de son gagne-pain. A présent, c'est autre chose ! Maintenant, nous avons en mains tous les indices, les preuves, les dépositions, les lettres, maintenant, nous agissons à coup sûr, nous savons ce que nous devons chercher et qui chercher. Maintenant, je peux aller, par exemple, chez vous, mon capitaine, et procéder à une perquisition et vous n'avez pas le droit de me l'interdire.

Le capitaine se dressa, comme échaudé.

— Chez moi ? Vous êtes devenu fou ? Chez moi ?

— Ha, ha, ha, ha ! Hirsch eut un rire mi-aviné, mi-méchant. Comme vous vous êtes effrayé, hein ! Ha, ha, ha ! N'ayez pas peur, mon petit monsieur, je l'ai dit pour rire, comme ça, *zum Beispiel*¹.

¹ Par exemple (*all.*)

Le capitaine sirotait lentement son vin, chaque lampée, pour paraître plus tranquille et masquer la pâleur mortelle qui, il le sentait nettement, se répandait sur tout son visage. Hirsch le dévisageait de ses petits yeux brillants, et un sourire mi-bienveillant, mi-rusé emplissait son visage, élargissant ses lèvres charnues, découvrant de puissantes dents blanches prêtes, semblait-il, à déchirer et à dépecer la chair fraîche.

— Alors, mon capitaine, vous avez servi cinq longues années en Bosnie? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Parfaitement.

— Je me souviens un peu de vous, mon capitaine, du temps lointain où vous étiez lieutenant. J'étais alors garçon de café rue Virmenska, vous vous rappelez, mon capitaine?

— Je ne m'en souviens pas, répondit le capitaine, faisant semblant de chercher activement dans sa mémoire le café et le garçon.

— Ah oui! Monsieur Angarovytsch! Je me souviens fort bien! Tous les officiers parlaient de vous... de votre femme qui était jeune, belle et qui vous aimait tant...

— Monsieur Hirsch! s'écria le capitaine, ofusqué. Je vous prie de garder ces souvenirs pour vous!

— Oh, mon capitaine! reprit Hirsch, toujours sous l'emprise de sa belle humeur. Mais je ne

vous ai rien dit d'offensant. Dieu m'en préserve ! Je m'étonne seulement, que vous ayez pu, mon capitaine, tenir si longtemps en Bosnie.

— Oh, vous savez, le service, le devoir, grommela le capitaine à contre-cœur.

— Oh oui, je sais que vous ne négligez jamais votre devoir. Mais on devrait vous décorer de la croix d'or du mérite pour un tel sacrifice. Ha, ha, ha ! Pas tous peuvent le faire ! Laisser une jeune femme pendant cinq ans, comme veuve de paille...

Ce dernier mot, prononcé sans aucune arrière-pensée, traversa comme une étincelle l'esprit de Hirsch et illumina toute une série d'impressions. montra des rapports si étroits entre les faits que précédemment, il est vrai, il ne faisait que soupçonner et que, maintenant, son esprit de policier voyait distinctement. Il se tut un temps pour agencer dans son esprit tout ce qu'il avait vu et entendu jusqu'à présent. Plus il y pensait, plus son visage devenait radieux. Il tressautait sur sa chaise, avait des gestes brusques et lestes, comme si toute sa peau commençait soudain à le démanger, et tout son corps manifestait un changement si heureux, que le capitaine se mit à le regarder avec étonnement et aversion.

— Qu'est-ce qui vous prend, monsieur Hirsch ? demanda-t-il, enfin.

— Oh rien ! Ce n'est rien ! Cela m'arrive parfois. répondit Hirsch d'un ton rempli de joie.

clignant en même temps des yeux, avec un air comique et mystérieux pour faire comprendre qu'il cachait un secret dans son âme et devait faire de grands efforts pour ne pas le trahir. Mais, tout à coup, avançant tout près son visage qui rappelait à cet instant celui d'un satyre grec, il cligna de l'œil d'un air confidentiel et demanda, dans un murmure presque :

— Dites-moi, mon capitaine, vous habitez vraiment cette maison rue Pékarska ?

— Mais oui, répliqua le capitaine, rejetant malgré lui la tête.

— A quel étage ?

— Au premier.

— Votre femme y habitait quand vous n'étiez pas là ?

— Mais oui.

— Votre enfant est-il vraiment malade ?

— Je ne sais pas. Quand je suis sorti de chez moi, mon enfant, se sentait vraiment un peu mal. Mais il se peut qu'il aille mieux.

Un sentiment désagréable de dégoût pour lui-même étreignit le capitaine, lorsqu'il prononça ce mensonge. Mais il sentait qu'il ne pourrait plus s'en dédire et que ce maudit policier, à moitié ivre, de petit Juif humble et embarrassé, commençait à se transformer en un adversaire redoutable, devant lequel il fallait se tenir sur ses gardes.

Hirsch avait un sourire mi-badin, mi-méchant,

un de ces sourires propre à sa race qui savait piquer jusqu'au plus profond de l'âme, qui était pire que le mépris le plus vif.

— Oh, il va sans doute mieux. Tout à fait mieux, et il est allé à l'école. Ha, ha, ha !

Le capitaine grinça des dents et serra les accoudoirs du fauteuil, se retenant avec peine pour ne pas se jeter sur cet être hideux et lui fracasser le crâne.

— Monsieur Hirsch ! grommela-t-il d'une voix étouffée par la colère.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ! le calma Hirsch. Je n'ai rien dit de méchant... Je comprends ! Oh, je comprends tout, tout.

— Qu'est-ce que vous comprenez ?

— Ça, c'est mon affaire. Oui, mais vous avez promis de me dire une chose et vous ne l'avez pas fait.

— Quoi donc ?

— Comment quoi ? Vous deviez me dire, mon capitaine, pourquoi vous vous intéressiez à cette sale affaire... à ce commerce de filles ?

Le capitaine eut un froid. Il sentait qu'Hirsch lui enfonçait doucement, d'une main sûre, un couteau dans le cœur. Tout se mêlait dans sa tête.

— Ah, ce serait trop long à raconter...

— Pourquoi trop long ? dit Hirsch avec ce sourire qui lui était propre, sans cesser un instant d'observer le capitaine du coin de l'œil. Vous

savez, mon capitaine, je vais vous le dire en deux mots.

Hirsch posa sa main sur l'épaule du capitaine et, tout en parlant, commença même à lui donner de petites tapes, l'air protecteur. Par malheur, le sujet de ce récit fut tel que le capitaine ne put plus se lever, s'emparer du fauteuil ou arracher un pied de la table et mettre fin aux sourires, à la conversation et à tous les projets d'Hirsch.

— Je sais, vous êtes un brave homme, mon capitaine, un homme de service, un homme d'honneur. Bref, un homme généreux. Vous avez été humain et très gentil avec moi, vous n'avez pas méprisé ma compagnie. Aussi, je veux vous dire quelque chose, mon capitaine.

Et se baissant jusqu'à son oreille, il lui souffla :

— Rentrez vite chez vous, mon capitaine ! Fouillez bien tous les tiroirs, les armoires, les boîtes et les commodes de madame votre femme. Sortez-en tous les papiers, les lettres, les cartes de visite, oui, tout ! Laissez seulement les actes de naissance et les papiers officiels. Tout le reste, enveloppez-le dans un vieux journal, portez-le à la cuisine et jetez-le au feu. Mais faites-le sur-le-champ !

Le capitaine était assis, abasourdi.

— Que veut dire tout cela ? Que voulez-vous ? demanda-t-il comme dans un rêve.

Hirsch ne cessait de lui tapoter l'épaule.

— Mais enfin, vous êtes un homme intelligent, mon capitaine ! A quoi bon parler beaucoup ! Vous savez fort bien que je suis inspecteur de police et que je sais penser. Or là, il ne faut pas être très intelligent pour comprendre que cette veuve du capitaine qui recrutait les jeunes filles, n'est autre que votre femme. Qui sait si cette dame Szablinska, que nous avons arrêtée hier, n'est pas sa complice ? C'est fort possible, et les commissaires qui examinent les papiers de cette dame, ont dû le découvrir sans moi. Dépêchez-vous donc, mon capitaine ! Je me rends de ce pas au poste de police, et si, sans moi, on n'a encore rien découvert, je ferai tout mon possible, par gentillesse pour vous, parce que, dans toute cette sale histoire, vous êtes innocent, mon capitaine, pour qu'on ne vienne faire la perquisition chez vous que dans la soirée, ou alors demain matin. Donc, mes hommages, mon capitaine !

Et, sans attendre de réponse, Hirsch prit son chapeau et sortit vivement du cabinet.

Le capitaine resta de longues minutes assis, comme pétrifié, sans pouvoir reprendre ses esprits. Il ressentait indiciblement que maintenant tout était fini, qu'il n'avait plus où aller, que son but et son intérêt pour la vie étaient détruits, qu'un abîme sans fond, un néant s'ouvrait devant lui. Il sentait que ce à quoi il n'osait même pas penser, cette honte infinie, éternelle, que rien

ne pouvait laver, était tombé sur lui et l'écrasait de tout son poids. Il avait l'impression d'être une graine tournoyant frénétiquement dans la gueule d'une meule de pierre, puis tombant soudain sous cette pierre, se disloquant en mille parcelles, en poudre, en farine. Chacune de ces parcelles éprouvait encore, l'espace d'un court instant, une immense douleur provoquée par l'arrachement violent à son lien naturel.

Puis il s'arracha brusquement de sa torpeur. Une folle angoisse l'étreignit. Un mot, un seul le tenait dans ses griffes, le déchirait, le faisait frissonner et grelotter.

— La police !

Il sonna le garçon, paya et courut chez lui. Il n'avait qu'une dizaine de pas à faire, pourtant il lui semblait que, pendant ces quelques minutes, sans lui, quelque chose d'horrible allait se passer. La police pouvait venir, trouver des tas de papiers abominables, c'était maintenant le comble de toutes ses appréhensions. Il ne pensait pas aux conséquences qui résulteraient de cet acte. Le moment où la police ferait irruption dans sa demeure qui, hier encore, était pour lui le paradis terrestre, le but même de sa venue, lui semblait actuellement un enfer, un tourment qu'aucune force humaine ne pût supporter. Il fallait se préparer dignement à cet instant ! Il fallait faire tout le possible !

Et, après avoir rassemblé ces dernières for-

ces, le capitaine monta en courant l'escalier jusqu'au premier, ouvrit la porte et entra dans l'antichambre, mais il n'y trouva personne. Avec la même hâte nerveuse que le jour de son retour de Bosnie, il ouvrit une deuxième porte et il pénétra dans le salon.

12

Il trouva Aniela dans le salon. Debout près d'un guéridon, elle y avait pris appui de sa main gauche, les yeux braqués sur la porte. Tous deux se regardèrent, et un cri involontaire de surprise s'échappa de leurs lèvres. Ils ne s'étaient pas reconnus. Il leur sembla à tous deux que, depuis la soirée de la veille, depuis la minute où ils s'étaient vus la dernière fois, des dizaines d'années s'étaient passées, qu'ils avaient devant eux non pas une personne vivante, mais un fantôme rappelant vaguement les temps heureux et merveilleux du passé.

Ils se regardaient sans dire un mot, comme envoûtés. Chacun faisait tourner dans son for intérieur ses propres pensées et observations, chacun souffrait ses propres tourments, n'éprouvant pas le besoin de les partager avec l'autre.

« Est-ce la même Aniela, pensait le capitaine, que j'ai laissée, hier, florissante, fraîche, vive, énergique, les yeux brillants ? Est-ce la même femme, brisée comme après une descente de croix,

que je vois devant moi? Son visage a vieilli de dix ans, des rides ont marqué ses tempes, ses cheveux ont perdu leur éclat, ses yeux sont devenus ternes! Aurais-je été sous l'emprise d'un sortilège, hier ou avant-hier, qui ne m'eût pas permis de voir cette ruine, ou bien, vraiment, une nuit, vingt-quatre heures ont-ils pu accomplir de si grands changements? Mais enfin, quelle en a pu bien être la raison? »

« Ses cheveux sont tout blancs! songeait Aniela avec terreur. Son visage a pris une teinte jaune, ses yeux se sont enfoncés, ses paupières ont rougi. Manifestement, il n'a pas dormi de la nuit. Il sait tout. Tout est perdu. Oh moi, rien ne peut plus me surprendre, mais lui, le pauvre! Ce qu'il a dû souffrir! »

Le capitaine se tenait toujours comme pétrifié, près de la porte du salon, n'osant pas s'approcher de sa femme. Elle ne pouvait pas non plus bouger. Le capitaine tira enfin de la poche le reçu de sa demande de démission délivré par le bureau général du Commandement et, l'ayant déployé, il s'approcha de la table et il le déposa devant Aniela. Elle jeta un coup d'œil attentif à ce papier froissé et plié en quatre, puis elle hocha la tête avec un sourire mélancolique.

Sans un mot, le capitaine se débarrassa de son manteau et le jeta sur le sofa, déboucla son sabre, puis il sortit dans l'antichambre et en revint avec sa grande valise qu'il n'avait pas en-

core déballée. La posant sur le plancher, près du grand poêle en faïence, il s'accroupit, trouva, dans sa poche, la petite clé et commença lentement à déboucler les courroies et à ouvrir les serrures.

Aniela observait en silence, immobile, son travail. La valise ouverte, le capitaine se souvint brusquement de quelque chose et, toujours accroupi, le visage penché sur sa valise, il tourna la tête et il dit à sa femme d'une voix indifférente :

— Tu as des papiers chez toi ?

— Quels papiers ? demanda Aniela, d'une voix à peine audible.

— Bon, je ne sais pas, des lettres de tes agents, des quittances, des comptes, enfin, tout ce qui pourrait te compromettre.

— Je n'ai rien.

— Réfléchis bien ! fit le capitaine, sans hausser la voix. Si tu en as, brûle-les. La police peut faire une perquisition d'un instant à l'autre.

— Je n'ai rien de tel, répondit Aniela de la même voix indifférente comme si, depuis longtemps, elle s'était préparée à cette éventualité.

Voyant qu'il cherchait quelque chose dans sa valise et ne pensait pas à poursuivre leur entretien, elle s'assit sur une chaise, tourna son visage vers lui et observa attentivement chacun de ses gestes.

Après avoir fouillé un certain temps dans sa valise, le capitaine en tira un revolver joliment serti d'ivoire, cadeau d'honneur de ses camarades

offert avant son départ de Bosnie. Sur la crosse, on pouvait lire l'inscription gravée : « Zum Andenken »¹. Le canon de l'arme était artistiquement ciselé, couvert d'un riche ornement dans le style populaire bosniaque. Le capitaine posa ce joli jouet sur le plancher, ensuite, cherchant un instant dans les poches latérales de la valise, il en tira un petit paquet de cartouches. Ayant trouvé ce dont il avait besoin, il rangea sans se presser les affaires à leur place, ferma la valise, boucla les courroies et la reporta dans l'antichambre. Revenu dans le salon, il prit le revolver et les cartouches, les déposa sur la table, puis se tournant vers Aniela, il lui dit avec une expression de froide indifférence, voire de haine :

— Et maintenant, sors d'ici, je te prie!

Aniela qui, seulement maintenant, venait de comprendre sa décision, demanda sans bouger :

— Que veux-tu faire ?

— Cela ne te regarde pas. Va chez les enfants !

— Mais cela me regarde peut-être aussi ? répliqua Aniela, d'une douce voix timide.

— Non, cela ne te regarde pas ! riposta le capitaine d'un air lugubre en découpant l'étain du paquet et en sortant les cartouches.

— Mais je suis ta femme ! dit Aniela d'une voix encore plus timide. J'ai bien le droit de savoir.

¹ En souvenir (*all.*)

— Tu n'en as pas le droit, misérable ! s'écria brusquement le capitaine, se jetant sur elle avec les poings. Tu n'as aucun droit, sorcière, toi qui as réduit à néant et détruit ma vie, mon honneur, tout l'avenir de mes enfants ! Hors d'ici ! Va-t-en, et ne m'irrite pas !

Il cracha et se détourna d'elle. Il tremblait de tout son corps. Ce brusque accès de douleur et de désespoir avait dissipé tout son calme feint, brisé cette carapace de glace dont il voulait envelopper son cœur pour ne pas tressaillir avant la réalisation de son ultime décision. Il s'affala sur la chaise, lui tournant le dos, et couvrit son visage de ses mains. Des larmes jaillirent de ses yeux. De gros sanglots secouèrent tout son corps.

Pendant ce temps, Aniela, pareille à un fantôme se leva de sa chaise, prit le revolver et les cartouches et sortit sur la pointe des pieds dans la pièce voisine. Le capitaine était toujours prostré dans la même pose, quand il entendit un bruit de petits pas, sentit de doux doigts d'enfants saisir ses deux mains et vit de jolis visages innocents s'efforcer, en se penchant, de le regarder dans les yeux. Le capitaine se dressa sur ses pieds et, avec une expression de haine farouche, se tourna vers Aniela qui se tenait toujours à la même place.

— Diable de femme ! Sois cent fois maudite pour ne m'avoir pas épargné cette douleur aux derniers instants de ma vie ! Oh, tu es sage et prévoyante ! Tu veux me détruire jusqu'à mon

dernier souffle, que le feu infernal brûle chacun de mes muscles ! Les anciens maîtres de la torture pourraient venir faire leur apprentissage avec toi. Que jamais Dieu ne te pardonne, comme moi je ne te pardonnerai pas à ma dernière heure !

Aniela se taisait, immobile comme une statue de pierre. Seule Cécile, entendant des paroles aussi terribles, dont elle ne comprenait pas le sens et voyant son père dans un état d'extrême agitation, s'écarta de lui et courut vers sa mère, se pressa contre elle et se mit à pleurer. Le petit Michou, tout étonné, était debout, tenant toujours la main de son père.

— Papa ! Que dis-tu ? Pourquoi nous fais-tu peur ? dit-il, lui barrant le chemin et le tirant par le bras.

Le capitaine regarda ce petit bout d'homme et un sentiment infini de tristesse étreignit son âme. Saisissant son fils dans ses bras, il le souleva et, le visage ruisselant de larmes, il se mit à couvrir de baisers sa tête, son visage, son cou.

— Mes enfants ! Mes pauvres enfants ! gémit-il. Qu'adviendra-t-il de vous ? Qu'adviendra-t-il... de vous... quand je ne serai plus ?

— Tu veux de nouveau nous quitter ? demanda l'enfant.

A ce moment, Aniela se jeta aux pieds de son mari. Agenouillée, le visage prosterné contre terre, elle étreignit ses jambes et s'écria du fond de son désespoir :

— Tony !

Sa voix semblait parvenir d'un gouffre profond et parut au capitaine si étrangère, si lointaine...

Si Aniela avait escompté attendrir l'âme du capitaine par la vue des enfants et, par la même, prendre plus facilement d'assaut son cœur et y vaincre sa haine, elle s'était bien trompée. Le capitaine resta inébranlable à son égard.

— Va-t-en ! dit-il brièvement. Ne joue pas la comédie.

Aniela ne se relevait pas.

— Tony ! Je t'adjure au nom de ton amour pour tes enfants que tu veux rendre orphelins, écoute-moi ! Je sais que j'ai mérité le pire châtiement et que je n'y échapperai pas. Mais je ne veux pas me justifier. Je veux seulement que tu me comprennes. Tu m'as pourtant aimée, Tony !

— Oh oui ! dit le capitaine avec amertume. Et toi, profitant de mon amour ardent et aveugle, tu m'as trompé !

— Non. Je te le jure sur Dieu, sur mon âme, sur l'âme innocente de nos enfants ! Je t'ai été fidèle ! Je ne t'ai pas trompé, même pas en pensée !

— Qui te croirait ! Tu m'as entouré, de tous côtés, d'un réseau de mensonges ! Tu as joué devant moi la comédie, feint la joie, cachant l'enfer au fond de ta conscience !

Aniela était toujours à genoux, pâle, le visage levé vers son mari, le tenant par les jambes. Le

capitaine reposa son fils par terre et dit d'une voix plus douce :

— Allons, lève-toi, et dis ce que tu as à me dire ! Les enfants, allez dans votre chambre !

Aniela se releva lentement. Les enfants se tenaient indécis, puis le petit Michou dit en s'adressant à son père :

— Tu ne battras pas maman ?

— Non, mon fils ! répondit le capitaine.

Les enfants sortirent. Aniela les suivit d'un long regard passionné, rempli d'un amour infini et d'une tristesse inexprimable. On voyait qu'elle voulait retenir à jamais, dans son âme, chaque trait, chaque geste, chaque regard, chaque parole de ces deux petits êtres. Lorsque les enfants disparurent dans la pièce voisine et que la porte se referma sur eux, alors seulement la glace qui l'enveloppait toute entière fondit, sa force se brisa et, versant des larmes amères, elle s'affala sur une chaise, inerte et presque inconsciente.

Le capitaine était assis, froid, immobile, sombre comme un nuage noir. Dans son cœur, il n'éprouvait ni pitié ni compassion pour cette femme qui avait ruiné d'une façon si singulière son propre bonheur et le sien, avait jeté une marque indélébile sur les têtes innocentes de ses enfants, couvert de honte leur nom. Au fond de son âme jaillit, pareille à une vipère, une pensée :

« Si seulement tu étais morte avant d'avoir accompli tout cela ! Je t'aurais pleurée, comme on

pleure l'épouse et la mère idéale ! A présent, il est trop tard, même pour toi, de mourir ».

Aniela cessa de pleurer, essuya ses larmes et tourna les yeux vers son mari. Son visage n'avait plus cette expression de stupéfaction glaciale et de douleur muette, ni cette humiliation qui l'enlaidissait il y a un instant. Une lueur étrange s'allumait dans ses yeux et redonnait des couleurs à ses joues qui avaient si prématurément et si brusquement pâli.

— Tu me méprises, n'est-ce pas ? Tu me maudis ? demanda-t-elle lentement, laissant tomber ses paroles une à une.

En guise de réponse, le capitaine poussa un sourd gémissement.

— Tu voulais quitter ta femme et tes enfants sans un mot d'adieu ?

— Il eût mieux valu que je ne te rencontre jamais !

— Ainsi, tu ne m'as jamais aimée ?

Le capitaine tressaillit et s'agita sur sa chaise. Une folle colère bouillonnait dans son cœur.

— Misérable ! Tais-toi ! Ne me rappelle pas cet amour dont tu n'es pas digne et qui, désormais, est devenu pour moi une source de souffrances infinies ! s'écria-t-il.

— Ainsi une souffrance d'un jour, de quelques heures, te fait maudire des années de bonheur, toute une suite de sacrifices que j'ai supportés ?

— Que signifient tous ces sacrifices en présence

de cette horrible blessure que tu m'as faite, me dépouillant de l'honneur, du respect des gens, me privant de l'envie de vivre, de la seule possibilité d'exister ? Tu te rends bien compte toi-même, maintenant, que tout est fini pour moi, n'est-ce pas ?

Aniela se redressa et le regarda avec mépris.

— Je ne vois qu'une chose, c'est que tu es un lâche ! Un roseau qui se balance au vent ! Voilà ce que je vois, et rien d'autre. Qu'est-ce qui est fini pour toi ? Les officiers ne veulent plus te recevoir dans leur cercle ? Crache-leur dessus et n'y va pas ! La vie militaire te devient impossible ? Crache dessus et démissionne. La vie à Lvov t'est pénible ? Crache sur Lvov et installe-toi dans un village perdu de montagne !

— Mais la honte ! La conscience de la honte qui pèse sur toi, sur moi, sur nos enfants ! Cette terrible conscience que je dois toujours porter avec moi, comme une vipère cachée sur ma poitrine ! N'est-ce donc rien ?

— Oh, mon cher pharisien ! Voyez donc cette conscience délicate qui s'est brusquement réveillée en toi ! Pensez donc, cette honte terrible, inouïe ! Quelle est-elle cette honte, hein ? Le fait que ta femme était la complice secrète d'une femme qui dirigeait une maison louche, qui recrutait des filles destinées justement à cette sorte de maisons. Oh, horreur ! Oh, honte ! Mais dis-moi un peu, toi, âme noble et immaculée, com-

bien de fois, avant ton mariage et même après, as-tu pratiquement tendu une main secourable à ce commerce honteux, as-tu payé, plus ou moins généreusement, ces femmes-là ? Et tes nobles amis, que mon commerce honteux indigné si fortement, n'enragent-ils pas parce qu'ils ont succombé trop souvent à ces tentations, dépensé de trop grosses sommes pour le faire prospérer ? Oh, les misérables, les lâches, les menteurs ! Pourtant, parmi ceux qui ont donné l'ordre, hier, d'arrêter Julia et qui, avec une joie diabolique, cloueront bientôt mon nom au pilori et en feront la risée du monde entier, presque tous, pourtant, savaient depuis longtemps ce qui se passait chez Julia et certains en étaient les piliers ! Non, j'ai trop peu dit ! Certains étaient les initiateurs directs de cette entreprise, la couvraient de leurs épaules, de leur position sociale et officielle ! Et maintenant, quand ils ne peuvent plus la couvrir, oh oui, maintenant que l'enfer de la honte et de la réprobation publique retombe sur les têtes de ces femmes qui... Oh, comme je vous méprise ! Comme je vous hais, vous, les pharisiens, les menteurs, les hypocrites ! L'action la plus vile, la lâcheté la plus grande n'est rien pour vous. Vous ne craignez que la réprobation de la rumeur publique, le fantôme de la responsabilité. Une lâcheté bien camouflée cesse d'en être une, un crime caché n'est qu'une preuve de courage et d'habileté !

'Elle se tut, à bout de souffle. Elle grelottait comme si la fièvre la secouait. Le capitaine la regardait d'un œil étonné, presque dément. Il lui sembla que la silhouette de sa femme grandissait à ses yeux, devenait énorme, se métamorphosait en spectre de furie menaçante, au visage terrible, dont la seule vue pouvait tuer un homme. Il n'avait pas pensé que la conversation prendrait cette tournure, il se sentait abasourdi, accablé, parce que, dans le fond de son âme, il devait reconnaître qu'elle avait raison.

Aniela approcha sa chaise de la sienne, s'assit en face de lui et, le regardant dans les yeux, elle reprit d'une voix toute changée, douce et plaintive :

— Et toi, Tony ! Toi aussi, tu me condamnes, tu me maudis et tu me hais ! Tu me jettes le premier la pierre du mépris. Toi, que j'ai si ardemment et si fidèlement aimé, pour lequel je n'ai pas hésité un instant à sacrifier tout ce que j'avais de plus cher au monde ! C'est pourtant pour toi que j'ai quitté mon grand-père et son domaine, je t'ai suivi dans la misère, dans la gêne auxquelles je n'étais pas habituée. L'amour a bâti pour moi un pont en or sur ce chemin. Je n'ai pas regretté mon pas un seul instant. Je n'ai jamais proféré de reproche à ton égard. Je supportais tranquillement ce dont mon esprit se serait effrayé, si seulement avant j'avais pu me figurer tout cela. Je voyais que tu comprenais mon état, que tu t'inquiétais, que tu t'efforçais de

tout faire pour que rien ne me manque, mais tu ne trouvais pas les moyens d'y remédier. Vinrent les enfants, notre situation empira sensiblement. Secrètement, j'écrivis des lettres au vieux Hurter, m'humiliant devant lui, m'avilissant même et le suppliant de nous venir en aide. Le vieillard sans cœur, aveuglé par sa colère, renvoyait mes lettres non décachetées. On t'envoya en Bosnie. Je suis restée seule ici avec nos enfants et la moitié de ta pension pour vivre. Peux-tu te figurer ma situation ? Je t'en avais touché deux mots dans quelques lettres, mais voyant d'après les tiennes que ces allusions rongeaient ton âme et empoisonnaient ta quiétude sans m'apporter aucune aide, je décidai de me taire, de ne t'écrire que les choses gaies et de me débrouiller toute seule. Je commençai à chercher des leçons. Crois-tu que parmi tes amis, ces messieurs les militaires qui, maintenant, brûlent du feu sacré de l'indignation devant ma honte, crois-tu qu'un seul se fût présenté, qu'un seul eût exprimé le désir de m'aider en quoi que ce soit ? Oh non ! Un s'est présenté, m'a proposé son concours ! C'était le baron Reuchlingen. Mais le prix de son aide devait être ce dont la seule pensée me remplit de dégoût et d'aversion. Je le repoussai, mais il s'obstina à me poursuivre de ses assiduités, m'importunant sans cesse et me disant partout clairement qu'il désirait, par sa seule présence et son insistance, me compromettre aux yeux du monde, et après...

Après il espérait que, déconsidérée et condamnée par l'opinion publique avant même la faute, je tomberais forcément là où il voulait me voir tomber. Que me restait-il à faire ? Ne voulant pas provoquer de scandale, je me cramponnai, comme le noyé se cramponne à un rasoir, au moyen que me suggéra Julia. Je fis semblant de me plier à ses désirs, je l'invitai à venir me voir, mais, en même temps, j'invitais toujours chez moi quelques demoiselles résolues du pensionnat de Julia. Me tenant éloignée, en tant que maîtresse de maison, je le laissai entre leurs mains. Le résultat surpassa toutes mes espérances. Dépravé jusqu'à la moelle, le baron se complut bientôt beaucoup plus dans la société de ces demoiselles que dans la mienne. Il buvait, distribuait son argent à droite et à gauche, s'étourdissait lui-même et tâchait de nous étourdir toutes. J'acceptais son argent et ses cadeaux, sachant bien que si je refusais, il les jetterait dans les premières mains venues, et en vérité, moins appropriées. Je le voyais se ruiner, mais quel intérêt avais-je à le retenir sur cette pente glissante ? Et puis, comment pouvais-je le faire ? Finalement, Julia le prit en mains et, avec son aide, son pensionnat devint ce qu'il était jusqu'à hier. Il lui amenait d'autres hommes, friands de plaisirs, qui cherchaient une bonne occasion de gaspiller leur argent. Et quand le baron eut, enfin, épuisé tous ses fonds et tomba si bas qu'il commençait à

compromettre tout le corps des officiers, on eut soin de le transférer en Bosnie. Tu connais sa fin !... Tel fut le commencement de mes crimes et de ma honte. Je sais que j'ai ma part de faute aussi, mais je sais également qu'il y avait d'autres coupables, mais tellement plus habiles, qu'ils surent conserver les bonnes apparences, camoufler tous les tenants et les aboutissants, profiter du mal et n'assumer aucune responsabilité.

Le capitaine était assis tête basse, plongé dans de pénibles réflexions. Le récit de sa femme avait produit sur lui une impression accablante. Il n'éveilla pas sa compassion, ne réchauffa pas son cœur, l'indigna même, mettant à jour la brutalité qui se trouve au fond de chaque être, mais que chacun se cache plus ou moins soigneusement. Les hommes ont inventé nombre de mots délicats et décents pour la masquer. La révélation, sans concession et avec calme, de ces viles actions dans la bouche de sa femme était pour lui quelque chose de monstrueux, d'imprévu, qui le faisait souffrir comme le faisaient souffrir ses blessures toutes fraîches. Cependant, il se mettait dans la position de sa femme, commençait à la comprendre, donc, à ne plus la juger aussi sévèrement.

— Quant à l'autre histoire avec les filles, que puis-je te dire ? poursuivit Aniela. Ayant perdu tout respect à l'égard des hommes, ayant appris à jouer avec leurs sentiments et leurs illusions et les considérant uniquement comme une source

de profit, je continuai à suivre cette voie. Des milliers de gens ne font-ils pas de même, seulement sous une autre forme ? Tu sais, plus d'une fois, j'ai observé, dans les débits, de pauvres femmes, des ouvrières et des gueuses mettre à la loterie leur dernier sou. Ces malheureuses affluent et chacune rogne ce sou sur le pain de la semaine, épargne sur le sel et les pommes de terre de ses enfants, rien que pour pouvoir, le jeudi, jouer à la loterie. « Sainte Marie, secours-moi ! » murmure-t-elle et elle se signe et prie Dieu mille fois. C'est que l'Etat lui promet, pour ses petits sous, des centaines, des milliers de guldens, une fortune, le bien-être, une existence assurée pour toute sa famille, la fin de la misère et de l'incertitude, bref le paradis terrestre ! Et qu'est-ce qui en sort ? Toutes ces malheureuses portent en foule, semaine après semaine, année après année leur argent dans les débits. Leurs maigres ruisseaux coulent dans les caisses publiques, font des millions. L'argent de la misère, des espoirs frustrés, des morceaux de pain, des tas de bois et des poignées de sel escamotés aux pauvres enfants, non seulement, ne diminue pas, mais s'accroît, prend des dimensions démesurées. Et moi, n'ai-je pas fait la même chose, promettant à ces filles un travail facile ?

Le capitaine tressaillit à ce rapprochement.

— Femme ! s'écria-t-il. C'est Satan lui-même qui parle par ta bouche ! Réfléchis un peu !

— On voit, mon chéri, que tu n'y as pas réfléchi ! dit Aniela tranquillement. J'ai eu assez de temps pour méditer tout cela. Du reste, suis-je la première, la seule à faire ce commerce ! Depuis des centaines d'années, on le faisait soit ouvertement, soit secrètement, et notre noblesse le pratiquait assez souvent de connivence avec les Juifs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos filles sont vendues à Constantinople, à Smyrne, en Turquie et au Brésil. Tu sais, quand je pense aux conditions, à la misère, aux humiliations, à l'état de dénuement dans lesquels plus d'une vivait ici, il me semble alors qu'elles ne perdent pas grand-chose et peut-être même que plus d'une y gagne en partant là-bas. Crois-tu qu'il me fallut mentir à toutes, en leur disant que j'avais besoin de servantes ? Il y en avait des dizaines qui me disaient carrément : « Si même, madame, vous nous vendiez comme esclaves aux Turcs, nous vous bénirions, pourvu que nous sortions de cette misère. Rien d'autre ne nous attend ici, que de nous précipiter d'un pont ou d'entrer dans la voie de la honte, et même cette voie ne nous protégera pas de la misère, de la faim et de l'esclavage ! »

Elle s'interrompt. Une expression de préoccupation se dessina sur son visage. Elle fut aux aguets durant quelques instants. Des pas d'hommes s'étaient fait entendre dans le corridor. Ils s'étaient approchés de l'antichambre, mais avaient disparu après, dans l'escalier. Aniela sortit et fer-

ma la porte, puis reprit sa place en face de son mari.

— A quoi bon parler sans fin sur ce qui est arrivé et auquel on ne peut pas remédier ? reprit-elle, désinvolte, presque gaiement. Je voulais te dire autre chose. Je sais que nous devons nous quitter, peut-être même pour longtemps. Sois un mari ! N'oublie pas que tu as des enfants ! Je... ne peux plus... les...

Là-dessus sa voix frémit, ses lèvres se tordirent convulsivement, de nouveau, des larmes jaillirent de ses yeux. Mais elle surmonta son émotion et, sans essuyer ses larmes, tenant toujours les mains de son mari dans les siennes, elle poursuivit :

— Pense aux enfants, Tony !... Je les ai élevés comme j'ai pu et je pense que j'y suis parvenue. Ne fais pas de bêtises avec ce revolver ! Tu n'en as pas le droit ! Tu le comprends ? Quant à moi... s'il t'arrive... parfois... de te souvenir...

Un sanglot longtemps retenu l'interrompit. Elle fondit en larmes. Se serrant contre la poitrine de son mari, comme une enfant effrayée, elle murmurait d'une voix saccadée :

— Tony ! Tony ! Si tu savais !... Tu m'as appelée... misérable... femme sans cœur... femme sans conscience... Tu as raison, mais pas tout à fait. Dieu m'est témoin ! J'ai étouffé ma conscience, c'est vrai, mais je n'en suis pas dépourvue. Regarde-moi ! J'ai bien vu, quand tu es entré dans le salon, que mon air t'a épouvanté. J'ai beaucoup souffert depuis hier ! Pas seulement pour toi...

pas seulement pour nos enfants... mais aussi pour ces filles ! Je ressens en moi-même leur sort, leur chute, leur honte ! Oh, crois-moi, je livrerais avec joie mon corps aux plus horribles tortures, je donnerais mon sang et ma vie pour leur rendre ce qu'elles ont perdu par ma faute !

Le capitaine écoutait ces paroles entrecoupées, pressées, trahissant tantôt la passion, un tendre amour, tantôt le désespoir, un sincère regret. Un nuage sombre flottait sur son front. La pitié déchirait son cœur. Dans ces paroles il reconnut son Aniela d'autrefois, cette Aniela que, tout récemment encore, il aimait si ardemment. Mais en même temps, une main inexorable le repoussait d'elle, une voix mystérieuse lui murmurait :

— Trop tard ! Trop tard ! Tout est perdu !

A cet instant, le loquet de la porte de l'anti-chambre claqua et, la seconde d'après, on pressait le bouton de la sonnette. Aniela tressaillit, s'écarta d'un bond de son mari. Des larmes tremblaient encore sur ses cils.

— Oh ! Elle arrive déjà ! murmura-t-elle.

— Qui donc ?

— La police. Je sens que c'est elle.

— Non, n'aie pas peur. Ils ne viendront pas de sitôt. L'inspecteur Hirsch m'a promis...

— Hirsch ? Oh, puisqu'il est mêlé à cette affaire, alors, ce sont eux. Et bien, adieu ! Pense à nos enfants, Tony ! Devant les policiers... tu sais... sois neutre, calme ! Quant au reste, fie-toi à moi !

Et, ayant passé son bras droit autour du cou de son mari, elle appliqua sur ses lèvres, un long, très long baiser.

La sonnette tinta de nouveau, avec une force redoublée.

— Eh bien, va, ouvre-leur ! dit Aniela, autrement ils arracheront le fil électrique. Va donc !

Le capitaine se leva machinalement et sortit dans l'antichambre. Il tira le verrou et ouvrit la porte. Il vit le commissaire de police en uniforme, l'épée au côté, près de lui, Hirsch et un autre inspecteur et, derrière, les filles qu'il connaissait déjà de vue. En entrant dans l'antichambre, le commissaire fit le salut militaire au capitaine. Le reste de la société entra également.

— Veuillez m'excuser, mon capitaine, fit le commissaire de police poliment, mais nous devons régler une petite affaire officielle, ici.

— Je vous en prie, en quoi puis-je vous être utile ? s'enquit le capitaine.

— Est-ce que madame... Il tira un agenda et, l'ayant feuilleté, reprit : Aniela Angarovytch demeure ici ?

— Oui. C'est ma femme.

— Pouvons-nous la voir ?

— Dans quel but, si je puis me permettre ?

— Dans le but de la confronter avec ces demoiselles et de l'interroger, éventuellement.

— Que faire ! dit le capitaine. Puisque vous en avez l'ordre, monsieur le commissaire...

— Oui ! L'ordre est formel. Veuillez voir ! dit le commissaire avec précipitation, montrant au capitaine l'ordre avec la signature du directeur de la police.

— Alors, je vous en prie ! fit le capitaine, ouvrant la porte du salon.

À cet instant, dans la pièce attenant au salon, un faible bruit se fit entendre, comme si l'on avait cogné la table de chêne avec un objet dur. Un cri involontaire s'échappa de la poitrine du capitaine. Il connaissait ce bruit, et toute la portée de son récent entretien avec Aniela se présenta clairement à lui dans sa terrible signification. Sans faire plus attention à ses hôtes exécrés, il fonça dans la pièce. Le commissaire et les nouveaux venus le suivirent en courant.

Ils ne virent rien d'horrible. Madame Aniela était tranquillement assise dans un coin du sofa. Seulement, elle ne se leva pas quand ils entrèrent dans la chambre. Sa tête, légèrement penchée, reposait sur le coussin du sofa tendu de reps bordaux. A la voir ainsi, on eût dit qu'elle dormait, sans ses yeux grands ouverts et vitreux et ses lèvres entrouvertes, sur lesquelles un cri d'angoisse et de désespoir venait de se figer.

Le capitaine se jeta vers elle. Il lui releva la tête et vit alors sur la tempe droite un petit trou, d'où s'échappait du sang mêlé à une matière épaisse et blanchâtre. Le revolver, recouvert par un pli de sa robe, reposait sur le sofa. Pas le

moindre doute, jusqu'à la dernière minute, Anie-la avait conservé sa présence d'esprit et son assurance. Le coup avait porté et, instantanément, avait mis fin à toutes ses souffrances et ses tentations. Le capitaine regarda longtemps ce visage, calme à présent, portant les traces indélébiles de la lutte intérieure qu'elle avait vécue depuis la veille. Le sentiment de soulagement qui, au premier moment, s'était éveillé dans son cœur, fut aussitôt terni par un remords d'une indicible amertume et un sentiment de honte. « Elle a eu le courage de le faire ! Elle a osé faire ce que moi, je n'ai pas pu ! » Ces paroles traversèrent comme un éclair son esprit. Cependant, chose étrange, il n'éprouvait aucun regret, seulement un sourd sentiment de douleur et de lassitude infinie. Surmontant avec peine ce sentiment, il se tourna, désespéré, vers le commissaire stupéfait et lui dit d'une voix blanche et basse :

— Monsieur le commissaire, c'est ma femme !
Le commissaire se tenait la tête basse.

— Mon capitaine, dit-il, après un instant de silence, il m'est infiniment pénible que notre arrivée soit la cause de cette horrible catastrophe, mais ce n'est pas ma faute. Il va de soi que, dans ces conditions, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Je vous demande pardon, monsieur le commissaire, s'écria Hirsch en s'avancant. Mais nous avons ces demoiselles avec nous. La constatation

du délit principal qui nous intéresse peut être accomplie ici.

Le capitaine jeta à Hirsch un regard chargé d'une haine farouche. Il eût déchiré ce vilain lézard qui, même à cet instant, devant la majesté de la mort, n'était rien d'autre qu'un policier.

— Oui, c'est vrai, dit le commissaire, mécontent. La remarque de Hirsch l'avait offensé, bien qu'il dût reconnaître qu'elle était juste. Mesdemoiselles, s'adressa-t-il aux filles qui observaient cette scène avec une terreur muette, entrez et regardez bien cette dame !

Les filles s'approchèrent d'Aniela. Le capitaine leva vers elles un regard où se lisait une supplication désespérée.

— Dites-moi, maintenant, est-ce la dame qui vous a embauchées ?

— Non ! répondirent les filles unanimement.

Hirsch bondit de surprise, devint tout rouge de colère.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria-t-il. Ce n'est pas possible !

— Monsieur Hirsch ! le commissaire le rappela sévèrement à l'ordre. Vous n'avez rien à dire ! Dites-moi encore une fois, mais formellement, reprit-il, se tournant vers les filles, est-ce la dame qui vous a embauchées à son service, oui ou non ?

— Non, ce n'est pas elle ! répondirent les filles résolument.

Le commissaire salua le capitaine.

— Mon capitaine, j'ai accompli mon devoir. Au vu des témoignages formels de ces filles, tout soupçon pesant sur votre femme tombe. Nous n'avons pas de papiers, ni de témoignages qui la chargeraient directement, quant à cette visite, toute la responsabilité en retombe sur Hirsch. Je ne suis pas chargé de faire une perquisition dans votre maison. Nous n'avons pas non plus le droit de nous mêler plus étroitement à ce qui s'est passé avant notre arrivée chez vous. Mes hommages.

Le capitaine serra la main tendue et salua les demoiselles qui s'en allaient. Ces filles déchues, auxquelles sa femme avait causé un tort irréparable, lui parurent à cet instant nobles, presque des saintes. Ces filles qui, en ces minutes si pénibles pour lui, avaient été si humaines, avaient trouvé tant d'abnégation et de pardon en leur cœur pour prononcer d'une voix unanime et formelle ce « non », si important dans ses conséquences. Ce mot, à lui seul, le réconcilia avec la nature humaine, la vie, lui redonna courage, espoir. Et puisque ces femmes déshonorées, malheureuses, jetées dans la boue avaient su pardonner à son épouse, quel droit avait-il, lui, de se séparer d'elle avec un odieux sentiment d'amertume ? Versant des larmes abondantes, il se jeta à genoux devant le corps d'Aniela, baisa et arrosa de larmes ses mains froides que la mort glaçait...

Le procès sensationnel de Sternberg, de Julia et de leurs comparses se déroula beaucoup plus tard. Le nom d'Aniela n'y fut pas mentionné une seule fois et son suicide demeura un mystère pour tous les étrangers. Cette malheureuse affaire réglée, le capitaine put reprendre sa demande de démission. C'était Redlich qui, après plusieurs mois de convalescence causée par sa blessure au duel, et qui était venu vivre chez Angarovytch, l'en avait persuadé. La blessure l'avait rendu inapte au service et il assumait les fonctions de précepteur des enfants. Le vieux Hurter, sorti de l'hôpital et ayant pleuré la mort d'Aniela, vint s'installer chez le capitaine, bénit son nom et veilla sur ses enfants comme à la prunelle de ses yeux. Le capitaine eut vite de l'avancement. Les enfants pleurent la mort de leur mère; vénèrent sa mémoire comme celle d'une sainte et le capitaine avale ses larmes en les écoutant égrener leurs douloureux souvenirs, murmurant :

— Pauvre maman ! Pauvre maman ! Elle vous a laissés sans avoir le temps de profiter de vous !

Il n'y a ni croix ni pierre sur la tombe d'Aniela, seul, un haut cyprès, entouré d'une palissade en fer, se dresse droit comme un cierge dans son éternelle verdure, symbole de l'énergie et de la résolution inflexible.

Vienne, novembre 1892

ИВАН ЯКОВЛЕВИЧ ФРАНКО

ДЛЯ ДОМАШНЕГО ОЧАГА

Роман

Перевод с украинского
Ж. Т. Максимович.

Киев, издательство художественной
литературы «Дніпро», 1987

(На французском языке)

Редактор *К. Ю. Квітницька-Рижова*. Художник *В. О. Хоменко*.
Художній редактор *І. М. Гаврилюк*. Технічний редактор
Л. М. Смолянук. Коректор *О. Я. Малкіна*

Інформ. бланк № 3237

Здано до складання 15.12.86. Підписано до друку 04.05.87.
Формат 60×90^{1/32}. Папір друкарський № 1. Гарнітура звичай-
на нова. Друк високий. Умовн. друк. арк. 8. Умовн. фарбо-
відб. 8. Обл.-вид. арк. 9,172. Тираж 300 пр. Зам. 7—1051
Ціна 1 крб. 10 к.

Видавництво художньої літератури «Дніпро»
252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42.

З матриць Головного підприємства РВО «Поліграфкнига»
на Київській фабриці друкованої реклами
ім. XXVI з'їзду КПРС.

252067, Київ-67, вул. Виборзька, 84.

Франко І. Я.

Ф83 Для домашнього огнища: Роман / Пе-
рекл. з укр. Ж. Т. Максимович.— К.:
Дніпро, 1987.— 255 с.

Соціально-побутовий роман класика української
літератури (1856—1916) викриває хижацьку мораль
«добродесних буржуа», які задля наживи не гребують
навіть prostitucією та торгівлею «живим товаром».
Дія роману відбувається наприкінці XIX ст. на Захід-
ній Україні, що була на той час під владою Австро-
Угорщини.

Ф 4702590100—046
M205(04)—87 B332.18.86

УІ

